59E ANNÉE NOVEMBRE 1952

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ SIEGFRIED : Démocrates et Républicains

RÉMY : L'Homme, Matricule rentable

JACQUES PERRET : Enquête sur le Machin

FRANCIS CARCO : Compagnons de la mauvaise Chance (fin)

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD : De Montréal à Chicoutimi

PÄR LAGERKVIST : Mon Père et moi

YVES-GÉRARD LE DANTEC : Charles Cros

ED. GISCARD D'ESTAING : Réalisme et Idéologie économiques

PAUL GUTH : Georges Auric

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, PIERRE DE BOISDEFFRE, PHILIPPE SOUPAULT, GEORGES PILLEMENT, MARCEL GABILLY, SERGE VEBER, JACQUES LOSTE

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ SIEGFRIED	Démocrates et Républicains	3
RÉMY	L'Homme, Matricule rentable	20
JACQUES PERRET	Enquête sur le Machin	39
FRANCIS CARCO	Compagnons de la mauvaise Chance (fin).	63
ED. DE LA ROCHEFOUCAULD	De Montréal à Chicoutimi	98
PÄR LAGERKVIST	Mon Père et moi	108
YVES-GÉRARD LE DANTEC	Charles Cros	118
ED. GISCARD D'ESTAING	Réalisme et Idéologie économiques.	128
PAUL GUTH	Georges Auric	138
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	145
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	150
Le Mois à Paris	159	Chronique bibliographique	171

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

LE PRÉSIDENT DU CLUB par **LÉOPOLD MARCHAND**

LE MARIAGE MANQUÉ DE HUYSMANS par **MAURICE GARÇON** *de l'Académie française*

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 30

Belgique : En cas de paiement au C.ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.

Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft. Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

MERCIER FRÈRES
MAISON FONDÉE EN 1828
AMEUBLEMENT DÉCORATION
MEUBLES DE LUXE ET UTILITAIRES
100, Fg SAINT-ANTOINE PARIS (XIIe)
EXPOSITION PERMANENTE DE MEUBLES ANCIENS ET MODERNES
Devis sur demande

L'HOMME CHIC emploie la crème ADOUCISSANTE
RAZVITE
sans eau, sans savon, sans blaireau
BROS : FÉRET FRÈRES

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Spectacles - Paris - Beaux Arts

CATALOGUE SUR DEMANDE

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : **400** Millions de francs
Réserve : **460** Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :

14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :

2, Place de l'Opéra, 2 – PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

DÉMOCRATES ET RÉPUBLICAINS

par André Siegfried

La politique, aux États-Unis, est faite d'intérêts, de passions, d'idéologies : la proportion varie selon les temps et les lieux, mais aucun de ces trois facteurs ne manque jamais à l'appel. Les intérêts se défendent selon l'impératif qui leur est propre, dans le cadre du parti qui accède le plus naturellement à leurs demandes, mais s'il le faut en dehors de lui. Les passions font parfois éclater les organisations électorales, qu'elles animent de leur dynamisme et desservent par leur intransigeance. Les idéologies enfin sont inséparables de la vie américaine, car il s'agit d'un pays d'idéalistes, d'idéologues, toujours soucieux d'affirmer leurs principes, et même de les appliquer.

Il semble difficile qu'une organisation électorale puisse intégrer, en un ensemble cohérent, trois points de vue aussi disparates. Effectivement, intérêts, passions et idéologies trouvent malaisément le moyen de s'exprimer sans contradiction dans le programme d'un même parti. Il ne peut donc s'agir que de coalitions, englobant des factions diverses, et même des tendances contraires. L'étendue même du territoire rend l'unité impossible : les Américains ont beau être, plus qu'aucun autre peuple, unifiés dans leurs mœurs, leur allure, leur comportement, il n'en reste pas moins que la diversité des régions, des climats, des versants géographiques interdit en fait aux intérêts locaux de se mettre d'accord sur un programme unique : il ne peut s'agir au mieux que de compromis. La véritable base politique, dès lors, reste locale : c'est dans les États qu'il

Copyright by Revue de Paris 1952

faut la chercher, le fédéral n'étant en somme qu'une addition ou une combinaison d'éléments hétérogènes. Cependant la même raison qui empêche l'homogénéité du parti l'oblige à s'unifier nationalement, aucun groupement local ou même régional n'étant à même de s'imposer à l'ensemble du pays. Le programme, ramené par nécessité à une sorte de dénominateur commun, ne pourra, dans ces conditions, satisfaire tout le monde : il faudra pourtant s'en contenter si l'on veut vaincre, ce qui en fin de compte est la raison d'être d'un parti.

S'il est des intransigeants qui refusent de s'accommoder de pareil pot-pourri, on les voit se désolidariser, voter pour l'adversaire, ou même former temporairement quelque dissidence. C'est seulement en tenant compte de ces diverses attitudes qu'on arrive à comprendre comment intérêts, passions et idéologies peuvent coexister dans un parti dont la « machine », c'est-à-dire l'armature professionnelle et bureaucratique, constitue le cadre. Le parti est plus que la machine, mais il ne peut exister ni surtout triompher sans elle : c'est un outil dont on ne peut se dispenser, mais ce n'est en somme qu'un outil. Le politicien professionnel qui le manie doit en posséder le métier, comportant de sa part des sacrifices de principe qui ne lui coûtent guère, mais que les convaincus n'acceptent pas sans résistance. C'est l'affaire du parti, sur consultation de ses experts, de juger ce qu'il peut, sans compromettre le succès, retenir des programmes idéologiques, accepter de servir en fait d'intérêts, se permettre d'encourager en fait de passions.

Le parti américain ne peut se comparer aux nôtres, en dépit de caractéristiques justifiant une dénomination commune. C'est pourquoi nous éprouvons toujours quelque peine à qualifier démocrates et républicains, surtout à bien les différencier les uns des autres. Superficiellement, ils nous paraissent se ressembler singulièrement, être interchangeables en maintes circonstances. C'est juger d'un point de vue européen. En réalité une longue tradition, dans une vie politique comportant des élections présidentielles tous les quatre ans, des élections parlementaires tous les deux ans, sans parler de la vie propre des États, a conduit à la constitution de deux types, psychologiquement bien marqués, de deux tempéraments politiques, celui du démocrate et celui du républicain. Ils évoluent sans doute, se transforment selon les circonstances et les générations, mais c'est en vertu d'une permanence dans leur personnalité qui permet, me semble-t-il, de les qualifier.

Cette qualification cependant ne peut se faire qu'avec beaucoup de distinctions et de nuances, car chaque parti possède en fait une gauche, un centre et une droite, la gauche du parti le plus modéré étant éventuellement plus à gauche que la droite du parti le plus avancé. L'homogénéité n'existant pas dans des groupements qui ne sont que des coalitions, toute la question est de savoir où se fixe, à un moment donné, l'axe du groupement. Selon que cet axe s'infléchit à droite ou à gauche, la politique du parti prend une signification toute différente : le démocrate peut ainsi

apparaître conservateur, le républicain radical. La position du président de la République dans son parti est, dans ces conditions, essentielle à connaître : Grover Cleveland était à droite des démocrates, Théodore Roosevelt à gauche des républicains ; Truman, comme l'avait été Franklin Roosevelt, est à gauche de son parti. Ces déplacements de centre de gravité, sous l'influence d'une personnalité dominante, peuvent modifier du tout au tout la couleur d'une politique. Constatons cependant que, même ainsi, un démocrate est toujours démocrate, un républicain toujours républicain : il y a une réalité certaine sous ces étiquettes.

Sous leur forme présente, en dépit de transformations en apparence fondamentales, les deux partis nous apparaissent formés et reconnaissables dès la guerre de Sécession : c'est alors, en effet, qu'ils prennent conscience de leurs principes de base et qu'ils les affirment. Le changement profond survenu en 1932, lors de la grande dépression, sous l'influence décisive de Franklin Roosevelt, a sans doute introduit des points de vue nouveaux, mais c'est dans le cadre légué par le passé qu'ils se sont exprimés. Si l'on envisage dans son ensemble la période qui s'étend de 1860 jusqu'à nous, c'est encore au présent que, dans nombre de cas, on peut en parler. Je crois même que, si l'on essaie de parvenir jusqu'à l'essence, c'est dès l'Indépendance que les deux tempéraments, encore qu'ils ne correspondent pas dès le début à leurs qualificatifs actuels, se manifestent et se distinguent. La personnalité des deux ministres de Washington, Hamilton et Jefferson, répond à deux attitudes politiques, qui se sont perpétuées chez les représentants les plus typiques des groupements appelés depuis lors démocrate et républicain. Hamilton, ce tory, cet Anglais, dévoué au principe d'autorité et d'efficacité dans l'administration, est à l'origine du point de vue républicain qui, tout démocratique qu'il soit, relève au fond, non de la réaction, terme dépourvu de sens dans le Nouveau Monde, mais de l'esprit conservateur. Jefferson au contraire, ce prestigieux idéologue du XVIIIe siècle, représente la confiance dans le Peuple (avec une majuscule), conception quasi mystique d'une sorte de gauche à l'américaine, plus proche du siècle des lumières que du nôtre. Il y a là deux aspects, qui alternent dans l'histoire des États-Unis, mais qui s'y retrouvent toujours. Il y a un quart de siècle, au temps de la présidence Hoover, on considérait généralement les républicains comme exprimant plus authentiquement l'esprit américain que les démocrates, et l'on ne voyait même plus en ceux-ci que d'épisodiques poussées d'opposition. Après vingt années de victoires démocrates ininterrompues, c'est le républicain qui semble être devenu l'exception. La vérité est que les deux courants continuent d'exister côte à côte, en force presque égale, aisément discernables l'un de l'autre dans la couleur et le rythme de leurs eaux.

***

Le parti républicain a occupé le pouvoir presque sans interruption de 1860 à 1932, soixante-douze années pendant lesquelles les présidences

démocrates n'ont été que des intermèdes. C'est dans cette période qu'il s'est formé, au point de n'avoir ensuite évolué qu'insuffisamment en présence des circonstances nouvelles qui se sont développées depuis la crise de 1929.

Tout d'abord c'est lui qui, par la voix de Lincoln, affirme la nécessité primordiale de l'Union, qui fait la guerre pour la défendre. Il apparaît ainsi, conservant ce visage jusqu'à une époque toute récente, comme le champion du pouvoir fédéral, contre les prétentions excessives des États, susceptibles de tourner à la sécession. C'est donc le parti de l'autorité. Il l'est non seulement dans le domaine politique, mais également sur le terrain économique, où il représente les impératifs fondamentaux de l'organisation dans la production. La grande industrie, la richesse organisée trouvent en lui un protecteur naturel : haute banque et grand patronat lui sont acquis ; mais l'homme d'affaires moyen, celui des Chambres de commerce et des déjeuners rotariens, lui appartient plus solidement encore. De même ces milieux mondains de l'Est, étonnamment conservateurs, racistes et snobs, qui haïssent la mémoire de Franklin Roosevelt et considéreraient comme une sorte de scandale de voter avec les démocrates.

Il importe de noter que la belle période républicaine, celle qui commence avec la présidence Mc Kinley en 1896, correspond pour les Etats-Unis à une prospérité continue, dont l'éclat sensationnel reflète les splendides progrès réalisés dans la mise en valeur du continent et le développement industriel fabuleux du pays. Jusqu'à la grande dépression, point tournant essentiel auquel il faut toujours revenir plus encore qu'aux deux guerres mondiales, ce sont les républicains qui ont traditionnellement représenté la prospérité : c'est elle qui leur a fourni leur meilleur argument électoral, dans une société où le mérite se mesure au succès matériel. Une des raisons de la crise que traverse depuis vingt ans le parti républicain est que cet argument lui échappe, les démocrates pouvant faire valoir que le boom étonnant de la seconde guerre mondiale s'est produit sous les consulats de Franklin Roosevelt et d'Harry Truman. Sauf que, dans les deux cas, *you feel it in your pockets*, la prospérité républicaine et la prospérité démocrate ne se ressemblent cependant pas : celle des républicains est le fait des grandes organisations financières et industrielles, dans un régime conçu de telle façon que le primat y appartienne à l'économique.

Cette conception, qui subordonne la politique à la production, est par nature conservatrice. Elle est aussi le fait d'un continent nouveau, où il est plus facile de produire que de partager. Pareille philosophie, qu'encourageait une prospérité pour ainsi dire statutaire, et qu'aucune crise profonde n'était encore venue ébranler, est restée, même aujourd'hui, celle des républicains les plus authentiques, ceux qu'on appelle *real republicans*. Leur programme comporte l'établissement d'un ordre social dans lequel l'État soutient le producteur sans le gêner, n'interve-

nant que pour le protéger, contre le désordre à l'intérieur et au dehors contre la concurrence étrangère. Élu en 1896 contre le démagogue Bryan, Mc Kinley affirme la nécessité d'une monnaie saine, point de vue de créancier, à l'encontre des débiteurs de l'Ouest, instinctivement inflationnistes. Cette monnaie saine suppose une gestion financière raisonnable, un régime dans lequel tout désordre social est réprouvé.

Mc Kinley n'a du reste pas attendu d'être à la Maison Blanche pour mettre sur pied un tarif qui demeure, même aujourd'hui, le symbole du protectionnisme républicain. Dans la période d'éclatante prospérité qui suit la première guerre mondiale, Coolidge, puis Hoover restent fidèles à cette tradition : les trusts trouvent auprès d'eux une neutralité bienveillante et le haut patronat peut avoir légitimement l'impression que l'État est à sa dévotion, mieux encore que c'est chose normale. Il ne s'ensuit pas du reste que les masses populaires se détournent d'un semblable parti : tant qu'aucune conscience de classe ne se développe aux États-Unis, les ouvriers écoutent les républicains, quand ceux-ci leur disent qu'un bon tarif protecteur est pour eux la meilleure garantie de trouver du travail à des salaires élevés ; l'argument les intéresse éventuellement tout autant qu'une campagne pour la baisse des prix, car en l'espèce ils raisonnent, eux aussi, en producteurs.

Dix années de crise, dont on les rendait responsables, suivies d'un renouveau de prospérité dont ils ne pouvaient plus se prévaloir, ont privé les républicains d'un slogan dont l'efficacité électorale s'était, pendant toute une génération, révélée décisive. Sous un régime démocrate, le pays s'est défendu contre le marasme et le chômage de la grande dépression par des procédés qui contredisaient tout ce que l'orthodoxie républicaine avait préconisé, cependant que la prospérité revenue coïncidait avec l'inflation, la dépréciation de la monnaie, la prodigalité de l'État élevée à la hauteur d'une doctrine ; ce n'était plus au patron mais à l'ouvrier qu'allaient les faveurs de la puissance politique.

Il y avait là de quoi troubler profondément l'opinion qui, dans un renversement total, allait pendant vingt ans se tourner vers les démocrates. Il se produisait de ce fait une sorte de chassé-croisé. Allant au plus pressé, dans la crise et dans la guerre, les démocrates, contrairement à leurs principes traditionnels, avaient recouru à l'État fédéral, soit pour réduire le chômage, soit pour organiser les armées : ils y avaient pris goût en raison des armes électorales que leur valait cette politique. Oubliant de leur côté la doctrine qu'ils soutenaient depuis la guerre de Sécession, les républicains protestaient contre cette atteinte aux droits des États. S'ils avaient d'autre part toujours revendiqué l'intervention de l'État fédéral sous la forme du protectionnisme tarifaire, cette même intervention de l'État leur apparaissait choquante quand elle s'exerçait dans les relations entre employeurs et employés. Le patronat, surtout le patronat moyen, sans doute moins bien équipé pour se défendre, estimait intolérable l'intrusion résultant d'une politique sociale entièrement nou-

velle aux États-Unis. A vrai dire l'industrie américaine n'avait jamais été libérale : le libéralisme qu'elle se découvrait n'était autre chose qu'un laissez-faire tenant à distance la puissance publique quand on n'avait pas besoin de son appui, un appui que par ailleurs on ne se faisait pas faute de lui demander sous forme de subventions ou de tarifs protecteurs.

C'est dans ses relations avec le monde ouvrier que le patronat républicain ressentait avec le plus d'amertume cet interventionnisme auquel aucun précédent ne l'avait préparé. Pendant ces générations décisives où l'industrie américaine s'était constituée, il avait bénéficié, à l'égard de sa main-d'œuvre, d'une indépendance totale. Cette main-d'œuvre, disparate du fait de l'immigration qui en fournissait les plus gros bataillons, ne s'était syndiquée que tardivement, sans jamais avoir connu la faveur de l'État. Or, voici qu'une législation nouvelle, née de la crise, contestait, en faveur des unions, l'ancienne suprématie des industriels. De ce fait, le parti républicain, qui continuait de les compter dans sa vieille garde, devenait avec eux un parti du laissez-faire, hostile à toute nouvelle intrusion de la puissance publique : libéralisme négatif, le seul du reste qu'aient sans doute jamais admis les praticiens de la production. La loi Taft-Hartley, d'initiative républicaine et qui n'a passé que contre le veto du président Truman, symbolise auprès des travailleurs un esprit de réaction républicaine, tendant à revenir sur les conquêtes syndicales de l'ère rooseveltienne. Or, c'est le sénateur Taft que son parti lui-même a surnommé, ce qui est significatif, *Mr. Republican*. Dans le vocabulaire républicain, des épithètes telles que *liberal*, *radical*, *leftist* ont gardé le sens qu'elles avaient chez nous sous l'Ordre moral de Mac Mahon : *liberal* indique une orientation de gauche, *radical* veut presque dire révolutionnaire et *leftist* est péjoratif, interprétations qui soulignent le caractère essentiellement conservateur qu'a pris le parti.

***

Représentant le principe d'autorité, l'organisation, l'affirmation de l'unité nationale contre les sécessions, il était naturel que les républicains s'appuyassent spontanément sur l'élément ethnique qui a constitué la base initiale du peuple américain, je veux dire l'élément anglo-saxon et protestant : de ce point de vue, ils sont plus nationaux, au sens étroit, que les démocrates encombrés de métèques. C'est partout où ce vieil élément se maintient que le parti trouve naturellement le plus solide appui : immédiat arrière-pays de la Nouvelle-Angleterre et de la côte atlantique, villes moyennes de l'Ouest où prospèrent les Chambres de commerce et où hier encore fleurissait Babbitt, milieux familiaux sérieux hostiles aux grandes cités cosmopolites, à l'exception naturellement d'un Sud politiquement dévoyé par la question nègre. Le parti joue cette carte, qui est au fond une carte raciste. Le soutien donné aux noirs pendant la guerre de Sécession et les interventions antiracistes de la reconstruction

n'y changent rien, car, quand Lincoln acceptait la lutte, en 1860, c'était initialement pour la défense de l'Union, plus que pour l'abolition de l'esclavage.

Lorsque les républicains vainqueurs ont imposé au Sud les fameux amendements inscrivant dans la Constitution l'égalité de droits des anciens esclaves, il ne s'agissait en somme pour eux que d'une question étrangère, dès l'instant qu'il n'y avait pas de gens de couleur dans le Nord. La réaction de défense des vaincus rejetait impérieusement ceux-ci du côté démocrate, mais si les circonstances faisaient des républicains les champions du libéralisme ethnique il ne faut pas se dissimuler que ce libéralisme demeurait, en ce qui les concernait, purement théorique. Quant, lors de la première guerre mondiale, une migration massive eut peuplé de centaines de milliers, puis de millions de noirs les grandes cités du Centre et de l'Est, les nouveaux venus furent traités correctement quant à leurs droits civiques, mais, pas plus que dans le Sud, ils ne furent reçus dans la famille blanche, de sorte qu'ils éprouvèrent un sentiment analogue à celui des récents émigrés européens, impatients de se faire accepter. Dans cette attitude c'est, paradoxalement, chez les démocrates qu'ils trouvaient plus de compréhension, Roosevelt et Truman finissant par se faire politiquement leurs défenseurs par la politique des *civil rights*. Les républicains n'adoptaient sans doute pas la position contraire, mais, par contraste, ils faisaient davantage figure de parti plus strictement national, s'opposant à toutes les formes d'exotisme, quelles qu'elles fussent. Le général Eisenhower finit par apparaître plus acceptable que le président Truman à certains intransigeants du *deep South*.

On ne peut s'étonner dans ces conditions que les lois d'immigration de 1921-1924, d'inspiration en somme raciste, aient été l'œuvre des républicains, ni que le Ku-Klux-Klan, d'origine démocrate dans le Sud, ait pris dans le Nord un aspect républicain, quand il s'implantait dans des États aussi républicains que l'Indiana ou l'Oregon : la protestation du Klan s'y exerçait, moins contre les nègres que contre la corruption de « machines » remplies de catholiques ou d'exotiques. Aujourd'hui même, ce n'est pas chez les démocrates que naît le McCarthysme, encore que beaucoup d'entre eux en subissent la contagion, mais dans des États de tradition républicaine comme le Wisconsin. Je crois que tous les Américains sont anticommunistes, mais, dans la présente campagne présidentielle, le candidat démocrate n'a été que le second à proclamer son anticommunisme.

***

Il ne suffit pas de dire que les Américains sont fiers de leur pays, ils sont tous nationalistes : ce n'est pas un monopole des républicains. Ceux-ci néanmoins ont par tradition une politique dont l'impérialisme, au tournant du siècle dernier, cherchait à peine à se cacher : interprétation de la doctrine de Monroë dans le sens d'une sorte de protectorat

sud américain, ambitions positives d'expansion extrême-orientale. C'est de Mc Kinley qu'est la formule de la « destinée manifeste », et c'est de Théodore Roosevelt qu'est la doctrine du *Big stick*, dont la *dollar diplomacy* de Coolidge n'est qu'une simple réédition, mais la politique du *Good neighbour* est démocrate. Quand toutefois la première guerre mondiale, initiative démocrate ne l'oublions pas, eut entraîné les États-Unis dans le tourbillon européen, l'isolationnisme, transposition de l'exclusivisme antérieur, se développa de préférence dans le terroir républicain : c'est le sénateur Lodge, adversaire de Wilson, qui fit repousser le traité de Versailles, surtout parce qu'il comportait l'adhésion à la Société des Nations. Le néo-isolationnisme d'aujourd'hui, représenté par les Hoover et les Taft, renouvelle à l'égard de l'Europe cette attitude rétractile et défiante, cependant qu'il retrouve en Extrême-Orient, avec Mac Arthur et John Foster Dulles, le vieil activisme républicain, laissant percer une insistante résistance à ce qu'il y a malgré tout d'esprit international dans les aspirations des démocrates.

Nous avons noté que, dans un pays aussi étendu, l'homogénéité d'un parti fédéral est impossible : il y a donc nécessairement des déviationnistes. Théodore Roosevelt, qu'on ne saurait du reste concevoir autrement que républicain, préconisait une politique sociale et de résistance aux trusts que nous eussions qualifiée de gauche ; le vieux La Follette, ralliant les fermiers du Nord-Ouest, protestait contre la domination de Wall Street ; en ce moment même, des hommes comme le gouverneur Dewey et le jeune sénateur Lodge constituent dans leur parti une aile libérale, que la vieille garde républicaine accuse d'internationalisme. Quelquefois, en 1912 avec Théodore Roosevelt, en 1924 avec La Follette, l'écart va jusqu'à une dissidence, du reste sans lendemain. Pareille dissidence se produit toujours sur la gauche, observation significative en ce qu'elle souligne que le poids du parti tend instinctivement à le faire pencher vers sa droite. Sans doute l'exercice du pouvoir, avec ses responsabilités, impose-t-il aux présidents républicains en exercice une politique de juste milieu : c'est le cas de Mc Kinley, de Coolidge, et il en serait probablement de même demain si la victoire favorisait le parti. Toutefois, *Mr. Republican*, ce n'est ni Dewey ni Lodge, mais Taft.

Le parti républicain est maintenant écarté du pouvoir politique depuis une génération, et cependant ce sont des républicains qui détiennent dans le pays la quasi-totalité des postes de direction de la finance, de l'industrie et du commerce : on conçoit leur amertume et leur impatience de tenir en mains de nouveau les leviers politiques de commande.

***

En définissant les républicains nous avons implicitement déterminé la position des démocrates. Leur tradition réside essentiellement dans la défense des non-organisés contre les intérêts organisés, de la masse des consommateurs contre l'avidité des producteurs, des minorités ethniques

ou religieuses, notamment des immigrants, contre les assimilateurs trop pressés, des États contre le pouvoir fédéral, de l'individu contre l'État. Étant donné que, depuis la guerre de Sécession jusqu'à la grande dépression, c'est-à-dire pendant près de trois quarts de siècle, ce sont les républicains qui ont occupé presque continuellement le pouvoir, les démocrates ont contracté de ce fait, même quand ils détenaient occasionnellement la présidence, un complexe d'opposition. Ils l'emportaient quand les choses allaient mal, de sorte que leurs programmes étaient plutôt revendicateurs que soucieux de maintenir les privilèges de ceux qui avaient réussi. Ils étaient capables de gouverner, et même avec poigne, tout aussi bien que leurs adversaires, mais l'attitude nationaliste ne pouvait, dans ces conditions, être leur manière, dès l'instant qu'ils se faisaient les avocats de ceux qui, mécontents ou simplement distincts, ne se conformaient pas aux mots d'ordre des satisfaits. Il se créait ainsi une tradition que les succès ininterrompus du parti depuis 1932 n'ont pas complètement annulée : devenu de façon inattendue le parti de la prospérité, il reste un parti de revendication populaire, s'opposant au conservatisme des républicains.

La topographie démocrate résulte de cet appel initial à des minorités dont l'addition peut faire une masse populaire imposante. Le raz de marée rooseveltien a temporairement recouvert tout le pays, mais en se retirant il laisse émerger les bases fondamentales du parti, c'est-à-dire le Sud, les populations urbaines et cosmopolites de l'Est et du Central West, enfin un Ouest agraire instable et perpétuellement insatisfait. Il n'y a là aucune homogénéité : lorsque les Sudistes, les New Yorkais et les fermiers de l'Ouest se rencontrent dans une convention démocrate fédérale, ils seraient à une foule d'égard étrangers les uns aux autres si la nécessité de réussir électoralement ne les forçait à se mettre d'accord sur un programme commun. Pendant plusieurs générations c'est le Sud, le *Solid South*, qui a teinté le parti de sa couleur, mais quand les masses urbaines du Nord ont tendu, par leur nombre sans cesse accru, à prendre l'influence dominante, certains traits fondamentaux de la coalition se sont modifiés : non sans résistance, d'où une crise latente, sensible dès 1924 et surtout depuis 1928, que la personnalité dynamique de Roosevelt a voilé pendant plusieurs années, mais qui demeure non résolue aujourd'hui. Il subsiste néanmoins une tradition démocrate ininterrompue depuis la guerre de Sécession, avec cette singulière unité de courant, mais simplement de courant, qui est celle des fleuves traversant des régions successives, sous des climats différents.

Jusqu'à Roosevelt une victoire démocrate était inconcevable sans le *Solid South*, qui fournissait une base de départ inébranlable : il suffisait ensuite d'enlever quelques États pivots, New York, Ohio, Illinois, et la majorité des délégués présidentiels était gagnée. Dans ces conditions, comme nous le disions plus haut, c'était le Sud qui déterminait le centre de gravité, la couleur du parti. Or il est une question qui, dans cette

partie du pays, domine, éclipse même toutes les autres, le maintien de la suprématie blanche : le nègre doit être tenu *in his place*, c'est-à-dire sous le talon, au besoin par la force et au mépris des amendements humanitaires de la Constitution. Toute intrusion du Nord lui apparaissant à cet égard intolérable, le Sud se trouvait logiquement conduit à affirmer le principe de la primauté du droit des États, ce qui, on s'en souvient, était déjà sa position avant la guerre de Sécession. Ce libéralisme juridique, dans une région non industrielle et avant tout exportatrice de coton brut, se doublait d'un libéralisme tarifaire s'exprimant dans la formule du *Tariff for revenue only*, c'est-à-dire d'un tarif fiscal non protectionniste, position dans laquelle on se rencontrait avec les milieux industriels et urbains de l'Est, soucieux de faire baisser le prix de la vie.

Pour soutenir cette politique les leaders démocrates du Sud se réclamaient auprès de leurs troupes d'une sorte d'union sacrée. Comme il eût paru scandaleux et même inconcevable de « voter républicain » au sud de la *Mason and Dixon line* [1], comme d'autre part on empêchait par la violence les noirs, pourtant légalement électeurs, de parvenir jusqu'aux urnes, le résultat était un régime malsain de parti unique, prévenant la formation d'une gauche, stérilisant en fait la vie politique : il n'y avait plus qu'une sorte d'armée mobilisée, dans laquelle les dissidences prenaient la gravité d'une désertion. On aboutissait ainsi, dans une région pauvre où les déshérités eussent eu des revendications à faire valoir, à une tonalité étroitement conservatrice, dans laquelle, noirs et tarifs mis à part, le démocrate du Sud pensait comme un républicain.

En industrialisant le Sud et en accroissant immensément le volume et le poids des masses urbaines démocrates du Nord, l'entre-deux guerres devait modifier profondément ces positions politiques, soit relativement, soit même absolument. Dans la presse démocrate d'un Sud devenu de plus en plus industriel, les éditoriaux continuaient bien à prôner le principe du libre-échange, mais à une autre page, non moins lue, on réclamait sans vergogne des droits protecteurs pour les usines que les capitaux des Yankees étaient venus établir en Caroline du Nord, en Alabama, en Géorgie, et bientôt dans tous les États jadis rebelles. Puis, voici qu'avec Al Smith, avec Franklin Roosevelt, tous deux New Yorkais, le parti démocrate se faisait antiprohibitionniste, socialisant et même — scandale! — pro-nègre!

C'en était trop : en 1928 quatre États du Sud préféraient le républicain Hoover à Al Smith, démocrate cependant, mais Irlandais, catholique, ennemi juré de la prohibition. Roosevelt, par son prestige et surtout par son succès, retrouvait l'unité du parti, mais en 1948 la dissidence des Dixiecrats [2] se déclarait incapable d'avaler le Truman des *civil rights*, moins encore peut-être le Truman du *Fair Deal* [3]. En présence d'un parti démocrate orienté à gauche et se faisant le champion des droits humains

1. 2. 3. Voir notes 1, 2, 3, en fin d'article, page 19.

de la couleur, le loyalisme si longtemps indiscuté du Sud fléchissait. Il n'y a pas en 1952 de dissidence sudiste et Stevenson est d'un tempérament moins accentué que le président sortant, mais on se demande néanmoins si le *Solid South* sera encore solide?

C'est que l'axe du parti passe désormais par une ligne New York-Chicago et que sa préoccupation dominante est celle de ces masses urbaines qui, dans l'équilibre du pays, tendent à prendre une place de plus en plus grande. Ce sont elles qui fournissent maintenant aux forces démocrates leurs plus gros bataillons. Or, dans cet effectif, les immigrés ou fils d'immigrés, dont l'origine est encore reconnaissable, sont nombreux, plus nombreux même peut-être que les Américains dont les grands-parents ou arrière-grands-parents avaient déjà traversé l'Atlantique : on y recense sans peine, et sans le secours d'aucune statistique, des Irlandais, des Italiens, des Polonais, dix autres nationalités européennes, souvent encore mal assimilées. Ce que ces masses cosmopolites, insuffisamment digérées par le milieu national, cherchent dans le parti politique auquel elles se rattachent, c'est une protection contre le privilège d'ancienneté des occupants antérieurs, déjà pourvus et organisés pour se défendre : elles ont besoin d'un viatique pour pénétrer, à titre de membres à droits égaux, dans la communauté américaine.

En attendant, elles demandent à être acceptées telles qu'elles sont, avec leur bagage exotique, leurs infériorités, leurs insuffisances d'adaptation. Dans les grands ports de l'Atlantique, c'est le parti démocrate qui a traditionnellement assumé ce rôle de protecteur des déracinés, des faibles, des isolés : dans ses rangs ils ne se sentent pas regardés de haut, du fait de leur race ou de leur religion, impression d'humanité combien rafraîchissante dans une société où l'homme qui a réussi se fait volontiers pharisien. Que les purs viennent ensuite incriminer la « corruption » des machines démocrates, l'opinion des gens de la rue ne partagera pas leur indignation : ceux-ci se souviendront qu'ils ont été accueillis en égaux dans le sein du parti, sans qu'aucun stage de respectabilité anglo-saxonne ait été exigé d'eux. De façon symbolique, l'Irlandais, le prêtre catholique sont, dans l'armée démocrate, deux forces parallèles, dont aucune n'est tout à fait dans la main de l'autre, mais qui coïncident dans leurs intérêts, leurs réactions et leurs tendances.

C'est dans le même esprit que le parti défend l'individu contre les puissances économiques, le client ou l'employé contre le producteur, le consommateur contre le trust : il est donc logiquement acquis, sinon au libre-échange, notion britannique qui n'a jamais traversé l'océan, mais à la doctrine du tarif réduit, fiscal, non protectionniste. Selon la tradition jeffersonienne, les droits du peuple, du Peuple avec majuscule, ne doivent jamais être sacrifiés. Il y a là tous les éléments d'une démagogie, mais, attention, nullement d'une politique révolutionnaire : tous ces gens qui n'ont pas encore accédé à la richesse comptent bien y

réussir quelque jour, dans ce nouveau monde, véritablement nouveau, dont ils ont, en débarquant, accepté l'optimisme, la mystique d'une fortune qu'ils croient leur être promise. Ce qu'ils veulent, c'est non pas renverser la société existante, mais s'y faire une place. Du reste, catholiques ou protestants, ils sont tous chrétiens ou font profession de l'être, le conformisme étant dans l'esprit du milieu. Ils se contenteront donc, dans les municipalités d'obtenir des places, et dans l'État d'être protégés dans leurs droits de citoyens ou de salariés contre la tyrannie des puissances de l'argent. L'Amérique n'est pas le continent de la lutte des classes (on y trouverait plutôt des castes) : la démagogie y joue comme un vaccin de la révolution.

***

Ces points de vue ont pris, dans le programme démocrate, une importance d'autant plus grande que le développement industriel concentrait dans les villes, de l'Est, du Centre, de l'Ouest, une population de salariés et d'employés dont les préoccupations ne ressemblaient plus guère à celles des étroits conservateurs du Sud. Quand la grande dépression s'est abattue sur le pays, c'est en tenant surtout compte de ces milieux que le New Yorkais Franklin Roosevelt a entrepris de lutter contre un marasme universel. Les rivalités ethniques ou religieuses disparaissaient devant l'ampleur des problèmes à résoudre, chômage, misère, droits du salarié, dans une atmosphère nouvelle aux États-Unis, parce que ce n'était plus celle de la prospérité. Pour la première fois s'imposait une politique sociale, au sens européen du terme. C'est alors que le parti démocrate s'est teinté d'une couleur rooseveltienne, celle du *New Deal*, qui lui est restée depuis. Tout en demeurant dans sa tradition, que cette évolution ne contredisait pas, il devenait par la force des choses un parti mettant les forces de l'État, de l'État fédéral, au service de la masse, reconnaissant les droits de celle-ci de se voir secourue dans ses difficultés, protégée contre ses employeurs. L'ouvrier notamment trouvait ainsi dans la puissance publique un protecteur du syndicat : lui qui tant de fois avait « voté républicain », pensant bénéficier ainsi du protectionnisme, il s'orientait désormais vers le parti adverse, devenu quasi officiellement un parti de gauche : le terme, *left*, pénétrait pour la première fois dans le vocabulaire politique américain.

Quant à l'homme de la rue non spécifié, à l'homme des champs, on ne l'abandonnait pas davantage dans la crise qui l'accablait : de sa voix d'or le président s'adressait directement à lui par la radio pour l'assurer qu'il ne serait pas oublié, qu'une politique de subventions, d'indemnités, de travaux publics ferait pleuvoir sur lui la manne issue d'un ciel démocrate. Il n'y avait pas là de doctrine, au sens propre, mais une suite d'expédients allant au plus pressé. Les mots de socialisme, de lutte de classe ne doivent pas être employés pour y faire allusion : c'était simplement un opportunisme allègrement dépensier, inflationniste, confir-

mant la masse dans un sentiment qui instinctivement était le sien depuis longtemps, à savoir que l'État est sa chose, doit lui appartenir, sous toutes les formes possibles, mais il n'est pas question de révolution, terme qui n'a pas de signification aux États-Unis.

Entraîné par ce courant, dont l'inspiration était la défense des faibles, le président Roosevelt aboutissait logiquement à la protection du noir, considéré en somme comme l'une de ces minorités dont le parti se faisait le champion, d'où sa politique, continuée par le président Truman, des *civil rights*, c'est-à-dire des droits humains de la couleur. C'était, comme l'avaient fait les républicains lors de guerre civile, aller à l'encontre des droits des États, et déjà du reste la politique du *New Deal* avait marqué pareille intrusion du pouvoir fédéral.

On conçoit qu'entre les conservateurs racistes du Sud et les interventionnistes sociaux du Nord l'entente sur un programme commun dût devenir singulièrement malaisée. La quasi-impossibilité de la réaliser s'était manifestée dès 1924, quand le gouverneur Al Smith, Irlandais, catholique et New Yorkais, avait été proposé comme candidat présidentiel : après cent scrutins sans résultat on avait dû se rabattre sur une personnalité neutre, battue d'avance. Quand, en 1928, le même Al Smith avait réussi à se faire admettre par le parti, sa candidature avait, pour la première fois, ébranlé le loyalisme démocrate du Sud, quatre de ses États refusant de suivre un champion catholique et antiprohibitionniste, chez qui tout contredisait leurs intérêts et leurs passions. Le raz de marée rooseveltien avait recouvert ces divisions de son flot, mais la guerre, en suscitant dans l'armée la renaissance de la question noire, les avait ranimées. En se faisant, avec son *Fair Deal* et avec sa politique des *civil rights*, le continuateur de Roosevelt, le président Truman apparaissait décidément inacceptable au Sud, soit en raison de son programme pro-nègre, soit surtout peut-être à cause de son *leftism* : la dissidence Dixiecrat, jusqu'à présent sans lendemain, s'ensuivait. Mais, répercussion de grande portée électorale, les noirs eux-mêmes, traditionnellement républicains, en venaient à réagir comme l'avaient fait les minorités d'origine étrangère, c'est-à-dire à se ranger derrière les démocrates. Comme ils votent dans le Nord et vont désormais, en nombre accru voter aussi dans le Sud, leur appoint est susceptible de jouer, dans une partie étroitement contestée, un rôle peut-être décisif.

***

Pour concilier ces frères ennemis de l'Est et du Sud, l'Ouest peut-il servir de médiateur ou de ciment? Bryan en 1896, Wilson en 1916, Franklin Roosevelt de 1932 à 1944, Truman enfin en 1948 y ont remporté de magnifiques victoires, mais le parti n'y possède cependant pas de bases solides. Il peut y compter en général sur la population des grandes villes, mais le monde des fermiers ne se rallie à lui qu'excep-

tionnellement : leur mécontentement prendrait plutôt, comme en 1912 avec Théodore Roosevelt ou en 1924 avec La Follette, la forme d'une dissidence républicaine. Il y a cependant des circonstances où la marée démocrate s'étend jusque-là. La plus extraordinaire est celle de la démagogie argentiste de 1896, avec Jennings Bryan : l'éloquent appel du jeune avocat, originaire du Nebraska, électrise l'inflationnisme latent d'un peuple agraire de débiteurs tentés de s'acquitter en dollars dépréciés, et, quand il évoque « l'humanité crucifiée sur une croix d'or », ce sont tous les États à l'Ouest du Mississippi, à l'exception de la Californie, qui rallient la bannière démocrate, contre les créanciers de New York férus de « saine monnaie ». McKinley est élu quand même, par l'Est et le Central West, mais l'Ouest a suivi le charmeur qui, s'il eût réussi, eût donné dès lors aux États-Unis, dans une même atmosphère de mysticisme et de crise, un avant-goût du New Deal.

C'est en effet par sa politique de soutien des prix agricoles que Franklin Roosevelt devait à son tour toucher profondément ces populations de l'Ouest, et c'est encore en reprenant cette même politique qu'en 1948, dans une sensationnelle campagne de présence réelle, le président Truman sauvait, en ressaisissant ce groupe vacillant d'États, une partie unanimement jugée perdue. Il ne s'agit cependant pas en l'espèce d'une conquête solide : les États peuplés d'Allemands et de Scandinaves, tels que le Minnesota, le Wisconsin, les Dakotas, auxquels il faut ajouter le Nebraska, l'Iowa, le Kansas, sont normalement républicains. Il convient d'autre part de tenir compte du brassage formidable de populations qu'a produit la seconde guerre mondiale, notamment au-delà des Rocheuses. La Californie, désormais second des États américains par la population, reste hésitante entre démocrates et républicains, de sorte que l'Ouest, la côte Pacifique peuvent aussi bien se tourner d'un côté que de l'autre.

En raison de sa composition plus populaire, le parti démocrate ne peut plus guère fixer maintenant son axe ailleurs qu'à gauche, au risque de perdre ainsi des pans entiers de l'édifice sudiste. S'il s'est rallié au choix d'un candidat plutôt homme de centre comme Stevenson, rappelant davantage un Cleveland qu'un Roosevelt, c'est sans doute à cause de sa supériorité personnelle et pour profiter de la popularité locale du gouverneur de l'Illinois. Mais s'il fallait élire un *Mr. Democrat*, c'est bien plutôt au président Truman qu'irait la désignation : sa popularité, dont on ne mesure pas assez la profondeur, tient à la confiance qu'il inspire au peuple en général, aux milieux ouvriers en particulier. Si ce subtil manœuvrier, rompu à toutes les finesses de la politique américaine, s'est placé à la gauche de son parti, c'est sans aucun doute la preuve que le centre de gravité de l'armée démocrate se situe de ce côté-là.

Il ressort de tout ce qui précède que les démocrates ne peuvent pas pencher vers un étroit nationalisme. Si, dans le Sud, le Ku-Klux-Klan est authentiquement démocrate, cette position n'est représentative que

de préoccupations locales, dominées par la présence, par la hantise du noir. Ailleurs, l'attitude d'un Woodrow Wilson, d'abord gouverneur de New Jersey, d'un Franklin Roosevelt, d'abord gouverneur de New York, reste en accord avec une tradition jeffersonienne, imbue de libéralisme et de respect du droit international. Il faut prendre garde cependant de ne pas exagérer la portée d'une idéologie qui rencontre très vite ses limites : tous les Américains, les derniers arrivés plus encore que les autres, sont des continentalistes jaloux, ne se laissant entraîner que malgré eux, avec mainte hésitation et mainte reprise, dans les intrigues et les solidarités internationales.

Dans le domaine économique, Cordell Hull fait une politique tarifaire relativement libérale, mais il n'en maintient pas moins un tarif souvent hermétique. Ce sont deux présidents démocrates qui franchissent le double Rubicon des deux guerres mondiales, l'un et l'autre largement pour des raisons de principes qui sont dans la tradition de leur parti, mais c'est chez leurs partisans eux-mêmes que très vite leur action se heurte à des résistances et à des limites. Il faut à Truman beaucoup d'énergie pour maintenir, dans la politique étrangère des États-Unis, la primauté de la préoccupation européenne. L'étroitesse, si antilibérale, de l'anticommunisme aux États-Unis est le fait d'une administration démocrate, encore que les outrances du McCarthysme soient d'origine républicaine, mais cet autre McCarthy qu'est le sénateur McCarran du Nevada appartient au parti démocrate. A la vérité Monsieur de la Palisse ne se tromperait pas en observant que tous les Américains sont américains !

***

Ce qui fait la force de la démocratie aux États-Unis, c'est qu'on y est d'accord sur l'essentiel : républicains et démocrates acceptent avec le même loyalisme une constitution qu'ils révèrent dans un sentiment presque religieux ; il n'y a ni factieux, ni révolutionnaires et l'existence même du régime n'est jamais mise en cause. C'est ce qui nous porte à croire que les deux partis se ressemblent, au point parfois de se confondre. Il est vrai qu'ils ne se divisent guère que sur des questions secondaires, mais leur opposition se manifeste sur les modalités d'exécution : il s'ensuit une différence évidente de comportement et de tempérament.

L'expérience prouve que ces deux tempéraments se sont historiquement fixés. On ne passe guère de l'un à l'autre, ce qui laisse penser que l'appartenance à tel ou tel parti relève largement de facteurs tenant au sentiment autant qu'à l'intérêt. Dans les enquêtes faites auprès des électeurs en vue de savoir pourquoi ils sont républicains ou démocrates, la réponse donnée est fréquemment : « Je suis républicain, je l'ai toujours été, je ne puis m'imaginer autre chose que républicain » ; ou bien encore : « Je suis démocrate, mes parents l'étaient, je ne saurais être

autre chose que démocrate. » S'il y a des dissidences, l'histoire électorale prouve qu'elles ne durent pas. Il se forme de la sorte des courants, correspondant géographiquement aux migrations qui ont traversé le pays, selon qu'elles provenaient d'une Nouvelle-Angleterre républicaine ou d'une Virginie démocrate, d'une source scandinave ou d'une source irlandaise. Si le niveau social entre en jeu dans l'explication, c'est moins sous la forme d'une opposition de classes que par la tendance des gens qui ont réussi à devenir républicains.

Les questions de circonstances sont amenées dès lors à tenir une place presque prépondérante dans une élection, et de telle façon que les positions sont interchangeables d'une conjoncture à une autre. Jusqu'en 1929, le slogan de la prospérité était républicain : c'est maintenant les démocrates qui s'en servent, avec des formules telles que « *We never had it so good* » (Jamais ça n'a été aussi bien), ou « *Don't let 'em take it away* » (Surtout qu'ils n'aillent pas nous la saboter, cette prospérité). Pourtant, prospérité républicaine et prospérité démocrate ne sont pas une même chose, car l'une et l'autre ne se gouvernent pas de la même façon : il vaut donc la peine de se diviser sur le choix du timonier. Même différence s'il s'agit du thème de la corruption, d'un si excellent rendement électoral. Il est naturel qu'une longue disposition du pouvoir corrompe ses détenteurs, républicains ou démocrates, sans guère de distinction. Mais la corruption républicaine est plus massive, plus haut placée, abcès qui se fixe dans les organes dirigeants du Capital ; la corruption démocrate est, si j'ose dire, plus démocratique, sévissant dans les « machines » politiciennes, les antichambres du gouvernement, encombrées de quémandeurs médiocres, qui savent aussi indemniser les services (le climat du fameux « manteau de vison »). On raconte que, dans les amnisties de la IIIe République, la Gauche demandait de préférence l'indulgence pour les « petits fraudeurs » : c'est là un point de vue qui, aux États-Unis, serait mieux compris du côté démocrate.

L'intérêt, le sentiment, la passion sont curieusement mêlés dans l'usage que les deux partis font de ces arguments. « Pourquoi changer d'équipe quand tout va si bien ? » disent les démocrates. « Il n'est que temps de changer une équipe corrompue et incapable », répliquent les républicains. Les premiers pensent « prospérité », les seconds laissent lire entre les lignes de leur réquisitoire : « Ote-toi de là que je m'y mette ! » Les républicains voudraient revenir à l'âge d'or de McKinley et de Coolidge ; les démocrates se prévalent d'un régime qui a doté la masse d'avantages sociaux, sur lesquels il serait difficile de revenir. C'est beaucoup, de part et d'autre, affaire de position, et cependant il y a là deux pentes différentes, orientées l'une à droite et l'autre à gauche.

Cette ligne de partage, avec ces deux versants, est bien ce qui fait la signification profonde de la présente élection, mais la personnalité même

des deux candidats ne semble pas répondre à ces deux orientations : le champion de la gauche est un aristocrate de culture et de situation sociale ; celui des conservateurs est au contraire un *good mixer*, beaucoup plus peuple que son concurrent. A la vérité, s'il fallait, dans cette lutte, chercher une opposition de tempéraments et de politiques répondant à ce que républicains et démocrates ont de fondamentalement différent, c'est plutôt chez Taft et chez Truman qu'il y aurait lieu de la chercher : ce sont eux, plus que les candidats eux-mêmes, qui représentent la tendance profonde des deux partis. Mais ces candidats sont des personnalités, et les Américains aiment les personnalités.

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie française.

(1) *Mason and Dixon line :* ligne de démarcation, établie au XIXe siècle, entre le Nord et le Sud.

(2) *Dixiecrats :* nom donné aux gens du Sud ayant fait sécession du parti démocrate en 1948.

(3) *Fair Deal :* nom donné à la politique sociale du président Truman, selon la tradition du New Deal du président Roosevelt.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE MONDE A TABLE

(Odé.)

GUIDE gastronomique universel. Tout peut arriver : si vous allez à Panama vous saurez d'avance que le « plat le plus en faveur » est le *sancocho de gallena* ou soupe de poule. A Cuba on préfère *l'arrozion pollo* (riz au poulet). Mais voici qui sera plus souvent utile : la clé pour déchiffrer les menus européens, autrement dit un lexique. Exemple : *Allemagne :* Sacherkaese — fromage à la Sacher (explications suivent : pourquoi Sacher ? en quoi Sacher ?) : *Suède :* svartsoppa — soupe de sang d'oie ou de porc, etc., etc. Plats et pays défilent — et recettes et anecdotes et méditations culinaires. Tous ceux qui pensent à leur estomac, pour le garnir ou pour le protéger, consulteront avec intérêt et amusement ce répertoire de la gourmandise internationale.

DE MON BÉARN A LA MER BASQUE

par Joseph Peyré *(Flammarion)*

CEUX qui aiment le Béarn et le Pays basque seront d'abord attirés, en feuilletant ce livre, par de belles photos évoquant Pau, Orthez, Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, etc. (dans l'*etc.* manque par malheur la pittoresque cité de Sauveterre-de-Béarn). Ce n'est pas, il est vrai, un ouvrage descriptif, un guide. Mais plutôt un faisceau de souvenirs. Peyré est né à Aydie ; il a fait ses études à Pau. Il conte ses émotions d'enfant... et d'adulte dans ce pays de belle lumière que sillonnent les gaves entre les Pyrénées et la mer. Œuvre en partie subjective où l'auteur retrace son roman d'amour avec sa province natale — le Béarn — et avec les provinces basques auxquelles il s'est par la suite attaché.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 107.)

L'HOMME, MATRICULE RENTABLE

par Rémy

L'EXPLOITATION de l'homme par l'homme est aussi vieille que l'humanité elle-même, et les progrès qu'elle a réalisés depuis quelques lustres permettent de penser qu'elle ira s'intensifiant si la dislocation du globe ne vient y mettre bon ordre. On vient de célébrer, en l'an 1952! alors que nous sommes tout juste à mi-course (mais les promoteurs ont peut-être pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre), ce qui a été appelé *l'Œuvre du* XXe *siècle* : je m'étonne qu'aucune place n'ait été réservée dans le programme de ces manifestations à l'esclavage qui constitue cependant l'une des formes les plus frappantes de notre ère. Il se présente à nous sous trois aspects : esclavage de la conscription, qui n'épargne pratiquement plus personne en cas de guerre ; esclavage industriel, qui transforme en robots d'immenses masses humaines ; esclavage concentrationnaire, qui laisse loin derrière lui les plus étonnants achèvements des tyrans de l'antiquité. Notre monde, en vérité, pour avoir tourné le dos aux préceptes du Christ, est en bonne voie de se transformer en un immense *Konzentrationslager*, selon le concept de M. Heinrich Himmler que l'absorption d'une ampoule au cyanure de potassium a prématurément fait disparaître de la scène du monde, mais qui compte déjà comme l'une des figures les plus marquantes de notre époque. L'enseignement de ce maître d'école s'est gravé d'indélébile façon dans l'esprit de quelques conducteurs de peuples, et il semble même que ceux-ci aient apporté quelques perfectionnements aux méthodes qu'on les voit de nos jours mettre en application.

On aurait tort de se représenter sous les traits d'un sadique ou d'un brutal celui dont Hitler allait faire son bras droit en lui conférant le titre de *Reichsführer*. Avant toute chose, M. Himmler était un comptable doublé (comme son maître) d'un cuistre. Des témoins l'ont dépeint, assis à sa table de travail, les joues flasques, l'œil globuleux derrière le pince-nez, les manches de lustrine serrées aux coudes et aux poignets par un élastique, sans doute le porte-plume sur l'oreille, penché sur ses gros registres. Tel un fonctionnaire retraité qui, durant toute sa

vie, a mis sou sur sou pour construire un jour en banlieue le pavillon « Sam Suffy » de ses rêves, le *Reichsführer* exigeait, paraît-il, de ses visiteurs l'usage de petits tapis de pied avant de les laisser s'avancer sur son parquet bien ciré. Le soir venu, quand ses harassantes obligations professionnelles lui en laissaient le loisir, il consacrait tous ses soins à son élevage de poules blanches, dont il n'était pas peu fier.

Comme tous les tueurs, Himmler était lâche. Son rival, qu'il détestait et qui le lui rendait bien, le *Reichsmarschall* Hermann Gœring, aimait à raconter que le jour où l'on procédait aux obsèques de Karin, sa première femme, *Heini* (c'était le surnom qu'on donnait à Himmler) fit son apparition, défiguré, livide, tremblant de peur, incapable d'articuler une parole. Hitler le tira dans un coin, et finit par lui faire dire : « Je veux qu'on fusille tout de suite quarante communistes! Ils ont tiré sur ma voiture, une balle a traversé la glace tout près de ma tête, c'est la Providence qui m'a sauvé la vie! »

C'était au temps où l'on se préparait à liquider Roehm et ses séides. « Fusillez deux chefs de section S.A. », consentit Hitler pour avoir la paix. Une heure après, le S.S. Daluege mettait sous les yeux du *Führer* le rapport de police : ce que Himmler avait pris pour un projectile qu'une arme communiste aurait tiré sur lui n'était qu'un petit caillou projeté à travers le pare-brise de sa voiture par les roues de l'auto qui précédait la sienne.

Les registres que feuilletait soigneusement ce capon étaient étiquetés : *Mauthausen*, *Dachau*, *Treblinka*, *Ravensbrück*, *Bergen-Belsen*, *Sachsenhausen*, *Auschwitz*, et exposaient le détail des comptes mensuels de profits et pertes des camps de concentration dont le chef de la police du Grand Reich était propriétaire. Toujours bénéficiaires, ces comptes accusaient ce mois-là les chiffres suivants :

Mauthausen	Rapport :	67 000	marks
Dachau	—	80 500	—
Treblinka	—	56 000	—
Ravensbrück	—	59 000	—
Bergen-Belsen	—	69 600	—
Sachsenhausen	—	56 000	—
Auschwitz	—	96 000	— [1]

Un profane aurait dit que Treblinka était, de tous ces camps, le plus terrible puisque la moyenne *quotidienne* d'extermination y atteignait « 35.000 hommes, femmes, enfants et vieillards, juifs polonais et hongrois pour la plupart » [1] : les comptes des morts, comme les comptes des marks, figuraient sur les registres, et nous verrons que M. Himmler y attachait un vigilant intérêt. Mais il ne s'agissait ici que d'une forme particulière d'exploitation, qui présentait l'inconvénient d'être grevée d'un exceptionnel droit de courtage. Eu égard aux procédés massifs d'extermination qui exigeaient une maîtrise hors de pair, le *Reichsführer*

1. Chiffres donnés par M. Guerber dans son livre « Himmler et ses crimes ».

s'était vu dans la nécessité de consentir un revenant-bon sur Treblinka à son subordonné, le général S.S. Sepp Dietrich.

Mademoiselle Germaine Tillion, ethnologue, chargée de recherches au Centre national de la Recherche scientifique, déportée au camp de Ravensbrück en 1943, a écrit ceci :

« *Au début de* 1944, *en bavardant incidemment avec une vieille prisonnière, employée dans un secrétariat, j'ai appris que Heinrich Himmler n'était pas seulement, comme chef de la police et des S.S., le supérieur administratif de notre personnel, mais qu'il était* en même temps, *ou propriétaire du terrain (qu'il louait à l'État), ou principal actionnaire d'une société anonyme d'exploitation du camp. Ce qui est sûr, c'est qu'il était, à titre privé, financièrement intéressé et participant aux bénéfices. A l'époque, je n'ai pu éclaircir exactement sous quelle forme et à quel taux.*

» *Je me souviens encore de ma jubilation lorsque j'appris ce fait, au début de* 1944. *Comme tout devenait clair ! M. Himmler, propriétaire, rendait le service de débarrasser M. Himmler, ministre de la police, de tous ses ennemis. Et, en échange, M. Himmler, chef de la police, fournissait indéfiniment à M. Himmler, propriétaire, de beaux dividendes sous forme de bétail humain tout frais, pour remplacer celui qu'il usait à un rythme accéléré. Quelle merveilleuse utilisation de landes incultes et de marécages pour un capitaliste ingénieux : là où rien ne pousse, on installe un camp de concentration, et c'est une véritable mine d'or ! C'était même si merveilleux qu'à partir de* 1943, *il apparaît très nettement que le souci des dividendes a primé celui d'une extermination rationnelle des ennemis de l'Allemagne.* »

La formation scientifique de mademoiselle Tillion, alliée au courage et à l'admirable sang-froid de cette Française, lui avait permis, au delà de l'angoisse et de l'horreur de sa condition, de déterminer le fonctionnement de l'énorme machine (ou « moulin à os » selon le jargon des nazis) mise en place par ce petit homme rondouillard au regard d'un bleu délavé qui, dans le calme de son bureau berlinois à l'étincelant parquet jalousement protégé contre toute souillure étrangère, faisait ses comptes et comptait ses marks. Mademoiselle Tillion estime, *rien que pour le camp de Ravensbrück*, à plusieurs *milliards d'or* le montant du « trésor » qui, quelques jours avant la débâcle, fut entassé sur des camions pour une destination demeurée jusqu'ici inconnue. Et elle précise qu'il ne s'agissait que du « trésor des mortes », c'est-à-dire des objets précieux (jusques et y compris les dents aurifiées arrachées aux cadavres), les bénéfices « d'ordre industriel » étant par ailleurs comptabilisés en marks. Je ne saurais trop recommander la lecture, dans le « Ravensbrück » édité en 1946 par les « Cahiers du Rhône »[1] de *A la recherche de la vérité* où cette héroïque jeune femme analyse lucidement, objectivement, sans aucune passion, le système infernal qui permit au régime nazi d'exploiter plus

1. Aux Editions de La Baconnière, Neuchâtel (Suisse), 1946.

loin que la plus extrême limite qu'on puisse concevoir tous ceux qu'il considérait comme étant ses ennemis, ou qu'il suspectait de pouvoir le devenir, ou qui constituaient pour lui une gêne, ou qui ne correspondaient pas à ses normes, ou enfin qui paraissaient au *Reichsführer* plus aptes à être « utilisés » au dedans des barbelés de ses camps plutôt qu'au dehors. Résistante de la première heure (je regrette vivement de devoir employer à l'égard de mademoiselle Tillion une formule qui est ici parfaitement justifiée, mais que les politiciens fabricants de citations à la grosse ont si souvent galvaudée), notre camarade avait de qui tenir : sa mère, critique d'art et archéologue, était comme elle entrée dans le combat clandestin *contre l'ennemi* (il en était un autre, dont les tenants sont de nos jours ceux qui parlent le plus haut) dès le lendemain de l'armistice ; jetée dans une cellule de la prison de la Santé « avec un chapelet et un mouchoir pour tout bagage », cette femme d'une soixantaine d'années devait ensuite connaître Fresnes, Romainville, Compiègne, avant d'être elle aussi déportée à Ravensbrück où ses cheveux blancs (dont sa fille allait recevoir une mèche à titre de souvenir) la firent rapidement condamner à la chambre à gaz. Ma propre mère et mes sœurs, dont madame Tillion devint l'exquise et généreuse amie, ont conservé de cette vieille dame, si fine, si enjouée, si charitable, une impérissable image.

***

Celui-ci se tromperait qui voudrait voir en Heinrich Himmler un émule du fameux héros d'Edgar Poe : chez le *Reichsführer*, le docteur Jekyll et M. Hyde ne faisaient pas seulement une seule et même personne, ils ne connaissaient aucune alternance, aucun dédoublement de personnalité. M. Himmler, industriel, dont l'activité était l'exploitation de la chair humaine, et M. Himmler, chef de la police du Grand Reich, agissaient constamment en parfait accord. Le programme était simple et pouvait s'énoncer en quatre points si bien imbriqués qu'ils étaient devenus indissolubles : *humilier*, *utiliser*, *exterminer*, *encaisser*. Comme nous le verrons tout à l'heure, cette ingénieuse combinaison a été reprise par d'autres.

Le *Konzentrationslager*, nouveau Moloch, ne connaît que des numéros matricules. Tout être humain aspiré par l'insatiable bouche illuminée du dedans par les flammes du crématoire est immédiatement dépouillé de sa personnalité en même temps que de ses vêtements et des objets qu'il avait réussi à soustraire aux fouilles subies depuis son arrestation. Je n'en citerai que deux exemples, choisis entre combien de milliers et de milliers d'autres !

a) Quand, après un affreux « transport » en provenance du camp de triage de Compiègne, notre amie « Annette », *alias* madame Renaud

de Saint-Georges, arriva le 1er mai 1943 à la porte du camp de Ravensbrück, voici qu'elle vit :

— *Une figure sinistre nous accueille à l'entrée. Grand, voûté, avec un visage cynique et méprisant, une cravache à la main, très élégant dans un manteau de cuir gris, tenant en laisse un grand lévrier blanc et noir, l'adjudant-chef* (Stabsscharführer) *chargé de l'administration du camp est là...*

On est au matin d'un jour qui, chez nous, est si doux et si plein de promesses. A Ravensbrück, on grelotte sous les légers flocons de neige qui tombent du ciel gris et plombé. L'attente dans la cour se prolonge jusqu'à 16 heures. Ordre est enfin donné au groupe dont Annette fait partie d'entrer dans la salle réservée aux « bains » :

— *Ausziehen !*

Celles qui comprennent l'allemand traduisent aux autres : il faut se déshabiller. Complètement ? oui, complètement.

— *Los, los ! Schnell !* crient avec impatience les *Aufseherinnen*, auxiliaires féminines des S.S.

Dépossédées de tout ce qu'elles portaient, complètement nues, les prisonnières sont poussées dans une petite pièce où des femmes en robe rayée se tiennent debout devant des tabourets sur lesquels il faut s'asseoir :

— *Armée d'une lampe électrique, l'une d'elles nous inspecte sans ménagements. Je la vois rire en désignant à l'une de ses acolytes les beaux cheveux longs de mon amie Lise dont j'ai fait les tresses le matin même. Déjà boutée hors de la salle, je ne vois pas la fin de la scène. J'ai un autre sujet de préoccupation : le petit sac où j'avais hâtivement réuni mes objets de toilette ne m'a pas été rendu, ni mes lunettes qu'on m'a enlevées pour examiner mes cheveux. J'essaie de les réclamer, de me faire comprendre. Peine perdue ! Je suis jetée, à moitié aveugle, dans une immense salle où sont déjà réunies, nues et frissonnantes, celles de mes compagnes qui me précédaient. Dans quel état ! Presque toutes ont eu le crâne passé à la tondeuse. Méconnaissables, elles s'abordent et se recherchent en riant et pleurant tout à la fois. Ce sont toutes celles qui avaient de beaux cheveux épais qu'on a ainsi mutilées. Le mot n'est pas trop fort, car on ne peut imaginer sans l'avoir vu à quel point une physionomie féminine peut être ainsi transformée, enlaidie, à la fois pitoyable et ridicule...*

b) Dans le « transport » qui partit de Compiègne le 22 janvier 1944 à destination de Buchenwald figuraient plusieurs de mes camarades. La place me manque pour retracer les péripéties de ce voyage de cinquante-deux heures qui fut hallucinant. Entassés à cent vingt, et même parfois à cent quarante dans les fameux wagons « 40 hommes-8 chevaux », nos amis connurent les affres de la soif, allant jusqu'à lécher la condensation produite sur les cloisons des véhicules par leur respiration, et celles de l'épouvante et de la folie. Quand, après de multiples arrêts, le train eut dépassé Weimar, l'un d'eux, le colonel Wachenheim dit à ceux qui se

pressaient contre lui dans son wagon, leurs vêtements gluants de sang animal (celui du boudin de cheval écrasé dans leurs poches) et de sang humain (celui de leurs compagnons tués ou blessés par les rafales de mitraillette lâchées pendant le parcours), et couverts aussi d'excréments (l'unique tinette du wagon, où régnait depuis l'avant-veille une odeur pestilentielle, avait été renversée au cours d'une lutte sauvage contre deux prisonniers devenus fous) :

— *Messieurs, nous avons beaucoup souffert. Mais nous allons montrer aux Allemands que nous savons conserver notre dignité. Il ne faut pas que nous leur donnions l'impression d'une horde, aussi allons-nous descendre en ordre. Quatre d'entre nous resteront dans le wagon pour passer les bagages.*

Ce magnifique combattant des deux guerres qui allait mourir en déportation ignorait encore qu'il se dressait contre le principe sacro-saint du système S.S. : celui-ci ne permettait à aucun prisonnier de conserver la moindre apparence de dignité. On n'allait pas tarder à le lui faire voir :

— *Le train s'arrête. La porte est ouverte avec violence : avec des hurlements, à coups de trique, ayant lâché leurs chiens policiers, les S.S. vident le wagon. Nous devons sauter, sans prendre le temps de retrouver, dans notre affolement, les chaussures et le pardessus que nous étions arrivés à quitter. Les bagages sont restés dans le wagon. Ceux qui étaient nus ont saisi quelques frusques au hasard. Les fous sont immédiatement exécutés d'un coup de revolver dans la nuque. Les cadavres sont tirés du train par les pieds et jetés pêle-mêle sur le ballast. Les blessés sont mis dans une couverture dont les quatre coins sont tenus par leurs camarades.*

C'est là ce que nous ont dit nos camarades Jean Sciou et Georges Dugué, qui se trouvaient dans le wagon du colonel Wachenheim. Au pas de course ils parcourent les trois à quatre cents mètres de la superbe route cimentée (œuvre des détenus) qui les séparent de la grille d'entrée du camp. Deux inscriptions s'offrent à leurs yeux sous le porche :

Recht oder Unrecht, mein Vaterland!
(Que ce soit à tort ou à raison, c'est ma patrie!)

Jedem das Seine!
(A chacun son dû!)

— *Nous fûmes conduits dans une cour face à un bureau dit « des entrées »*, déclare à son tour notre camarade Lucien Curaté qui faisait partie du même transport, *et, toujours encadrés, ordre nous fut donné d'attendre notre tour. Notre arrivée au camp eut lieu à midi, et il fallut attendre jusqu'à vingt heures trente le bon vouloir de ces messieurs pour nous recevoir...*

Ces attentes interminables faisaient partie de la méthode d'humiliation du prisonnier, mise au point par les S.S. Elles étaient particulièrement pénibles lors de l'*appel général*, répété deux fois, quel que fût le temps, le matin et le soir de chaque jour, sur l'*Appelplatz* ouverte à tous

les vents. Les nazis y ajoutaient souvent des divertissements de choix, tel celui de « La chanson de Buchenwald » exigée à la fin de l'année 1938 par le commandant S.S. Rödl. Quand elle fut composée, il fallut en apprendre les paroles et l'air pendant les heures de repos, nous dit M. Eugen Kogon, auteur du remarquable livre *L'Enfer Organisé* [1] :

— *Et voilà qu'un soir — c'était à la fin décembre* 1938, *il faisait un froid terrible, et la neige était haute — voilà qu'un soir ce commandement retentit sur la place d'appel : « La chanson de Buchenwald ! » Il y avait là* 7.000 *hommes ! On peut imaginer le charivari qui se produisit au début ! Rödl, complètement ivre, était fou furieux que cela ne marchât pas du premier coup, et il donna l'ordre à chaque block de chanter séparément jusqu'à ce que la chanson fût au point. Ce fut alors un concert infernal. Quand Rödl remarqua que cela n'allait pas non plus ainsi, il fit chanter en commun, strophe après strophe, et renouveler l'exercice jusqu'à ce que cela fût acceptable. Au bout de quatre bonnes heures, il permit enfin de partir, mais en obligeant chaque « block » à défiler par rangs de dix et en chantant le nouvel hymne devant lui et quelques autres officiers S.S. également ivres, qui participaient à cet amusement. Malheur au block qui ne défilait pas impeccablement, ou qui ne chantait pas tout à fait juste ! Il lui fallait recommencer, jusqu'à ce que cela aille. Les hommes ne revinrent de l'appel qu'à dix heures du soir, affamés et gelés.*

« La chanson de Buchenwald » (signée par le « Kapo » du bureau de poste des détenus, un « vert » — c'est-à-dire un criminel de droit commun —) était l'œuvre de deux juifs autrichiens. Son refrain disait :

O Buchenwald, je ne peux t'oublier
Car tu es mon destin !
Seuls ceux qui t'ont quitté peuvent comprendre
La splendeur de la liberté !

Son auteur, Löhner-Beda, librettiste de Franz Lehar, alla mourir à Auschwitz. Plus heureux, le musicien viennois Leopoldi devait être libéré. Le Kapo encaissa les dix marks de prime offerts par le S.S. Rödl à l'auteur de la chanson.

Notre camarade Curaté, dit « Joyeux », continue :

— *On nous dépouilla de nos bijoux, puis on nous fit passer dans une autre pièce où devait avoir lieu l'opération de la tonsure. Près de la porte de séparation se trouvait un escabeau sur lequel il fallait monter et écarter les fesses pour permettre au S.S. de vérifier si nous n'avions rien caché dans cette partie de notre individu.*

» *Dans la deuxième salle se trouvaient des hommes au nombre d'une dizaine munis de tondeuses électriques avec défense de nous parler. Il fut procédé assez rapidement à la coupe des cheveux et de tous les poils que nous*

1. Aux « Editions de la Jeune Parque », 1947.

avions sur le corps. Ensuite, ce fut la désinfection dans une troisième salle où se trouvait un bassin profond de deux mètres. Nous avons dû nous aligner et ensuite plonger dans ce récipient qui contenait une bonne dose de formol. De nombreux camarades furent intoxiqués parce qu'ils ne savaient pas nager, et j'en ai vu mourir une dizaine à la sortie de ce bain...

L'excellent « Joyeux », qui n'y met aucune malice, suggère à la suite de cette expérience que l'apprentissage de la natation soit obligatoire pour chaque Français.

Humiliation pour les détenus qui, ayant réussi à économiser quelques pfennigs, se rendaient au cinéma du camp... L'instrument de torture dénommé « chevalet » y était installé en permanence, ainsi que la potence, et les poteaux où étaient suspendus les prisonniers punis :

— *C'était pénible d'être assis, le soir, devant l'écran lumineux,* note Eugen Kogon, *et de savoir que quelques heures auparavant, précisément au même endroit, des camarades avaient été battus ou torturés de la façon la plus cruelle. La S.S. a certainement ressenti elle aussi ce choc de sentiments, bien qu'elle ne l'ait peut-être pas provoqué intentionnellement...*

Humiliation que l'installation des bordels dont Himmler décida la création au cours de l'été 1943. C'est en particulier au camp de Ravensbrück qu'il puisa les pensionnaires de ces établissements, obligeant dès le premier jour de l'aménagement à Buchenwald de ce *Sonderbau* (ou « *bâtiment spécial* ») le doyen du camp à lui rendre visite... Kogon nous dit :

— *C'est dans ce milieu que l'on transporta la princesse Mafalda, la fille du couple royal italien, lorsque la baraque E fut incendiée le 24 août 1944, au cours d'une attaque aérienne, et que la princesse en fut retirée avec une grave blessure au bras. Le médecin du camp, le docteur Schiedlausky, tint à faire lui-même l'amputation du bras, mais la blessée périt en raison du sang qu'elle avait perdu. Son cadavre, nu, arriva au crématoire en compagnie des cadavres d'hommes de la journée. Le chef du service d'autopsie, le Père Joseph Thyl, retira le cadavre du tas, l'enveloppa dans une couverture et veilla à ce qu'il fût rapidement incinéré. Il coupa une boucle de ses cheveux, la fit passer en fraude hors du camp, et on la conserva à Iéna en attendant de la remettre, plus tard, aux parents hessois de la princesse.*

Humiliation que ce travail qui consistait, sous les coups, à construire un mur inutile qu'il fallait démolir le jour d'après pour le refaire un peu plus loin : peut-être avait-on pensé qu'en dépit de leur détestation de la tâche qui leur était imposée, certains détenus pouvaient trouver une secrète satisfaction dans l'accomplissement d'un travail bien fait ?

Tout ceci (et, plus peut-être que tout le reste, le transfert, pour l'opération chirurgicale, d'une fille de sang royal au milieu des malheureuses prostituées du *Sonderbau*), relevait d'un sadisme auquel certain romantisme allemand n'était pas étranger. La froide cruauté du *Reichsführer* émanait

d'une essence beaucoup plus subtile et faisait honneur à son esprit de méthode : il n'était de pire humiliation pour un ennemi du Grand Reich que celle d'être contraint de participer à l'effort de guerre nazi. Lui, Himmler, *ferait valoir* ses prisonniers trois fois, comme on force une terre à produire sans souci de son prompt épuisement. Chacun des numéros matricules qui composaient l'immense foule concentrationnaire devenait ainsi, vivant *et mort*, un élément hautement rentable, en même temps qu'une source de formidables profits particuliers.

Le procédé mis en œuvre brillait par son extrême simplicité : le numéro matricule X... était loué à une entreprise installée aux alentours du camp (ou affecté à un *Kommando* qui, aux frais du loueur de services, serait transporté jusqu'à telle ou telle usine située en un point quelconque de l'Allemagne) pour prendre la place d'un ouvrier allemand requis par les besoins de la *Wehrmacht*, qui se montrait de plus en plus exigeante.

La différence entre les frais quotidiens de l'entretien de ce numéro matricule par l'administration du camp, et le salaire versé à cette même administration, constituerait le profit pour la caisse personnelle du *Reichsführer*, après déduction de quelques courtages.

Les vêtements et objets personnels du numéro matricule, dont il était débarrassé une fois pour toutes à son entrée dans le camp, et le parti qu'on pouvait, sous des formes diverses, tirer de son cadavre (par exemple, la vente à l'agriculture des cendres d'incinération qui s'étaient révélées comme un excellent engrais), donnaient lieu à un profit supplémentaire qui atteignait des chiffres considérables.

La capacité des camps n'étant pas illimitée, et l'afflux des numéros matricules en puissance se faisant de plus en plus grand, il convenait de limiter la durée du séjour concentrationnaire pour être assuré de disposer constamment de la place qu'il fallait. Cette exigence était la bienvenue, car l'état physique des numéros fraîchement immatriculés, généralement satisfaisant, permettait d'obtenir un plus haut salaire de la part des loueurs de services. Afin de maintenir ce taux de salaire à son niveau standard, il était nécessaire d'exploiter au maximum pendant le minimum de temps tout nouveau numéro, obligation qui comblait les vœux de l'administration S.S. puisqu'elle la conduisait à réduire ses frais d'entretien au plus bas, juste assez pour empêcher le titulaire du numéro de tomber d'inanition avant l'expiration du laps de temps imparti par le rythme des arrivées, la moyenne du travail étant par ailleurs de douze heures par jour.

Traduisons en clair : le numéro matricule X..., dont l'entretien revient quotidiennement à 50 pfennigs (soit un demi-reichsmark) est loué à l'entreprise Y... à raison de R.M. 6 par jour, soit un profit de R.M. 5,40 après déduction pour l'amortissement de son vêtement de bagnard (cette sorte de médiocre pyjama rayé qu'on a vu sur ceux de nos déportés qui sont rentrés des camps). La durée moyenne de l'utilisation du détenu étant considérée raisonnablement comme étant de neuf mois, le bénéfice

s'établira théoriquement aux environs de R.M. 1.500. En fait, des difficultés seront à craindre avec le loueur de services car le rendement du numéro matricule X... se ressentira rapidement du régime alimentaire auquel il se trouve soumis. Son remplacement devra donc être prévu, en même temps que son élimination, le camp ne conservant pas les bouches inutiles. Le calcul des profits se fera sur une moyenne constante de détenus susceptibles de se voir allouer un minimum de R.M. 6 par jour, plutôt que sur des numéros matricules pris individuellement.

L'administration de l'ensemble des camps était régie par l'*Office central de gestion économique S.S.* plus communément désigné sous ses initiales : *S.S.-W.V.H.* et placé sous la direction du *S.S.-Obergruppenführer* Pohl. Cet office avait divisé les camps en trois catégories : camps de « premier degré », dits *camps de travail*, dont les conditions étaient aggravées dans les camps du « deuxième degré » ; ceux du « troisième degré » appartenaient à la rubrique des « moulins à os » qui, à compter de l'année 1942, furent dits « *Nacht und Nebel* » [1], selon une expression empruntée à *l'Or du Rhin* : petite échappée du comptable Himmler vers le romanesque. Le personnel de son administration cultivait, lui aussi, la petite fleur bleue comme on peut le voir dans une note datée du 6 novembre 1943 et signée par le S.S.-*Obersturmführer* « chef de la direction centrale du Bâtiment des *Waffen-S.S.* et de la police à Auschwitz » ; cet estimable fonctionnaire, qui étendait le champ de ses préoccupations à l'ornementation des fours crématoires I et II du camp, écrivait au *S.S.-Sturmbannführer* Caesar, « chef des entreprises agricoles du *Konzentrationslager* Auschwitz » :

« *Conformément à une ordonnance du* S.S.-Obersturmbannführer *Höss, commandant du camp, les fours crématoires I et II du camp de concentration seront pourvus d'une bande verte servant de limite naturelle au camp.*

» *Voici la liste des plantes qui devront être prises dans nos réserves forestières :*

» *Deux cents arbres à feuilles de* 3 *à* 5 *mètres de haut ; cent rejetons d'arbres à feuilles de* 1 *m.* 50 *à* 4 *mètres de haut ; enfin mille arbustes de revêtement de* 1 *mètre à* 2 *m.* 50 *de haut, le tout pris dans les réserves de nos pépinières.* »

Auschwitz était éminemment *Nacht und Nebel*, c'est-à-dire camp d'extermination (je crois ne pas me tromper en disant que, lors de son procès, son dernier commandant en date a été incapable, *à un million près*, de se rappeler le nombre des malheureux qui avaient été brûlés dans ses cinq fours crématoires). Eugen Kogon, dont la documentation et la précision sont grandes, affirme que le nombre des victimes s'y est élevé *au moins à trois millions cinq cent mille, probablement à* 4 *millions cinq cent mille*. En dépit de la terminologie de la *S.S.-W.V.H.* il en allait

1. « Nuit et Brouillard ».

de même pour tous les autres camps, ou plutôt il en serait allé de même si la défaite allemande ne s'était précipitée : la mort dans son état de concentrationnaire était inéluctable pour chaque numéro matricule, à plus ou moins brève échéance selon le « degré » du camp, et c'était tout. En 1936, Himmler avait déclaré que les détenus politiques resteraient toute leur vie derrière les barbelés ; il s'agissait seulement de savoir s'ils seraient tués ou s'ils mourraient tout seuls. A partir de 1942, pour faire face à l'importance des arrivages, l'extermination de tout ce qui n'était pas utilisable (or il était impossible de mettre des juifs à la disposition d'honnêtes industriels allemands, comme de proposer à ceux-ci les services d'individus déficients) s'imposa à l'esprit du *Reichsführer*. Soyons sûrs qu'il ne décida pas de *tuer pour tuer* (le sort de chaque numéro matricule, pris en lui-même, lui était parfaitement indifférent), mais de *tuer pour gagner davantage*. Il n'avait pas besoin de satisfaire des vices coûteux (on ne lui a connu que trois passions : celle de ses poules blanches, celle des inscriptions runiques laissées sur les rochers scandinaves par les grands aryens blonds, et celle, enfin, des prestations du serment S.S., à minuit dans la cathédrale de Brunswick, devant les ossements de l'empereur Henri Ier, son modèle). Non : à ce parfait comptable il suffisait, pour combler ses aspirations, de se pencher sur de beaux bilans.

Le commandant du camp d'Auschwitz, qu'on vient de voir si soucieux d'entourer ses crématoires I et II d'une « bande verte », se conduisait en digne disciple de son *Reichsführer*. Quand il prenait livraison d'un « transport » de juifs, cet officier S.S. avait bien soin de n'en envoyer directement à la « salle de bain » qu'une proportion de 80 à 90 p. 100. Dans une première pièce, des écriteaux en plusieurs langues recommandaient aux arrivants de ranger soigneusement leurs vêtements et d'attacher leurs souliers par les lacets « afin que rien ne s'égare ». Les mêmes pancartes annonçaient que du café chaud serait servi « après le bain ». Le troupeau des prisonniers (pas besoin de matricules pour ceux-ci) était poussé dans un grand hall muni de ce qui paraissait être une installation de douches. Dès que les portes, garnies de vitres épaisses, en avaient été refermées, le gaz à base d'acide prussique jaillissait de partout. Pour être complète, l'asphyxie demandait de quatre à cinq minutes.

Les enfants criaient plus fort que les autres, aussi bien le commandant avait-il promptement résolu de leur éviter ce supplice, tout au moins à ceux de moins de huit ans : il était plus expéditif de les jeter tout vifs dans l'énorme fosse ardente commune aux cinq crématoires, *ce qui offrait aussi l'avantage d'économiser le stock de gaz asphyxiant*.

Les vêtements bien rangés, les chaussures aux lacets noués ensemble, et les objets personnels des gazés (chacune des quatre « salles de bain » était susceptible de digérer, en cinq minutes, une fournée de douze cents à quinze cents anonymes), allaient rejoindre ces cheveux dont les *Aufseherinnen* surveillaient soigneusement la coupe. La « récupération »

ne s'arrêtait pas là, et M. Himmler en personne y veillait de très près. Dans une note du 15 janvier 1943, timbrée du « Poste de Commandement du Front », il rappelle à ses adjoints, le *S.S.-Obergruppenführer* Krüher et le *S.S.-Obergruppenführer* Pohl, l'intérêt qu'il y aurait à « normaliser », avec le Ministère de l'Économie, la main-mise sur les biens juifs, et particulièrement ceux qu'il a relevés lors de son passage à Varsovie : « *soit qu'il s'agisse de verres de montres qui se trouvent là par centaines de milliers — voire par millions —* », ou encore de tours, de machines à coudre, de « *fourrures de long usage ou de fourrures élégantes pour dames* ». Il conclut ainsi :

« *Je prie le S.S.-Obergruppenführer Pohl de mettre au point et de régler ces affaires dans tous les détails, car la minutie que nous y emploierons maintenant nous épargnera bien des ennuis pour plus tard. Heil Hitler !* »

Pohl a déjà bien préparé le terrain auprès du ministère de l'Économie en lui faisant livrer d'un coup tout un lot de « *vieilles matières textiles* » en provenance des camps de Lublin et d'Auschwitz :

« *Vêtements usagés pour hommes (sans linge) :* 97 000 *garde-robes.*
Vêtements usagés pour femmes (sans linge) : 76 000 *garde-robes.*
Sous-vêtements soie pour femmes : 89 000 *assortiments.*
Soit au total : 34 *wagons.*

Chiffons : 400 *wagons, soit*	kg	2 700 000
Ressorts de lit : 130 *wagons*		270 000
Cheveux de femmes : 1 *wagon*		3 000
Vieilles matières : 5 *wagons*		19 000
Soit, au total	kg	2 992 000

Total en wagons : 536 *wagons.*
En tout : 570 *wagons.* »

97 000 « gardes-robes » pour hommes, 76 000 « garde-robes » pour femmes, cela fait pour ce seul « transport », 173 000 cris d'agonie dans les salles de bain où, tandis que le poison du gaz rongeait leurs poumons, les condamnés à l'élimination se tordaient comme des vers, s'emmêlaient, se déchiraient mutuellement de leurs ongles. Le successeur du *S.S.-Obersturmbannführer* Höss, une effroyable brute nommée Kramer, ne ratait pas une seule de ces effroyables séances : « *Il y assistait*, nous dit Eugen Kogon, *avec un visage généralement rayonnant, et, lors de scènes particulièrement excitantes, il se frappait de plaisir sur les cuisses.* » Le document que je viens de citer ne nous dit rien des « garde-robes » pour enfants : ceux-ci étaient-ils jetés tout habillés dans la fosse ardente ? Ne s'est-il pas trouvé au passage un seul comptable, une seule dactylo, même S.S., pour imaginer tout ce que ce simple chiffre : « Cheveux de femmes : 3 000 kilos » dissimulait de larmes, de rires brisés, d'angoisses épouvantées ? Si, à sa lecture, M. Himmler a laissé un instant divaguer ses pensées, ç'a été, soyons-en sûrs, pour supputer le prix de vente de

ces cheveux très demandés par les fabricants d'instruments de précision, ou plus moelleux que la plume dans la confection des coussins. Mais les chambres à gaz? Quoi, les chambres à gaz? Tout était fait très proprement, le plus vite possible, et l'on n'avait jusqu'ici rien trouvé qui, à prix égal, pût agir plus rapidement que l'acide prussique. Les crématoires? On n'imagine pas la dépense en charbon que ce mode d'élimination représentait : il ne fallait pas compter moins de R.M. 2 par corps...

Quand Himmler rencontra, au mois d'avril 1945, le comte Bernadotte (à qui je dois la vie de mes sœurs) dans la clinique du professeur Gebhardt à Hohen-Süchen, le délégué de la Croix-Rouge suédoise se fit auprès de lui l'écho de l'indignation éprouvée par les troupes américaines devant le spectacle qui leur avait été offert par Buchenwald. Ce fut au tour d'Himmler de s'indigner : « *C'est vraiment révoltant qu'un camp irréprochable, à mon avis, ait été l'objet de descriptions honteuses !* » Sans doute n'ignorait-il pas que les prisonniers de Buchenwald, qui avaient connu l'enfer du tunnel de Dora, appelaient entre eux ce camp, non sans nostalgie, « le sana ». Le *Reichsführer* ajouta « *Je vais faire procéder à une enquête au sujet de ces descriptions absolument ridicules... tout cela est extrêmement préjudiciable à mes intérêts.* » Oubliant un instant l'objet de sa rencontre avec le comte Bernadotte (il s'agissait de négocier une paix séparée avec les ennemis de l'Ouest), le comptable montrait ici le bout de l'oreille.

***

Tous les numéros matricules ne trouvaient pas à se placer dans les diverses industries en relation avec le *S.S.-W.V.H.* : le cas avait été prévu, et leur rentabilité n'en était pas diminuée pour autant. Pour commencer, il était bien entendu que les détenus construiraient eux-mêmes le camp qui les tiendrait enfermés, et pas seulement les « blocks » où ils seraient entassés, mais aussi les spacieuses casernes de leurs gardiens, de même qu'ils devraient pourvoir, à la sueur de leur front, et l'échine courbée sous la trique, à tous les travaux d'aménagement : terrassements, routes, installations de conduites d'eau, d'électricité, d'ateliers divers, construction des chambres à gaz et des crématoires (ces derniers étant desservis par un « kommando » spécial, généralement composé de juifs : à Auschwitz, un millier de prisonniers juifs était affecté à cet emploi), et jusqu'à l'entretien des parterres fleuris de leurs maîtres et seigneurs S.S. Dans ce même camp d'Auschwitz, sous la direction du *S.S.-Sturmbannführer* Caesar, « chef des entreprises agricoles du KZ Auschwitz », existaient des serres ultra-modernes, entretenues par un certain nombre de numéros matricules, et dont le propriétaire exigeait que leur exploitation fût consignée sur une comptabilité spéciale. Ce propriétaire était naturellement M. Himmler, à qui appartenaient toutes les « installations » d'Auschwitz. Mais ce parfait comptable savait qu'un bilan ne saurait mélanger le produit de la vente des fleurs rares ou des simples légumes avec celui

des cheveux de femmes ou des cendres d'incinération. Il est certain que M. Himmler, pépiniériste, a facturé à M. Himmler, rôtisseur de cadavres, les arbres, rejetons d'arbres et « arbustes de revêtement » destinés à enjoliver les crématoires I et II de son camp.

« *Les potagers des S.S.*, nous dit Kogon, *étaient avec les carrières les kommandos les plus redoutés. A Buchenwald, ils étaient placés sous la direction du lieutenant S.S. Dumböck, de Salzbourg, qui avait tué de sa propre main au moins* 40 *détenus, et qui s'acharnait tout particulièrement sur ses compatriotes autrichiens. Plus d'un détenu s'est pendu aux tuteurs qui soutenaient les arbustes du potager. Un matin, alors que, plongé dans mes pensées, je longeais le potager, derrière mon block, avant de me rendre à l'appel, je vis un Bohémien pendu au milieu des hautes fleurs. Il s'était suicidé ainsi pendant la nuit. Une cigarette éteinte pendillait aux lèvres de cet homme au teint sombre et morne, venu d'un pays lointain. Il était ainsi retourné chez lui, au milieu de ces magnifiques fleurs arrosées de sueur et de sang* ».

L'exploitation des carrières dont l'administration de chaque camp tirait les matériaux qui lui étaient nécessaires a laissé un effroyable souvenir dans l'esprit de ceux de nos camarades qui ont survécu. D'autres affectations, comme les ateliers de poterie, de sculpture sur pierre et sur bois, de décoration de porcelaines, d'orfèvrerie, leur apparaissaient comme autant de havres de salut. Et pourtant :

« *La section photographique des camps, qui servait au début à faire les photos d'identité des détenus, travaillait surtout à développer les travaux d'amateurs et à composer de magnifiques albums de photographies pour les S.S., leurs parents et leurs amis. Ce kommando n'était pas sans danger pour les détenus, car la direction du camp avait une terreur panique à l'idée que ces photos d'atrocités pussent passer dans le monde extérieur. Lorsque cela se produisit, en* 1939, *à Buchenwald, le Kapo de cette section, le détenu politique Alfred Opitz, de Leipzig, fut jeté au cachot où, après avoir subi maints supplices, il fut étranglé par Sommer.* »

L'exploitation de ces ateliers spécialisés constituait une source importante de profits qui n'étaient pas tous comptabilisés dans les rapports destinés au *S.S.-W.V.H.* : les S.S. de tout grade se livraient à un trafic très personnel qui allait de la vente des « barques de Viking » à celle des reliures de luxe, parfois façonnées dans un cuir introuvable sur le marché. Madame Koch, femme du commandant S.S. du camp de Buchenwald, était experte à choisir parmi les détenus qui avaient eu le tort de céder au goût du tatouage, ceux dont la peau portait les plus beaux dessins et qu'elle désignait elle-même pour le crématoire, après écorchement préalable. Son mari ayant découvert dans ses réserves alimentaires que deux cents bocaux contenant du canard en conserve s'étaient débouchés les fit vendre aux numéros matricules à R.M. 2 la portion. Ce Koch disposait d'une caisse noire alimentée par ses tripatouillages sur la nourri-

ture destinée aux détenus, sur les produits d'entretien et de désinfection (et sans doute sur le charbon du crématoire), et sur les « amendes » infligées à tout propos et hors de propos aux malheureux prisonniers. La corruption sévissait à tous les échelons et, comme il allait de soi, ce sont les numéros matricules qui en faisaient les frais. Le prince de Waldeck, général de la S.S. n'y échappait pas, non plus que Eicke, inspecteur des camps, et le *S.S.-Obergruppenführer* Pohl, chefs hiérarchiques du commandant Koch qui leur versait régulièrement des « commissions » allant jusqu'à R.M. 10.000. Waldeck haïssait Koch, dont il finit par avoir la peau après un interminable procès dont l'acte d'accusation ne comportait pas moins, avec ses documents annexes, d'une dizaine de milliers de pages toutes gorgées de récits de meurtres, de vols, d'orgies, de supplices... Koch et son adjoint Hackmann furent tous deux condamnés deux fois à mort, tandis que leurs acolytes Planck et Sommer se pendaient dans leur prison. Les condamnés s'étaient vu offrir la possibilité de « se racheter au front » (le front de l'Est, naturellement), mais Waldeck s'arrangea pour faire fusiller Koch quelques jours avant la libération de Buchenwald. Et pourtant! en dépit de ses détournements, Koch avait noté dans sa comptabilité officielle, pour l'année 1944, des bénéfices mensuels allant de R.M. 1.500.000 à R.M.2.000.000 *par mois*, pour la seule location de numéros matricules aux entreprises en relation avec son *Konzentrationslager*.

Les possibilités d'utilisation de ces numéros, déjà considérables, se virent ouvrir un champ indéfini quand il fut décidé de les faire servir à des expériences médicales. Dachau se spécialisa à partir du mois de janvier 1942 dans l'étude du paludisme, grâce à des anophèles importés des Tropiques, de Crimée et des Marais Pontins. Parmi les cobayes humains contaminés, on compta de nombreux prêtres polonais... Himmler en personne vint vérifier les résultats et, dans un accès de lyrisme peu fréquent chez cet impassible bureaucrate, s'écria à l'adresse des malades grelottant de fièvre : « *Mes enfants! vous avez rendu à la patrie un aussi grand service que nos soldats sur le front! Je ne vous oublierai pas lors des très prochaines mesures de libération!* » Il importait seulement de s'entendre sur la signification du mot « libération »; dans la bouche du *Reichsführer* il correspondait à une discrète allusion aux fours crématoires d'où personne n'est jamais revenu pour se livrer à aucune confidence.

A Buchenwald, le docteur Mrugowsky reçut pour mission de créer la « Section pour l'étude du typhus exanthématique et des virus ». A la date du 29 janvier 1941, il inscrivit sur le livre-journal du camp : « *Étant donné que les essais sur des animaux ne permettent pas des estimations concluantes sur la valeur des vaccins contre le typhus exanthématique, il faut procéder à des expériences sur des hommes.* » Le commandant S.S., docteur Ding-Schuler fut chargé de la « réalisation » qui commença en l'année 1942. Eugen Kogon nous dit que vingt-quatre séries d'essais furent pratiquées jusqu'à la fin de 1944, portant chacune sur un nombre

de personnes variable, allant de quatre à quarante, parfois sur soixante hommes, une fois sur cent quarante-cinq, et nous donne la liste des vaccins essayés : cultures de membranes vitellines d'œufs de poule, intestins de poux, poumons de lapins, poumons de chiens, foie de souris. On se livra aussi à des essais sur la fièvre jaune, sur la variole, la typhoïde, la paratyphoïde A et B, le choléra, la diphtérie, etc. « Les rares survivants ont conservé, pour leur vie entière, de graves atteintes à leur santé telles que les constatent tous les spécialistes du typhus : faiblesse cardiaque chronique, perte de la mémoire, paralysies, etc. »

La *Luftwaffe* obtint de Himmler l'autorisation d'installer à Dachau ce que le capitaine aviateur docteur Rascher appela « la voiture de l'ascension ». Les cobayes y étaient mis dans l'état physique d'une personne qui, élevée à plus de dix mille mètres, retombe brusquement :

« *Pour finir, le détenu revêtu d'un vêtement imperméable et muni d'une ceinture de sauvetage, était précipité dans un grand bassin dont l'eau n'était qu'à un ou deux degrés. Il devait y rester jusqu'à complet épuisement. Celui qui résistait à cette épreuve était ensuite placé dans un lit, entre des prostituées nues dont la chaleur naturelle devait ranimer le corps glacé. Les prostituées spécialement affectées à cet usage étaient cantonnées dans la « Section Reichsführung ». Le docteur Rascher ne se contentait pas d'observer le comportement externe de sa victime. Il voulait aussi savoir ce qui se passait dans le cerveau de l'homme, immédiatement après son voyage au ciel. Comme l'affirme un témoin oculaire, le détenu Willi Oppel, de Karlsruhe, Rascher fendit un jour le crâne d'un juif ayant son entière connaissance après « l'ascension », et il examina son cerveau.* »

Le commandant S.S. docteur Ellenbeck, « benêt vaniteux et nul », se fit confier le soin d'expérimenter ses théories de physiologie nutritive sur des détenus : il s'agissait « *d'étudier les limites de la résistance à la faim chez l'homme et les répercussions de la faim, en particulier sur la composition du sang.* » Ses acolytes offraient aux détenus un morceau de pain et un bout de saucisson contre un prélèvement de deux cents centimètres cubes de sang. Les prisonniers avaient si faim qu'au début, tout au moins, les candidats furent nombreux : Ellenbeck en profita pour élever le taux d'échange à quatre cents centimètres cubes. La soudaineté de la débâcle l'empêcha de produire artificiellement des œdèmes de la faim, comme il se l'était promis.

Le professeur Gebhardt, ami d'enfance de Himmler, sévissait pour sa part à Ravensbrück : en un temps où les Françaises n'étaient pas encore arrivées dans le camp, il s'était fait livrer tout un lot de jeunes filles polonaises de quinze à vingt-cinq ans, dont il ne lui suffisait pas qu'elles fussent parfaitement saines... la sélection avait été effectuée dans les rangs de filles de professeurs, ou d'étudiantes, pour les expériences de vivisection. D'abord au nombre d'une centaine, ces malheureuses n'étaient plus que cinquante-sept quand mademoiselle Tillion arriva au camp, en

octobre 1943. Quelques-unes échappèrent à la chambre à gaz à laquelle ce Gebhardt (qui, faisant visiter sa clinique au comte Bernadotte, « dissertait sérieusement et avec compétence sur l'hygiène et la politique ») les avait toutes condamnées.

***

Dans la seconde moitié de l'année 1944, chaque commandant de *Konzentrationslager* reçut une circulaire signée du *Reichsführer* : celui-ci se plaignait que *la mortalité fût trop faible dans les camps*. Et pourtant chacun faisait de son mieux pour en accélérer le rythme, tel ce commandant du Struthof qui avait donné pour consigne à ses kapos de ne ramener le soir que dix-sept des vingt détenus qui composaient chaque kommando. Le kapo s'arrangeait pour tuer les trois autres, par des moyens divers, au cours de la matinée afin de disposer à midi de leurs trois soupes. A Auschwitz, il avait été décidé que le nombre des malades ne devait pas dépasser 10 p. 100 de l'effectif total du camp : l'excédent prenait automatiquement le chemin de la chambre à gaz. A Buchenwald, dès l'été de 1941, le docteur Eysele avait déclaré qu'il ne voulait plus de tuberculeux. Ses infirmiers liquidèrent ceux-ci par des piqûres au sodium d'évipan, puis plus tard, par raison d'économie, en leur injectant tout bonnement du pétrole dans les veines. Le commandant de Bergen-Belsen, « camp de repos », laissait les prisonniers mourir de faim, ce qui ne l'empêcha pas, à la fin de 1944, d'être sèchement prié de « *veiller lui-même à résoudre son problème de surpeuplement* ». La place me fait défaut pour tout citer : lisez mademoiselle Tillion et Eugen Kogon : celui-ci estime à huit millions d'individus, hommes, femmes ou enfants, le nombre de ceux qui ont été détenus dans les camps ou n'ont fait, comme les juifs d'Auschwitz ou de Treblinka, qu'y passer. Selon lui, sept millions et demi sont morts, et deux cent mille ont été remis en liberté pendant les douze années du régime national-socialiste. Je vous dis, à vous, ami lecteur : et maintenant ?

***

Un communiqué officiel de l'O.N.U., daté du 17 juillet dernier, chiffre à quatre cent quarante-deux le nombre des camps de travail forcé actuellement établis en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Bulgarie et en Hongrie, avec un total de 1 million deux cent cinquante-cinq mille détenus. Ce texte précise par ailleurs :

« *Dans la plupart des cas, les camps sont situés à proximité des grandes entreprises industrielles, minières et de travaux publics, instituées dans le cadre des plans de l'industrialisation des pays d'Europe orientale. Les camps seraient à peu près tous organisés d'une manière sensiblement analogue.*

» *Les détenus représentent les éléments « mécontents » de la population. Ce sont principalement de petits commerçants et artisans, des membres des*

professions libérales, d'anciens propriétaires terriens, des « saboteurs économiques », et des éléments rapatriés de l'étranger depuis la guerre.

» Il résulte des déclarations faites par des prisonniers évadés que les détenus, hommes et femmes, travaillent de dix à douze heures par jour, la plupart du temps à des tâches pénibles. Ils vivent dans des baraquements exigus, avec des installations sanitaires tout à fait primitives. La tuberculose, les maladies de la peau, et d'autres affections provoquées par la sous-alimentation font des ravages parmi la population de ces camps. »

Ceci nous montre que le système instauré par Heinrich Himmler a fait école. Mais la condition de ces un million deux cent cinquante-cinq mille détenus (sans parler des prisonniers concentrationnaires de Prusse Orientale, de Lituanie, de Lettonie, d'Estonie, et de l'immense et lointaine Sibérie où l'on estime communément que *dix millions* d'êtres humains (certains vont jusqu'à dire : vingt millions) connaissent un sort affreux, est pire que la condition de nos déportés d'hier. Ceux-ci savaient que les Alliés luttaient pour leur libération : devant les yeux des déportés d'aujourd'hui ne brille aucun espoir, si ce n'est celui que peut offrir la mort.

Quelques semaines après la publication du communiqué dont je viens de citer les termes, le général Eisenhower prenait la parole dans le cadre de sa campagne électorale. Ayant énuméré les peuples que les Soviets tiennent asservis (il aurait dû inclure dans sa liste le nom du peuple russe), le candidat à la présidence des États-Unis affirmait que son pays ne renonçait pas à les délivrer un jour. Cette promesse, dont nul ne pourra contester que son auteur a eu soin de la formuler en termes bien vagues, sans lui fixer aucune échéance, a jeté la consternation dans la quasi-totalité de notre presse comme dans celle d'outre-Manche, et c'est tout juste si les éditoriaux n'ont pas qualifié le général Eisenhower de dangereux énergumène. Faut-il apprendre ici aux journalistes responsables que leurs articles abondamment diffusés et commentés derrière le rideau de fer, ont puissamment contribué à accroître le désespoir de millions d'êtres qui, depuis des années, nous crient leur misère sans jamais rencontrer aucun écho? Leurs geôliers, leurs sentinelles et leurs bourreaux ont eu vraiment la partie trop belle pour ricaner à la face de leurs victimes : « Qu'attendez-vous encore de l'Ouest? Voici la preuve qu'on vous y tourne le dos! »

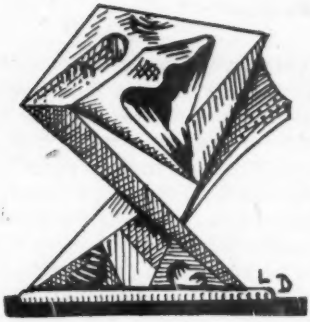
Si nous pouvions espérer tirer un avantage positif de notre lâcheté, celle-ci pourrait se comprendre, sinon se justifier, Mais avons-nous déjà oublié les enseignements tout récents de l'entre-deux guerres? Il est aujourd'hui démontré que, si nous avions tenu tête à Hitler, celui-ci aurait reculé devant le risque à prendre : en voulant le ménager, nous avons tout perdu, et c'est ce qui nous attend aujourd'hui avec Staline.

On nous ressasse sans cesse l'urgente nécessité qu'il y a de « faire l'Europe », mais l'on oublie apparemment que cette Europe allait naguère

bien au delà de Moscou, jusqu'à la barrière des monts Ourals, et que la petite étendue de cet immense territoire qui reste impartie au monde libre n'est pas viable, à supposer que sa précaire situation puisse être maintenue. Nous renforçons nos armements — oh! sans grande conviction, et encore moins selon nos goûts — mais tout, dans notre comportement, est de nature à laisser croire à l'adversaire qui déjà, en Indochine, en Corée, est *notre* adversaire par les armes, tandis qu'en Afrique et à l'intérieur même de nos frontières, il est notre adversaire par sa propagande, que nous n'envisageons de nous battre contre lui qu'avec la plus extrême rétiçence en souhaitant de toutes nos forces que se prolonge un *statu quo* qui comble ses vœux. Ce faisant, nous décourageons tous nos alliés naturels, je veux dire les populations qu'il tient sous sa botte, dans leur vie quotidienne constamment menacée d'aller finir dans ses prisons ou dans ses camps.

Nous n'avons même pas la possibilité de larmoyer, comme les Allemands de 1945 qui s'entendaient reprocher Buchenwald, Auschwitz, Dachau, Ravensbrück et autres lieux de géhenne : « Tout cela, nous ne le savions pas! » Cette piètre excuse nous est d'ores et déjà retirée, car il est avéré que, nous autres, *nous savons*. Et la question majeure qui se pose est celle-ci : devant ce que nous ne pouvons prétendre ignorer, allons-nous donner notre démission d'hommes? S'il doit en être ainsi, eh bien! que les torrents de sang versé hier, aujourd'hui, demain, et les millions de souffrances accumulées hier, aujourd'hui, demain, retombent sur nos têtes! et que chacun d'entre nous s'attende à se faire dire, au jour du grand Jugement, comme l'a déjà dit l'Archange : « Que le Seigneur, Lui, s'en prenne à toi! »

RÉMY



ENQUÊTE SUR LE MACHIN

par Jacques Perret

Une voiture à bras descendait la rue Belle-Venette, Marcel Ledieu dans les brancards et Fifine à la traîne, tirant sur sa ficelle. Fifine était la petite chienne obèse et blanche de feue Noémie Bizouer qui venait de mourir octogénaire à l'autre bout de Paris, laissant à son neveu Marcel, outre l'animal, un médiocre héritage ; de quoi remplir une voiture à bras. Tout le début du trajet, Fifine avait résisté activement, le dos arqué, l'arrière-train rasant les pavés, les pattes de devant inflexibles et le cou tordu par la traction du collier, vivante image de la fidélité raidie contre la dure loi du népotisme. Puis, à force de glissades rageuses, les pattes s'échauffèrent et Fifine dut se résigner au petit trot oblique, mais la ficelle restait tendue et on voyait bien que l'animal trottait à son corps défendant, attaché comme le captif au char du vainqueur. Marcel Ledieu, étant aux brancards, ignorait quelle révolte et quelle douleur il traînait derrière lui ; certes il aurait pu s'en douter, mais il n'avait pas l'imagination tournée vers les chiens.

Rond de visage et trapu, Marcel Ledieu était concierge au numéro 3 de la rue Belle-Venette. Concierge de la vieille école, tantôt frotteur et tantôt tapissier, vitrier, déboucheur de lavabos, rempailleur et tonnelier, il avait une grande habitude de la voiture à bras, et ça se voyait. Comme la rue était en pente et qu'il habitait au bas, il en profita pour s'offrir les petites fantaisies traditionnelles au terme d'une expédition laborieuse : il rendit un peu la main, prit de la vitesse, joua sur le ballant d'une voiture adroitement chargée, puis s'enleva d'un essor gracieux sur les brancards pour retomber en souplesse et rebondir en pas de géants ; tant pis pour Fifine. Devant le marchand de couleurs, il commença de raidir les jarrets puis biaisa vers le trottoir pour freiner sur le granit, laissa racler la roue qui fit jaillir des étincelles et s'arrêta enfin devant le numéro 5, entre Jean le rétameur et Vaysse le bistrot.

La voiture une fois calée sur ses chambrières, Marcel alla détacher la chienne pour la traîner vers le bistrot et la confier jusqu'à nouvel ordre au patron, madame Ledieu n'étant pas concierge à fêter spontanément l'arrivée d'une chienne dans sa loge. Le temps d'avaler un petit rosé d'Anjou, d'allumer une cigarette et d'échanger quelques idées sur l'atti-

tude des bêtes en face de la mort, Marcel revint à la voiture et s'y attela une dernière fois pour la tirer jusqu'au fond de la cour où il avait une espèce d'atelier-débarras. Il manœuvrait pour prendre son élan par le travers de la rue et franchir l'entrée cochère quand il aperçut M. Guesdon qui sortait de la maison. M. Guesdon n'était pas exactement l'homme rêvé pour pousser une voiture à bras, mais il suffirait d'un léger secours, l'essentiel étant de maintenir par derrière le bain de pied en émail qui avait tendance à glisser sous la chaise Louis-Philippe. Petit homme frisant la soixantaine, M. Guesdon portait un visage haut en couleur que rehaussait encore une paire de lunettes d'or. On le disait travaillant, à ses heures, dans la comptabilité mais sans doute pouvait-il prétendre à beaucoup mieux. Il suggérait plutôt le professeur qui a eu des ennuis, le haut fonctionnaire limogé ou le physicien non-conformiste. Quoi qu'il en soit, de tous les locataires, M. Guesdon était celui qui avait la tête la mieux garnie. Il s'acquitta fort bien du service demandé. Contrairement à ce qu'on pourrait croire en effet, beaucoup d'intellectuels ont le sens de la manœuvre et la voiture, cahotée sur le gros pavé, fut conduite au fond de la cour sans autre incident que la pimpante échappée d'un jeu de dames et la chute emphatique d'une douille d'obus ciselée. M. Guesdon, jamais pressé, offrit encore un coup de main pour dégager la chaise Louis-Philippe et, tandis que Marcel déliait une interminable corde, les deux hommes échangèrent quelques paroles amicales :

— Je vous fait perdre votre temps, monsieur Guesdon.

— Peuh!

— Oui, bien sûr, mais quand même.

— Et vous venez de loin comme ça?

— De la Goutte-d'Or, ça ne vous dit rien? On ne croirait pas, mais toute cette camelote, ça finit par faire du poids et comme je n'avais pas envie de m'appuyer deux voyages, j'ai empilé, empilé; fallait que tout tienne. Remarquez, dans le lot, j'aurais pu fiche en l'air pas mal de saletés, mais vous savez ce que c'est, on a des scrupules, c'est ma tante qui est morte et que je déménage.

— Ah? fit monsieur Guesdon avec sollicitude.

— Oui, à quatre-vingt-huit ans, une petite sœur de mon grand-père. Mon frère qui a des gosses a eu la literie et le gros meuble, moi j'ai le petit restant mais il n'y a pas rien à dire, question poids, j'ai pas à me plaindre. Une cigarette?

— Merci. A mon avis, poids mis à part, vous avez quand même de bonnes choses là-dedans. C'est un chargement qui vaut la peine.

— Dans un sens, oui, répondit Marcel en roulant sa corde avec adresse autour du coude, mais question valeur c'est plutôt une valeur morale comme on dit. Et ça ne fait rien, ajouta-t-il en clignant de l'œil vers le chargement, il y a des valeurs morales qui pèsent leur poids.

M. Guesdon hocha la tête en homme qui a déjà mouillé plus d'un faux-

col sous le poids des impondérables, puis il crut bon d'avoir un petit mot affectueux pour la défunte, à quoi Marcel répondit que la tante Noémie était une ancienne garce, au sens poule du mot, mais qu'elle avait toujours eu le culte de famille et, sur ce, il empoigna la chaise Louis-Philippe tandis que M. Guesdon maintenait le bain de pied en disant :

— Il n'y a pas de mal ; toute belle grande famille a besoin d'une garce par génération. Comme il achevait ces mots, M. Guesdon leva le pied pour éviter de justesse la chute d'un haltère échappé de la voiture.

— Votre tante faisait des poids ?

— Ha ! C'était aussi une maîtresse femme, dit Marcel en posant la chaise sur le pavé.

Puis il dégagea le bain de pied, rempli jusqu'au bord d'un magma probablement composé de fonds de tiroirs et à la surface duquel on distinguait un éventail de plumes, des coquillages océaniens, une statuette pieuse, une poire William artificielle, des photos et un portefeuille oriental.

— Voilà, fit Marcel, je vais pouvoir me débrouiller tout seul à présent. Vous êtes bien gentil, à charge de revanche et merci encore.

En s'éloignant M. Guesdon salua la concierge qui rentrait de commissions, mais madame Ledieu répondit à peine, le regard tendu vers le fond de la cour où elle venait d'apercevoir son mari. Pour des raisons à elle, madame Ledieu n'avait jamais aimé la défunte et le coup d'œil sur la voiture à bras n'arrangeait guère la mémoire de Noémie Bizouer. Du vivant de sa tante, Marcel acceptait bien qu'on médît un peu de la courtisane repentie, mais à présent il eût admis qu'on lui vouât un culte et trouvait singulier que madame Ledieu ne désarmât pas. Tout en sifflotant il déchargeait son modeste héritage et parfois mettait de côté un petit objet qui, à son idée, pouvait séduire sa femme et l'inciter à des jugements plus charitables. C'est ainsi que, vers la fin de l'après-midi, il se présenta dans la loge avec un grand panier garni de petites offrandes posthumes, de quoi sonder l'humeur de madame Ledieu : un rouleau de ruban comète, une cafetière de Limoges intacte, une pendulette de voyage qu'il venait de mettre à l'heure, six cartons de bigoudis neufs, une paire de ciseaux à broder, un joli métrage d'entre-deux de Valenciennes, un petit Arlequin de biscuit avec sa mandoline de bronze. Madame Ledieu fit d'abord à ce déballage un accueil frais, puis elle gémit sur le temps perdu au transport de telles bêtises, remua pêle-mêle certains épisodes archiconnus relatifs aux mœurs de la tante et, ce disant, manipulait les bibelots avec des gestes attentifs corrigés par un air de mépris. Pourtant la cafetière de Limoges regardée sous toutes ses faces parut éveiller une lueur de sympathie et madame Ledieu venait de la placer sur le buffet quand Marcel sortit enfin du panier un objet, à première vue indéterminé, de taille modeste et de poids moyen qu'il posa sur la table en disant :

— Et voilà le gros lot !

— Qu'est-ce que c'est que ce machin-là, fit madame Ledieu en fronçant le sourcil?

— Je ne sais pas, dit Marcel, mais ça n'a pas l'air mal.

— A quoi ça sert?

Marcel fit un geste d'ignorance totale avec un sourire attendri qui semblait requérir toute l'indulgence de madame Ledieu pour une chose quand même assez curieuse et qui, dans la hiérarchie des objets, se plaçait probablement au-dessus de la cafetière de Limoges.

Madame Ledieu alla tourner le bouton pour donner la lumière car la loge était sombre, mais la lumière n'expliqua rien, au contraire, et madame Ledieu, d'une voix autoritaire qui ne lui était pas habituelle, dit à son mari :

— Remballe-moi cette affaire-là.

— Qu'est-ce qui te prend? Attends au moins qu'on voie ce que c'est.

— C'est vu. Je n'ai rien à faire avec ce machin-là, sors-le d'ici.

— Tu n'es pas raisonnable.

— Et ça donc? Tu te figures que c'est raisonnable? Je ne veux pas voir chez moi des choses que je ne sais pas à quoi elles servent, ni à quoi, mon Dieu! elles ont pu servir! Enlève-moi ça.

— Tu as une façon de voir l'existence qui m'étonne, dit Marcel d'une voix calme et triste en posant sur l'objet une main sympathique : tout de suite je ne peux pas dire comme ça s'appelle, mais nous allons nous renseigner et, pour moi, c'est sûrement quelque chose d'intéressant.

— Quand tu sauras tu viendras me le dire et alors on décidera. D'ici là je ne veux plus le voir, inutile d'insister.

Haussant les épaules, Marcel prit le machin pour l'enfermer dans le bas du buffet.

— Tu le mets avec la vaisselle? fit madame Ledieu d'une voix sourde.

Alors Marcel se fâcha un peu, déclara que cette comédie avait quelque chose d'indécent par rapport à la tante et sortit en murmurant d'une voix affligée que la pauvre défunte, espérons-le, devait en rire dans son cercueil.

Il alla remiser la voiture et songea qu'il avait aussi bien fait de ne pas exposer le cas de Fifine; puis il revint à l'atelier, alluma une cigarette et se gratta la tête sans pouvoir retrouver la bonne humeur artisanale. Plusieurs petits travaux étaient en cours dont une chaise à recouvrir et un rayonnage à passer au brou, mais il préféra s'attaquer au grand aquarium que lui avait commandé M. Bellume, un employé de chez Olida, vieux locataire d'une tournure d'esprit originale. Au bout d'une demi-heure, Marcel se rendant bien compte qu'il n'avait pas la main, essuya son couteau, mit son mastic en boule, décrocha une musette, ferma l'atelier et revint à la loge pour prendre cet objet qu'il avait serré dans le buffet :

— Attention, dit-il, je ne l'emporte pas définitivement. Je vais seulement me renseigner, et alors, à ce moment-là, on pourra discuter. Si on me demande, je suis chez Vaysse.

A cette heure-là, chez Vaysse, les clients commençaient à venir, pour la plupart voisins ou familiers, gens de conditions et d'opinions diverses mais d'une sociabilité exemplaire. Pour ne pas changer ce fut un petit rosé d'Anjou et, comme d'habitude, en deux ou trois apostrophes bien placées, Marcel fouetta l'ambiance. C'était bien rare en effet si l'arrivée de Marcel ne mettait pas tout le monde d'accord avec un envoi de bobard ou l'arbitrage de quelque vérité première joliment troussée. Mais, ce soir-là, il apportait du consistant, les clients seraient gâtés. Au bout de trois minutes, ayant écarté son verre et ceux des voisins pour dégager le comptoir, il tourna sa musette sur le ventre et déclara :

— C'est pas tout ça, mes petits gars, mais je paie une grenadine au malin qui me dira ce que c'est que ce fourbi-là.

Tout le monde se pencha vers l'objet que Marcel venait de poser sur le comptoir et après un silence bien compréhensible, une série d'interjections variées se firent entendre, puis le machin passa de main en main et chacun dit son mot, mais il y eut peu d'hypothèses dignes de ce nom et aucune affirmation vraiment sérieuse. Émile, employé des Eaux, parla très vaguement d'article de quincaillerie exotique, sans offrir un commencement de preuve ; Henri, du cours des Halles, supposa qu'il fallait plutôt chercher du côté de l'horlogerie amusante, ce qui ne convainquit personne ; M. Vaysse, le patron, sans y croire, flaira là-dedans quelque chose entre l'enfonce-bouchon et l'accessoire de fumeur ; René, le chômeur, essaya d'un postulat relatif à l'hygiène qu'il abandonna aussitôt pour s'orienter vers les articles de bureau, mais rien de tout cela n'était satisfaisant et, pour se venger de l'ignorance, tout le monde se mit à lancer de grosses blagues, à s'esclaffer bêtement sur le machin à Marcel, jusqu'au moment où celui-ci remit l'objet dans la musette en déclarant :

— Je vous croyais plus forts que ça et pourtant il n'y a pas à se tromper : c'est un appareil à mesurer la c....ie.

Sans se croire personnellement visé par ce trait, dont il souligna l'écœurante banalité par un haussement d'épaule, M. Vaysse jugea que le problème soulevé par Marcel avait épuisé son jus et d'un ton sérieux, parla de Fifine.

— Faut m'en débarrasser avant ce soir, dit-il.

— Alors, vraiment, tu ne veux pas la garder, elle ne t'intéresse pas ?

— Non, Marcel, comprends-moi bien : j'aime les bêtes, mais pour te dire que celle-ci m'intéresse dans un bistrot, non, c'est pas du tout la race qu'il faut pour un débit, c'est une bête qui ne se fera jamais au client, j'ai vu ça tout de suite.

— Personne n'en veut ? dit Marcel en allant chercher Fifine pour la traîner dans la sciure jusqu'au pied du comptoir ; une pauvre petite orpheline, à votre bon cœur, mes amis.

Les amis jetèrent un coup d'œil, de haut, à la petite chienne obèse et blanche qu'ils complimentèrent par égard pour son deuil et Marcel

précisa que, pour l'intelligence, elle ne craignait personne. L'intelligence ne fut pas contestée, mais personne n'exprima la moindre velléité d'adoption et Marcel quitta le bistrot avec la chienne à la main et l'objet à l'épaule en songeant qu'un héritage, si humble soit-il, est une opération complexe. Dans la rue, il aperçut M. Kornilof qui fumait sa pipe à la fenêtre du rez-de-chaussée ; M. Kornilof était un Russe blanc qu'une existence mouvementée avait mis à même de voir et connaître une grande variété d'objets. Marcel voulut lui montrer le sien, l'idée n'était pas mauvaise, et il s'approcha de la barre d'appui.

— Je ne m'intéresse plus guère aux choses, fit M. Kornilof en prenant l'objet avec bien peu d'empressement en effet. Jadis peut-être aurais-je pu vous donner une indication précise, mais l'âge venant, ajouta-t-il en rendant le machin d'une main molle, je suis arrivé à me détacher presque totalement du concret, et je ne tiens pas à renouer les relations.

Marcel n'insista pas, remit son machin dans la musette et jugea même inutile de proposer à M. Kornilof l'adoption de Fifine.

— Excusez pour le dérangement, dit-il, et, tirant sa chienne, il s'éloigna en direction de la teinturière qui habitait de l'autre côté de la rue et chez qui Fifine pourrait au moins passer la nuit.

La teinturière commença par expliciter sa position devant les animaux domestiques, puis raconta la mort de son dernier chien, le serment qu'elle fit alors de n'en plus jamais avoir mais, pour rendre service, elle accepterait de garder la toutoute un jour ou deux. Ceci réglé, Marcel, à tout hasard, sortit l'objet de sa musette pour le montrer à la commerçante et lui demander un avis sincère.

— Pas banal, dit-elle.

— D'accord, mais qu'est-ce que c'est ?

— Une chose qu'on met dans les vitrines, déclara la teinturière sur le ton de l'évidence.

— Vous en avez déjà vu des pareilles ?

— Peut-être pas exactement, mais enfin ce genre-là.

— Et où donc ?

— Je vous le dis : dans les vitrines. Il y a des gens à qui ça plaît ; moi, bien franchement, ça ne m'emballe pas, mais si vous voulez que je le garde aussi pendant un jour ou deux ?

— Tout de même, dit Marcel en remettant l'objet dans sa musette, je ne vais pas abuser.

Comme il se disposait à regagner la loge, il avisa le beau-père du papetier qui sortait du marchand de tabac et, bien qu'il redoutât les boniments du vieillard, il attendit son passage. Après avoir écouté patiemment un radotage sur la visite des souverains danois en 1912, Marcel lui toucha respectueusement l'épaule, s'excusa de l'interrompre et entr'ouvrit sa musette :

— A propos, dit-il, voyez donc, je paierais cher pour savoir ce que j'ai là-dedans.

Le vieillard se pencha, tendit l'index pour écarter le bord de la musette, puis leva sur Marcel ses petits yeux mouillés et roses :

— Vous vous foutez de moi, mon ami! bégaya le beau-père du papetier qui s'enfuit à petits pas rageurs en tapant sa canne sur le trottoir.

Marcel regretta sincèrement d'avoir offensé malgré soi un homme que tout le monde respectait. A son âge, il est vrai, songea-t-il, on se figure des choses et on prend la mouche pour des riens. D'autres familiers se trouvaient encore en vue, sinon à portée de voix, mais après tout il n'y avait pas urgence à consulter Pierre et Paul, d'autant moins que lui, Marcel, n'avait même pas encore pris la peine d'étudier sérieusement cet objet. Ingénieux et bricoleur comme il l'était, inventeur de petits procédés astucieux, créateur d'outils à l'occasion, et doué au surplus de sentiment artistique, il avait une chance de trouver la solution tout seul. « A condition, bien sûr, qu'on ne vienne pas me casser la tête avec des comédies sans fondement », songeait-il en prenant son temps pour rallumer sa cigarette dans le courant d'air de l'allée. Puis il entra dans la loge, suspendit la musette et se mit à table en déclarant avec beaucoup de naturel que ça sentait bon l'andouillette, ce qui était vrai. Mais madame Ledieu avait l'œil fixé sur la musette qui se balançait encore au mur, lourde et boursouflée par l'objet.

***

Le soir même, rentrant chez lui vers neuf heures, M. Guesdon traversait la cour en direction de l'escalier B quand il fut hélé de la loge. Il rebroussa chemin à la rencontre de Marcel qui avait guetté son retour pour lui demander encore un petit service :

— Décidément, c'est la journée, dit-il à voix basse, et je m'en excuse, surtout que c'est une bêtise.

Par sympathie, M. Guesdon, lui aussi, étouffa sa voix :

— Que puis-je pour vous?

— C'est au sujet d'un objet.

— Voilà qui promet.

Toujours chuchotant, Marcel raconta sa petite affaire, insista beaucoup sur son aspect dérisoire, mais laissa entendre que madame Ledieu avait pris d'entrée, en face de la chose, une attitude assez pénible.

— Quelque souvenir odieux et cruel s'attache peut-être à cet objet? murmura M. Guesdon.

— Vous n'y êtes pas du tout, susurra Marcel. Le bibelot vient de ma tante, c'est une affaire entendue, mais je vous répète que madame Ledieu est surtout montée contre la bizarrerie de l'objet. Elle veut savoir ce que c'est.

— Curiosité légitime, souffla M. Guesdon.

— Bien sûr, d'accord, moi aussi ça m'amuserait de savoir, mais elle,

c'est bien pire, pas moyen de lui faire accepter la présence de ce machin-là dans la loge.

— Éloignez-le donc de sa vue.

— Mettez-vous à ma place, monsieur Guesdon, je ne peux quand même pas céder à une bêtise pareille et voilà que je me bute moi aussi, et ça se comprend, sans parler du souvenir de ma tante. Enfin bref, j'ai pensé que vous, monsieur Guesdon, qui connaissez beaucoup de choses, vous pourriez, si ça se trouve, me donner la solution. Je vais vous montrer ça, n'importe comment, vous verrez, ça vaut la peine.

Dans la loge, madame Ledieu était assise, écossant les petits pois du lendemain dans son tablier ; il n'émanait de sa personne aucune aigreur ni mélancolie apparente, mais un je ne sais quoi de hiératique. Elle souhaita bonsoir à M. Guesdon et Marcel annonça d'un air détaché qu'ils allaient étudier ensemble ce fameux machin pour en avoir le cœur net, le purger de son mystère et lui ménager l'estime de madame la concierge. Madame Ledieu ne broncha pas. Marcel passa outre et, tourné vers son hôte :

— Il faut d'abord vous expliquer, dit-il en plongeant une main dans la musette, que j'ai demandé à droite et à gauche, dans le quartier, et personne n'a pu me donner un avis convenable ni même une réponse qui tienne debout. Tout le monde nage, c'est le cas de le dire, ajouta-t-il en mettant l'autre main dans la musette. J'aurais bien continué mes consultations, mais ça tournait à la rigolade et j'ai autre chose à faire. Voici l'enfant.

Marcel déposa l'objet sur la table, offrit une chaise à M. Guesdon, en prit une pour lui-même et dit :

— Vous avez la parole.

Au même instant on entendit madame Ledieu déverser les petits pois dans un saladier sonore puis, ayant fermé bruyamment le journal sur les cosses, elle mit le paquet dans la boîte à ordures, revint s'asseoir, croisa les mains sur son giron et se mit à regarder le plafond d'un faux air absent.

Il apparut tout de suite que M. Guesdon ne prendrait pas la chose à la légère car il posa son chapeau sur la machine à coudre, appuya les mains sur ses genoux écartés, prit sa distance, tête penchée, sans proférer de vaines exclamations. En vérité, l'objet ne le heurta pas comme une aberration agressive ou quelque rareté sensationnelle ; certes, le machin n'était pas ordinaire, loin de là, il ne sautait pas aux yeux avec un nom et la manière de s'en servir, mais enfin il se présentait avec la bonhomie des objets qui, sans utilité impérieuse, tiennent à se justifier par une vague intention artistique. Telle fut la première impression. Un grand nombre d'images vinrent alors s'offrir à M. Guesdon pour lui soumettre une parenté possible avec l'objet, mais aucune ne fut retenue et chaque fois qu'il se lançait sur une piste à peu près plausible, l'objet révélait de soi-même quelque aspect nouveau absolument incompatible et se retranchait

placidement dans un hermétisme épais. Modifiant son point de vue d'observateur, M. Guesdon crut comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un appareil ou d'un fragment d'appareil comme l'industrie en fabrique et en rejette tous les jours selon les besoins du progrès et qui ne sont pas destinés à faire la moindre carrière en dehors du circuit pour lequel ils ont été conçus. Non, l'objet suggérait plutôt l'idée d'une aventure anodine en marge de l'évolution technique, il répondait à des fins non nécessaires et sans doute échappait à la connaissance encyclopédique. Arrivé à cette phase de l'examen, M. Guesdon fut brutalement distrait par la sonnette et madame Ledieu allongea le bras pour empoigner la poire du cordon pneumatique. C'était une très vieille poire, mouchetée de rustines, et qui perdait son air au point qu'il fallait exercer cinq ou six pressions avant de réussir son coup. Pour qui n'avait pas l'habitude, ces ratés faisaient un bruit déplaisant, évocateur de suffocation, de râle, de ballast éventré, de vie précaire en un mot. La porte cochère ayant claqué, Marcel attendit que le locataire eût crié son nom pour interroger M. Guesdon :

— Alors ? Qu'est-ce que ça dit ?

Sans répondre tout de suite, M. Guesdon voulut compléter l'examen par l'épreuve du toucher ; il saisit la chose à deux mains, la soupesa, la tourna, essaya des prises, chercha des articulations et des angles révélateurs, palpa la matière. Puis il tira l'abat-jour à palan pour approcher l'ampoule et poursuivre son étude à bout portant par-dessus les lunettes, mais à ce moment-là, il avait déjà la certitude que le problème ne serait pas résolu ce soir, et même pressenti que l'objet allait commencer dans le monde une existence nouvelle dont les ressorts ne seraient pas dévoilés de si tôt.

D'un revers de main, Marcel délogea le chat qui venait de sauter sur la table, puis offrit une cigarette que M. Guesdon accepta distraitement en reposant l'objet sur la toile cirée :

— Difficile de se prononcer, comme ça, de but en blanc, dit-il enfin, c'est à étudier à loisir.

— On ne saura jamais ce que c'est, fit alors madame Ledieu, et si on le sait on n'osera pas le dire et celui qui le sait n'est qu'un triste individu, croyez-moi.

— Allons, madame Ledieu, vous plaisantez. La seule évidence, justement, c'est que notre machin est inoffensif.

— Les choses qui n'ont rien à se reprocher, on sait ce qu'elles sont, ce qu'elles font et comment on les appelle, d'abord. Et ensuite je ne veux pas de cet outil-là chez moi.

— Outil, outil, murmura M. Guesdon, il n'est pas du tout sûr que ce soit un outil. En tout cas, il n'est pas rien qu'un outil, ajouta-t-il en haussant la voix pour s'écouter un peu parler : à la rigueur, il présenterait les apparences d'un ustensile, mais à certains moments, je suis dérouté, comment dirais-je, par l'espèce de gratuité intrinsèque sous le

masque de l'usuel et frappé aussi bien par l'harmonie des volumes visiblement conçus dans l'espoir d'un chef-d'œuvre.

— Chef-d'œuvre de quoi? fit madame Ledieu, tandis qu'à l'appel de la sonnette elle pressait nerveusement la poire qui lui soufflait entre les doigts.

— Tais-toi, fit Marcel, laisse-nous chercher.

Le locataire proféra devant la loge un lugubre glapissement.

— Monsieur Phalempin, dit Marcel. Au fait, si on lui demandait, à lui, c'est un artiste.

— Je vous le déconseille fortement, dit M. Guesdon, il ne peut que tout embrouiller. Je connais leur façon de voir, aujourd'hui, à ces cocos-là.

— Tu n'as le sens de rien, confirma madame Ledieu.

Il y eut un silence pendant lequel M. Guesdon, assis de travers sur sa chaise et un coude sur la table, parut se détacher de l'objet ; sans doute était-ce une feinte, car il essaya deux ou trois fois, par un coup d'œil furtif, d'attaquer la chose à l'improviste, mais le machin restait sur ses gardes et figé dans son petit air innocent.

— Objet peut-être, murmurait M. Guesdon, mais plutôt machin, machin visant à l'objet. Pas facile, mais on l'aura. Malgré sa prétention évidente au particularisme, ce n'est pas une chose unique élaborée par dilettantisme ou pour tel besoin occasionnel et personnel. Non, il y a eu des gens payés pour faire ça, en atelier ou à façon, avec un prix de revient. Peut-être un catalogue.

Au cours d'un nouveau silence, M. Guesdon, à demi couché sur la table et le menton sur les mains, se mit à fixer l'objet longuement d'un de ces regards qui vont au fond des choses et soutirent les aveux, mais l'objet se déroba ; il sembla modifier son équilibre, s'écarter sournoisement de la contingence terrestre et la grande simplicité qu'il afficha soudain parut empruntée aux disciplines d'une autre planète. Marcel aussitôt voulut ramener le machin dans l'ordre quotidien :

— Quand même, dit-il en pointant son petit doigt sur un détail, il y a là une espèce d'emboîtement qui pourrait mettre sur la voie.

— Toutes les voies nous ramènent au seuil du possible, déclara M. Guesdon qui se préparait à transcender le problème.

— Eh oui! c'est ça le chiendent, approuva Marcel. Mais n'importe comment, vous êtes bien d'avis que c'est quelque chose qui se tient et pas une saleté à flanquer aux ordures?

Avant de répondre, M. Guesdon tourna les yeux vers madame Ledieu et rencontra son regard anxieux qui semblait guetter la condamnation du machin. Il faillit céder mais revint à l'objet et, au terme d'un conflit secret et bref, opta pour le sursis.

— Non, il ne faut pas jeter ça, du moins pas tout de suite. On finira par savoir, forcément, et même si on ne sait pas, c'est une curiosité qu'on peut exposer impunément chez soi et montrer aux amis pour faire

passer le temps. De toutes manières, vous avez là une chose rare, sans grosse valeur marchande il est vrai, jusqu'à nouvel ordre en tout cas, mais qui vaut largement tout ce qui se fait à présent comme garniture de cheminée ou bibelot d'étagère. Voyez-le donc, madame, sans parti pris.

— Je ne veux pas voir. Il ne manque pas de choses honnêtes et bonnes à voir sans que j'aille m'estropier les yeux là-dessus et me tourner les sangs à deviner cette invention de païen et m'en laisser accroire par une petite horreur qui n'a même pas d'usage. Ma loge n'est pas un pandémonhomme.

— Elle est butée, c'est à ne pas croire, murmura Marcel.

— Le point de vue de madame Ledieu a non seulement l'autorité de l'intuition, dit M. Guesdon, mais il est respectable. Le mien reste encore assez vague et tout ce que je peux dire sur ce machin, c'est qu'il est intéressant.

— Et en plus, c'est un souvenir de ma tante, conclut Marcel.

— Voilà encore le meilleur argument, dit M. Guesdon qui, sur ces mots, prit son chapeau.

— Justement, c'est là que je veux en venir, fit soudain madame Ledieu d'une voix très ferme.

Elle s'avança tout au bord du fauteuil pour donner plus d'aisance au geste et se mit à expliquer laborieusement, mais clairement tout de même, que la mémoire de la tante allait désormais se concentrer dans le machin. Sur la défunte, que Dieu ait son âme, elle avait depuis toujours une opinion bien assise par rapport à ses mœurs, et question mauvais œil aussi bien ; ce serait trop long à dire. Tout autre objet de la succession, mettons un dessus de lit, par exemple, ou un service à salade ou la cafetière de Limoges que voilà, sont des choses qui, cela va sans dire, ont d'autres chiens à fouetter que contenir et perpétuer le souvenir de Noémie Bizouer, elles ont leur travail à assurer, un emploi bien défini qui les distrait et les affranchit plus ou moins de la tutelle d'une mémoire louche.

— Tandis que cette saleté-là, monsieur Guesdon, ajouta-t-elle en bravant cette fois la vue de l'objet, à cause justement qu'elle ne sert à rien, n'aura pas autre chose à faire ici qu'à installer la tante à Marcel dans une loge où, à ce moment-là, il faut s'attendre à tout.

Marcel haussa les épaules, prenant à témoin M. Guesdon, mais celui-ci hochait la tête comme s'il eût fait cas de ces considérations d'un autre âge et il allait y répondre, quand la sonnette fut ébranlée avec la dernière frénésie.

— Monsieur Bellume, annonça Marcel, y a pas à se tromper.

D'une seule et unique pression madame Ledieu déclencha le système et, sur ce coup heureux, déclara que tout le monde ferait pas mal d'aller se coucher. En passant devant la loge, M. Bellume, l'employé de chez Olida, remarqua la lumière et entrouvrit la porte. Expansif et content de vivre au point qu'on le disait légèrement follingue, M. Bellume n'avait

d'autre intention que dire un gai bonsoir mais, voyant là M. Guesdon, il entra, félicita la compagnie, s'ébroua, demanda où en était le mastiquage de son aquarium et fit mine de s'installer avec tout un lot de bonnes histoires quand ses yeux tombèrent sur l'objet.

— Tiens! C'est marrant, ce truc-là, vous permettez? dit-il en saisissant l'objet avec une désinvolture dont tout le monde fut un peu gêné. Qu'est c'est ça? reprit-il, taisez-vous, oui, ça y est, j'y suis, vu, pigé, pas mal pas mal, c'est bien, ça, mon petit Marcel, tu peux dire que tu as tapé dans le mille, faudra me le mettre de côté pour l'aquarium. Ah! si, je t'en prie, j'y tiens, du tonnerre, entre la rocaille et le thermomètre, sur fond de bulles, un petit peu unique, tu peux y aller, faut pas me refuser ça, mon petit Marcel, d'accord? Allez, au revoir, tout le monde, et bonne nuit.

Dès que M. Bellume eut refermé la porte, Marcel se tapa le front avec douceur en disant que, bien sûr, un tel homme n'était pas indiqué pour fournir une explication satisfaisante.

— Ça dépend, fit M. Guesdon. Dans l'hypothèse où cet objet serait précisément en désaccord avec le sens commun... Et puis non, en voilà assez pour ce soir, madame Ledieu a envie de se coucher, nous reprendrons la question demain.

— Oui, faut rien exagérer, dit Marcel, on ne va pas se casser la nénette là-dessus et vous êtes déjà bien gentil.

Madame Ledieu ayant compris que la chose allait passer la nuit sous son toit, fit soudain paraître un tel désarroi sur son visage que M. Guesdon, à l'instant de partir, fut touché de compassion.

— Cela ne vous ferait rien, dit-il à Marcel, de me confier le machin? J'aimerais l'étudier un peu à tête reposée.

— Au contraire, bien sûr, et prenez votre temps, dit Marcel probablement heureux d'éviter une scène.

Il plaça l'objet dans la musette et remit le tout à M. Guesdon en s'étonnant d'une chose :

— Tiens! Il paraît plus lourd que tout à l'heure.

— Il en est bien capable, dit M. Guesdon, sa mauvaise volonté est évidente. Mais nous l'aurons.

***

Le lendemain matin, tandis que madame Ledieu distribuait le courrier dans l'escalier A, Marcel monta l'escalier B jusqu'au quatrième gauche où il sonna. Au fond de l'appartement une voix demanda qui était là et Marcel s'étant fait reconnaître, M. Guesdon, en vieux pyjama dépareillé, vint ouvrir la porte, puis s'en retourna dans la chambre pour s'asseoir lourdement sur le lit défait, sans rien dire, comme si la visite était prévue.

— Alors, demanda Marcel, rien de neuf, naturellement?

La lampe du plafond luisait encore bêtement comme une lumière qui a brûlé toute la nuit et M. Guesdon avait les yeux rouges et le visage

un peu bouffi. Sur la table de chevet dont l'habituelle garniture de journaux traînait par terre, l'objet se dressait tout seul sur le marbre gris comme un monument ésotérique au milieu d'une esplanade austère et glacée, mais de telle sorte que M. Guesdon avait pu l'avoir toute la nuit sous les yeux et à portée de la main.

— Non, dit-il, l'œil vague derrière ses lunettes d'or, rien encore. Madame Ledieu a-t-elle bien dormi ?

— Oui et non, répondit Marcel avec un rien d'humeur, je viens chercher le machin, avec votre permission.

— La musette est accrochée là, au pied du lit.

Marcel allait repartir avec son bagage quand M. Guesdon qui n'arrivait pas à secouer sa torpeur, lui demanda quelles étaient ses intentions.

— On va s'en occuper un petit peu, dit Marcel en tapotant la musette gonflée ; ce soir, j'apporte la réponse.

Marcel ayant mis veston propre et cravate, enfourcha son vélo et commença la journée par une enquête dans les grands magasins auprès des chefs de rayon qu'il présumait les mieux qualifiés pour l'expertise du machin. Mauvais début : aveux d'ignorance, réponses dilatoires, filandreuses, imbéciles, quelques-unes blessantes. Aux *Galeries de Cocagne*, il fut introduit d'autorité auprès d'un homme en complet sport, chemise et pochette bleu pastel, qui jeta sur l'objet un coup d'œil blasé sans vouloir entendre la moindre explication : « C'est bon, fit-il du bout des lèvres, pas de baratin, mettez-m'en deux cents, dont cinquante modèle luxe. » Au *Bonheur de la République*, il eut un espoir avec le chef de rayon articles de ménage aux yeux de qui l'objet parut d'abord éveiller un souvenir précis : « Oui, disait l'employé, j'ai eu ça dans la main », mais au bout d'un quart d'heure cet homme décevant dut avouer que la manipulation avait eu lieu au cours d'un rêve. Il ne fut pas le seul à éprouver cette impression de déjà vu qui laissait croire à l'identification possible et ne faisait qu'accuser plus nettement la duplicité du machin. L'opinion selon laquelle il pouvait s'agir d'un prototype en souffrance dans l'absolu, d'une maquette cherchant sa voie ou d'une anticipation indéterminée, fut recueillie au Ministère de la Production industrielle, de la bouche pincée d'un de ces petits sous-directeurs qui jouent déjà aux pontifes en considérant tout objet manufacturé comme une espèce d'abstraction récréative. En sortant de là, il était midi et Marcel alla manger un sandwich dans le square Jules-Guesde où le gardien, lui ayant fait un bout de conversation, fut invité à donner son avis. Le brave homme estima qu'il s'agissait d'un objet perdu, n'en voulut démordre, excipant de sa longue expérience des petites épaves qu'on ramasse sur les bancs publics ; il prétendit en avoir recueilli de bien plus étranges, affirma que le mieux à faire était de confier le machin au bureau des objets perdus qui serait bien obligé de dire oui ou merde et de classer la chose dans le rayon idoine sous étiquette explicative. A quoi Marcel répondit qu'il n'avait pas loisir d'attendre un an et un jour et qu'au surplus le machin n'était ni perdu ni

trouvé mais bien à lui et dûment hérité de sa tante. « Alors, demandez-lui, fit le garde impatienté. — Elle est morte, vous dis-je. — Alors n'en parlons plus! » Sur ces mots sans espoir, ils se quittèrent assez fraîchement et Marcel reprit le cours de ses démarches en commençant par une grosse boîte d'Export-Import qui, depuis 1885, avait inondé l'Afrique, l'Asie et la Mélanésie de tout ce que le génie de l'Europe a pu inventer en fait de camelote utile, inutile et nuisible. Les employés, tous déformés par le caractère expéditif de la profession, affirmèrent tout de suite que l'objet n'existait pas, ni dans le sens de l'importation ni dans celui de l'exportation, mais par chance, le petit-fils du fondateur errait dans les couloirs ; vieillard aigri, toujours en quête de petites occasions de faire l'indispensable, il s'empara de l'objet avec avidité pour le dévisager bientôt avec une moue chafouine : « Ah oui, je me souviens, grognait-il, on a eu de gros embêtements à la douane avec un article analogue. » Tripoté par les mains du vieillard, l'objet prenait si vilaine tournure, en effet, que Marcel s'en ressaisit promptement : « Mais enfin, qu'est-ce que c'est ? — Un truc à ne donner que des ennuis, je ne peux pas mieux vous dire. » En quittant ces lieux, Marcel prit en hâte un petit café marc et chercha dans le bottin l'adresse du Concours Lépine où il se rendit à toute pédale pour interroger le secrétaire du jury, homme sec, fat et bigle, qui plastronnait dans son bureau, en manches de chemise, cravate système et bretelles à suspension démultipliée. Le secrétaire saisit l'objet pour se le présenter à hauteur des yeux avec une autorité indiscutable et la suffisance d'un homme qui en a vu bien d'autres, tandis que le machin, de son côté, semblait renchérir sur le jamais-vu et même virer à l'excentrique. Il se jouait une partie difficile, car l'homme était roublard et son strabisme vicieux pouvait surprendre les choses les plus récalcitrantes par des biais imprévus. Mais le machin jouait serré. Chaque fois que le secrétaire du jury ouvrait la bouche pour exprimer son jugement, une ombre passait sur son visage et tout semblait remis en question jusqu'au moment où il décréta que cet article n'offrait pas les caractères légaux de la chose inventée. Toutefois, sur le plan de l'empirisme parallèle et du bricolage marron, il entrevoyait pas mal d'hypothèses et d'ici un petit quart d'heure il aurait trouvé, peut-être le nom, sûrement le mode d'emploi. Au bout de cinq minutes à peine il reposa l'objet sur la table et Marcel ayant fait observer qu'il le posait à l'envers, le secrétaire du jury se leva lentement, ouvrit la porte et d'une voix glacée déclara que si le visiteur en savait plus long que lui sur l'envers et l'endroit des choses il n'avait qu'à remballer son business innommable et à le vendre à la sauvette dans les couloirs du métro.

Déçu par ces expériences, mais non découragé, Marcel descendit la rue des Martyrs cherchant des yeux un bistrot qui affichât du rosé d'Anjou. Il le trouva, but à sa soif, et repartit vers l'Hôtel des Ventes où, dès le seuil, il crut flairer une atmosphère propice et accueillante aux objets comme le sien, apatrides et amnésiques. Dans le tumulte et le remue-

ménage, un expert poussiéreux mais charmant voulut bien jeter un coup d'œil dans la musette.

— Parlez-moi en toute franchise, dit Marcel, et prisez-moi ça à cœur ouvert.

— Entre nous, répondit l'homme, je ne sais pas ce que c'est, et j'ose dire qu'on ne sait pas ce que c'est sauf que c'est un échantillon mineur de l'industrie humaine et probablement occidentale.

— D'accord, mais à quoi ça sert?

— Nous y voilà. On dit que ces choses-là dégénèrent parce qu'elles ont plus ou moins oublié l'étroitesse du premier usage, renié leur créateur, et que chacun désormais s'en sert à sa manière. A mon avis c'est le signe au contraire d'une généreuse ascension vers l'universel et d'une édifiante escapade vers la liberté.

— D'accord, mais qu'en ferais-je?

— Mille choses ou rien. Les clefs de ce machin-là sont en vous.

— Zut, fit Marcel.

— Mais tranquillisez-vous, cet objet n'est pas le seul dans son cas et Dieu merci il en circule encore de par le monde. Je vois plus d'un confrère débutant s'en émouvoir et ressentir à leur vue comme un vague à l'âme et une espèce de nostalgie qui les gêne parfois dans le travail. Dans toutes les vacations, ajouta-t-il, en tapant du dos de la main sur la musette, on en trouve des comme ça, plus ou moins bien venus, plus ou moins vendables, mais en général ils finissent par partir avec un lot de machins divers dans un porte-parapluie ou une vannerie malgache. Certes, comme en tout, il y a des conjonctures, je ne dis pas le contraire, où le rogaton méconnu et trahi se faufile dans le premier choix et vient égayer le dessus de panier des valeurs éternelles. Quand la salle est bien snobée et le commissaire en pleine forme, nous arrivons à sortir un croquignole, sinon un machin comme le vôtre, et à faire monter l'enchère, mais c'est rare, très rare, les gens n'ont plus l'esprit assez libre et les vrais amateurs, les amateurs au sens généreux du mot, sont tous morts ou mourants. Vous voulez vous en défaire? Non? Rien ne presse d'ailleurs. Je parie qu'il connaît déjà le chemin, ajouta-t-il en tapant sur la musette, et je sais qu'il nous reviendra, et si je suis encore de ce monde, croyez bien, etc.

Cet homme vraiment compréhensif et plein d'humanité accepta l'invitation de Marcel à boire un coup et par chance, ils s'accordèrent sur le rosé d'Anjou dont ils burent chacun une chopine en poursuivant avec bonhomie leur conversation sur les machines qui vont et viennent de mort en vif et de bric en broc pour témoigner d'on ne sait quoi et cueillir au petit bonheur une mission de fortune en attendant les mutations nucléaires et les reclassements d'apocalypse. Cet entretien fut pour Marcel un baume inespéré au terme d'une journée assez rude, mais sur le chemin du retour, le dépit lui revint bientôt avec un long ricanement intérieur contre soi-même, contre l'objet, contre madame Ledieu et

contre M. Guesdon, tous embringués par surprise dans un histoire idiote et peut-être sans issue. Du haut de la rue Belle-Venette il vit sa femme qui l'attendait sur le pas de la porte et qui, presque aussitôt, ayant compris que la musette revenait pleine, disparut sous l'allée. Ça promettait. Devant la teinturière le souvenir de la chienne surgit brusquement pour faire gémir les freins devant la boutique et Marcel mit pied à terre. Déjà la commerçante avait ôté le bec-de-cane et il dut passer par derrière où il apprit que Fifine avait été refilée à mademoiselle Annette, la couturière du 12. Trop tard pour y aller voir. Sans remonter en selle il rentra chez lui, rangea le vélo puis vint à la loge où il accrocha ostensiblement la musette, changea de veste et s'excusa d'un retard occasionné par le désir d'apaiser les angoisses de madame Ledieu relativement au plus inoffensif des bibelots. Puis il se mit à table en précisant qu'il renonçait à une enquête extraordinairement ridicule, que le machin se passerait d'identité, qu'on le mettrait sur le buffet comme prévu, avec son mystère à la gomme. D'un geste agacé enfin, il désigna la place qu'il réservait à l'objet en disant : « Quand il en aura marre il exposera son cas. » Malgré ces provocations, madame Ledieu restait muette et Marcel ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait décidé la grève de la parole.

Le repas s'achevait dans une atmosphère épuisante quand M. Guesdon vint taper à la vitre et y coller son visage. Les apparitions de ce genre avec leurs méplats livides sertis dans la buée ont toujours un caractère hallucinatoire extrêmement pénible et quand Marcel se trouva dehors il lui sembla que la physionomie de M. Guesdon offrait encore un je ne sais quoi d'aplati dans un halo d'inquiétude. Sans attendre aucune question, Marcel déclara qu'il ne savait encore rien, rien de rien, moins que rien, puis raconta en gros sa journée et conclut dans un rire jaune :

— Je ne me trompais pas beaucoup hier soir en disant aux copains que c'était un appareil à mesurer la c.....ie.

— Je veux bien, répliqua M. Guesdon avec un rien d'acidité, mais encore serait-il intéressant de savoir s'en servir.

— En tous cas c'est le moment de savoir si on continue ou si on laisse tomber, fit Marcel avec une soudaine autorité, comme si M. Guesdon était définitivement associé à l'affaire.

— Voulez-vous dire que vous le détruiriez?

— Pas question. Je le garderai, tout simplement, tel qu'il est, et m.... après tout.

— Dans la loge?

— Dans la loge. Ou alors dans l'atelier si ça faisait vraiment trop d'histoires.

— Oui, l'atelier... c'est une défaite, et au point où en sont les choses j'ai bien peur qu'il y fasse une grosse présence. Il va jouer l'important, consolider son mystère, étendre son ombre et peut-être engendrer des

troubles graves car on a vu des cas morbides qui ont commencé avec moins que ça.

— Bon, alors on continue à chercher.

— Croyez-moi, c'est la sagesse même. J'ai eu le temps de réfléchir à notre affaire et j'ai compris que nous faisions fausse route, oui, nous avons tout simplement négligé de faire appel à la seule personne capable de nous répondre à coup sûr et de bon gré : votre tante.

— Ça, non, rien à faire, pas de fantômes.

— Vous n'y êtes pas. Il ne s'agit que d'étudier méthodiquement le contenu de la voiture à bras. Avec votre aide je reconstitue l'atmosphère où vécut cet objet, je lui cherche des accointances, je rattache ceci à cela et cela au machin, j'infère, je déduis, j'induis, je m'arrange enfin pour qu'il soit dénoncé par son entourage. Compris ? Je propose de commencer ce soir.

Dix minutes plus tard, ils étaient dans l'atelier sous la lumière crue de la balladeuse et M. Guesdon, penché sur les souvenirs épars de la tante, posait la première question :

— Voyons : rappelez-moi le nom de la défunte.

— Noémie Bizouer.

— Bizouer ? Parfait. Née le ?

Et tandis que M. Guesdon, accroupi, s'attaquait aux photographies de famille, Marcel raconta ce qu'il savait de la tante. « Naturellement, il ne faut rien me cacher », disait M. Guesdon tout en dépouillant une liasse de petites photos Félix Potin représentant les artistes lyriques de l'époque Fallières. Puis, ayant mis de côté un petit lot de documents et étudié avec soin un agrandissement de Noémie Bizouer, il demanda quelle était l'origine de ces coquillages et le donateur du coupe-papier tolédan, mais Marcel en somme savait peu de chose et M. Guesdon poursuivait silencieusement son enquête. Souvent, il se tournait vers l'objet qui avait été posé sur l'établi et lui jetait un coup d'œil, pour garder le contact, ou se référer une fois de plus à la donnée du problème. Vers dix heures trente il pria Marcel de lui dire ce qu'il savait à propos de ces haltères, puis ils sortirent un vieux phono derrière lequel ils découvrirent un objet qui leur donna une belle frousse car ils furent bien trois minutes avant d'identifier un embauchoir. A la suite de cet incident, Marcel proposa d'aller chercher de quoi se rafraîchir. Il y avait tout ce qu'il fallait dans la loge, mais il se dit que Vaysse n'était pas encore fermé. Quand il revint avec un litre d'ordinaire et deux œufs durs, il trouva M. Guesdon occupé à mettre en route le vieux phono car il avait découvert un cylindre enregistré dont l'audition, affirmait-il, ferait franchir à l'enquête une étape importante. Préalablement assourdi par un petit coussin tamponné dans le pavillon, l'appareil rendit un gargouillis martial et lointain que M. Guesdon, tout en épluchant son œuf, écouta jusqu'au bout d'une oreille passionnément tendue. Il eut l'air satisfait, mordit largement dans l'œuf et s'accorda trois minutes de pause « tout cela colle à peu près, disait-il

d'une voix cotonneuse, ça se dessine, et j'entrevois quelque biais par où l'objet viendra se rendre au système, renonçant de lui-même à l'incognito. Quelques éléments m'échappent encore. Au travail, mon petit Marcel! »

Vers minuit, M. Guesdon apprenant par hasard que la tante avait une chienne qui non seulement lui survivait mais faisait partie du legs, l'envoya aussitôt quérir par Marcel chez la couturière du 12, laquelle avait le sommeil dur. Au surplus elle s'était permis de confier Fifine à madame Bettina la boiteuse de l'entresol. Madame Bettina ne fit aucune difficulté, mais Fifine se trouvait bien chez elle et c'est encore sur le derrière qu'elle se laissa traîner sur les marches et dans la rue jusqu'à l'atelier. M. Guesdon la mit d'abord en confiance par mainte caresse, puis alla prendre le machin pour le déposer par terre devant la chienne qui se mit à hurler à la mort, si bien qu'il fallut l'étouffer à demi dans un vieux châle des Indes pour éviter le scandale et finalement la rapporter chez madame Bettina qui remercia très gentiment en ajoutant qu'elle mettrait la clef sous le paillasson et la chienne dans le vestibule au cas où ces messieurs auraient encore besoin de Fifine au cours de la nuit. Revenant à l'atelier, M. Guesdon reconnut que l'expérience était significative, mais non décisive. Toutefois, il n'y avait pas lieu de se décourager, l'élan était pris, mieux valait en finir cette nuit, tout laissait croire que l'objet me trait les pouces avec l'aurore.

L'aurore les trouva sur le trottoir, mains en poches et col relevé, piétinant devant le bistrot qui n'ouvrait qu'à six heures et demie.

— Hé! Fichtre non, disait M. Guesdon d'une voix très superbe encore, j'ai trente-six moyens d'en venir à bout.

— Ah! fit Marcel en prêtant l'oreille aux premiers graillonnements de M. Vaysse qui s'ébrouait derrière la porte.

— Oui. Un coup de café, un petit somme jusqu'à dix heures et je vous emmène avec moi. Nous allons attaquer le machin par en haut.

Vers onze heures du matin, Marcel et M. Guesdon furent introduits dans un luxueux salon de porphyre orné de plexiglaces où un jeune huissier à frac de nylon les pria d'attendre cinq minutes. Ils s'assirent côte à côte sur un canapé Louis XV.

— C'est le moment de me dire où nous sommes, murmura Marcel qui tenait sur ses genoux l'objet, non plus dans la musette mais dans une petite valise de football qui tout de même avait plus de tenue.

— Nous sommes, dit M. Guesdon, dans les salons de l'Office international de l'Objet. Vous voyez que je n'y vais pas avec le dos de la cuiller. Le président de la Chambre des Experts va nous recevoir, en personne. C'est un ancien camarade de collège qui a réussi. Le but de cet organisme, à vrai dire, je l'ignore, mais je suppose qu'à l'image de beaucoup d'organismes il se contente de fonctionner en tant qu'organisme. Toujours est-il que tout ce qui, dans le monde, se prévaut à tort ou à raison de la qualité d'objet ou du titre de machin, passe par le contrôle de cet Office.

L'ancien camarade de collège avait bien réussi en effet, son bureau était

magnifiquement vide, sauf, sur une console, un globe de verre vide. M. Guesdon allait prendre la parole mais le grand expert, flanqué de son adjoint, lui imposa silence :

— Tu permets ? J'ai une matinée très chargée. Montre-moi ce qui t'amène. Nous allons te dépanner avec plaisir.

Marcel ouvrit la valise et remit l'objet au condisciple fortuné qui, l'ayant embrassé d'un coup d'œil fulgurant, s'éloigna aussitôt, flanqué de son adjoint, en direction de la fenêtre. Il y eut alors un long conciliabule à voix basse, avec des grimaces de circonspection, des éblouissements, des reculs, des phases méditatives et des périodes d'abattement suivies d'exclamations étouffées, d'échanges rapides et passionnés. Prêtant l'oreille, les deux visiteurs attrapaient par ci par là quelques bribes du dialogue : « Bouteille à l'encre... tenant et aboutissant... malentendu solidifié... disponibilité archétypique... matière, forme... sophisme actualisé... Aristote... folklore... totem de l'abstrait... uniprix... faux objet... objet sans objet... drôle de gueule... machin étalon... idée de machin... concrétion du problème de l'objet... option sur une synthèse... Malebranche... Samaritaine... objet en rien... objet en tout... objet en soi... » Puis ils se turent enfin pour revenir à pas lents vers les visiteurs :

— Mon cher Guesdon, fit le grand expert sur le ton camarade mais grave, je n'irai pas par quatre chemins : il est possible que nous soyons en présence de l'objet en soi.

— Mince !

— Ne nous affolons pas. A vrai dire mon adjoint pencherait plutôt pour une manifestation kantienne du machin. Arguties me diras-tu. Le grand Conseil décidera, mais j'avoue que, de ma vie, je n'ai rien vu qui approchât d'aussi près l'objet en soi.

— A quoi cela sert-il ? demanda Marcel.

Sans daigner répondre, l'expert déclara que si le grand Conseil se prononçait pour l'affirmative, l'objet serait alors placé sous le globe que voilà lequel jusqu'à présent n'avait été habité que par une vue de l'esprit. Après quoi il félicita sincèrement son vieux camarade Guesdon d'avoir mis la main sur une pièce plus que rare et mieux qu'unique puis le remercia au nom des principes éternels de la connaissance et la scène allait s'achever dans les pures délices de la congratulation métaphysique lorsque Marcel jeta un froid en réclamant son machin. Il alla même jusqu'à l'enlever des mains expertes pour l'enfouir dans la petite valise en disant avec fermeté : « C'est un souvenir de ma tante. » Les deux pontifes lui firent alors un petit résumé bien senti des responsabilités de tous ordres encourues par le détenteur abusif et spatial d'un objet aussi parfaitement universel et indéterminé, si bien qu'en se retrouvant dans la rue, Marcel était quand même un peu troublé.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit M. Guesdon d'une voix douce, et excusez-moi, j'aurais dû m'en douter : ce sont lauréats à sinécures, mirliflores à planques et pour tout dire...

— Oui, fit Marcel, voilà le genre de faiseurs qui mènent le peuple.

— J'aurais dû leur expliquer, reprit M. Guesdon, que j'apportais la pomme d'escalier des sept degrés de la connaissance, ou bien l'appareil à calibrer le mystère des boules de gomme.

— Voilà. Et moi j'ai failli leur envoyer que c'était l'appareil à mesurer la c.....ie. J'aurais pas dû me gêner.

— Je crains, hélas, qu'il ne soit juste bon à mesurer la nôtre, soupira M. Guesdon.

Puis, d'un ton vif il ajouta :

— Au demeurant, votre boutade n'est pas très explicite car, à bien réfléchir et au bout du compte, tous les appareils du monde finiront bien, un jour ou l'autre, à mesurer ce que vous dites.

— D'accord. En attendant, reprit Marcel qui secoua légèrement la petite valise, il faut avouer qu'il a de la défense.

— Non, c'est plutôt moi qui ai fait un pas de clerc ; j'ai voulu l'attaquer par en haut et je suis allé trop haut.

— Alors ?

— Nous allons faire un tour au marché aux puces, proposa M. Guesdon sans beaucoup d'enthousiasme à l'idée d'un recours aussi bassement empirique.

A la porte Clignancourt, avant d'entreprendre leur prospection hasardeuse et peut-être interminable, ils firent une bonne collation aux moules, pommes frites et rouquin, le tout garni d'une sélection de *Faust*, exécutée par un accordéoniste aveugle.

Celui-ci venant à quêter parmi les tables, M. Guesdon jusqu'alors silencieux murmura d'une voix éthérée :

— Les mains du vieil aveugle ont tâté l'ineffable.

— Quoi ? dit Marcel.

— Une idée.

M. Guesdon pria l'aveugle de s'asseoir un instant et d'accepter un verre de rhum puis le questionna affectueusement, le mit en confiance et, tout en faisant signe à Marcel de sortir le machin, évoqua le souvenir d'un vieil ami, aveugle de naissance et absolument imbattable sur la finesse et l'intelligence du toucher.

— Je palpe assez bien, moi aussi, répliqua l'infirme, et comme il étendait lentement les doigts pour une expérience éventuelle, M. Guesdon lui mit l'objet en main.

Au premier contact l'homme réagit par une rétraction, les doigts semblèrent se demander s'ils allaient lâcher ou non, mais la répugnance fut brève et l'objet fut agréé, bien saisi et même traité avec le désir de mener rondement l'affaire.

— Allez-y, et dites-nous voir un peu ce que c'est, dit Marcel.

Après avoir caressé d'un geste enveloppant le volume schématique du machin, l'aveugle esquissa un certain nombre de préhensions et promena le gras des phalangettes sur quelques détails tandis que son visage

demeurait impassible, comme inutile et depuis longtemps étranger à ce genre d'exercice. Enfin, il reposa l'objet sur la table :

— Pas tellement compliqué, dit-il ; c'est un vistemboir.

— Garçon, trois rhums ! s'écria Marcel.

— Mes compliments, dit M. Guesdon ; mais un vistemboir, qu'est-ce ?

— Un objet que j'ai eu en main, autrefois, chez mes parents, quand j'étais gosse. Depuis, je dois dire que je n'ai pas eu l'occasion d'en toucher tous les jours.

— Mais qu'est-ce que c'est et à quoi ça sert ? demanda Marcel.

Vaguement incommodé par le ton pressant du questionnaire, l'aveugle ramassa sa canne et son accordéon :

— Nous autres, dit-il en se levant, nous n'avons ni besoin ni envie de savoir l'intention et la raison de tous les objets fabriqués par les voyants. Vous nous mettez devant le fait accompli et on se débrouille avec. J'ai reconnu un vistemboir, à vous de vous démerder avec. Au revoir, et merci pour la consommation.

— Et voilà ! dit M. Guesdon en tournant vers Marcel un visage épanoui. Qu'est-ce que vous dites du travail ? Je ne vous cacherai pas qu'un moment j'ai eu peur de voir notre machin s'endurcir dans l'anonymat. Or, le voici pratiquement rendu à merci, ajouta-t-il en tapotant la petite valise comme pour vanter l'heureuse capture d'un animal retors.

— Pas dommage, répondit Marcel, en somme, il n'y a plus qu'à chercher dans le Larousse.

— Vous plaisantez. Pour attirer un mot pareil dans un dictionnaire il faut se lever de bonne heure. Larousse est un petit monde où vistemboir ne daigne.

— Bon ! fit sèchement Marcel, alors, total, on ne sait toujours pas ce que c'est.

— Il a un nom ! trancha M. Guesdon. Et il est tombé dans le piège, ajouta-t-il en se levant pour entraîner Marcel dans l'autobus qui les conduisit du côté de Saint-Germain-des-Prés.

Arrivés là ils eurent sous les marronniers en fleurs un long conciliabule au cours duquel il apparut que Marcel se faisait un peu tirer l'oreille.

— Mais non, disait M. Guesdon, il ne s'agit pas de le vendre, bien sûr, mais de faire semblant. A présent qu'il est sorti de la condition obscure du machin, à présent qu'il se particularise et qu'il se nomme, il s'agit de le confirmer dans son rang. Dites-vous bien que vistemboir est un nom intègre, sans mesquinerie, de bonne frappe gauloise ; ce n'est pas un nom volé ni usurpé, mais révélé ; j'ajoute qu'il lui va comme un gant. A nous maintenant de lui trouver sa place dans la société, de voir un peu comme il y est reçu et comme il s'y conduit. Nous l'avons tiré de la crasse, il faut lui chercher du répondant et un commencement de référence, après, ça ira tout seul, vous verrez. Un nom attendait sa chose, une chose pleurait son nom, les voilà enfin réunis par nos soins, il faut leur faire un bon contrat. Nous avons une responsabilité, mon petit Marcel.

Finalement Marcel, ayant donné son accord, écouta les dernières recommandations, serra son nœud de cravate, boutonna son veston et se dirigea, seul, vers la boutique de M. Bestouesse, un antiquaire à la page.

— Bonjour monsieur, je viens voir si vous seriez acheteur de ceci, dit-il en posant l'objet sur le marbre d'un guéridon Empire où, ma foi, il ne choquait pas la vue.

— Qu'est-ce que c'est ? fit M. Bestouesse à l'étourdi.

— Vous n'avez peut-être jamais vu de vistemboirs ? demanda Marcel avec une ironie très appuyée, l'air de dire : « Vous n'avez jamais vu un pain de quatre livres ? »

— Si, monsieur, si, j'ai déjà vu des vistemboirs, répliqua l'antiquaire sur le même ton, mais en homme qui n'est pas tellement disposé à la plaisanterie. Ce que je voulais dire c'est que les vistemboirs de cette qualité ne m'intéressent pas. Adressez-vous plutôt à la brocante, moi je ne peux faire que le très beau vistemboir.

— Et alors, celui-ci n'est bas beau ?

— Banal. Une pacotille de colporteur, sans vous froisser.

— Je vois que vous n'êtes pas très connaisseur en vistemboirs, dit froidement Marcel en faisant mine de remballer.

— J'avoue que personnellement, fit M. Bestouesse avec un sourire guindé, je m'intéresse plutôt aux cartels Régence, aux tabatières en or et aux Gobelins du XVIIe.

— Ça n'a aucun rapport. Je vous parle vistemboir et vous me répondez tabatière. Dans tous les objets il y a le bon et le mauvais. Cette pièce qui, tout de même, entre parenthèses, provient de la succession Bizouer, date de l'exposition de 90, la grande époque pour ce genre de chose.

— Oui, si on veut, admit M. Bestouesse en reprenant l'objet d'un geste dédaigneux. Ah ! bien sûr, je suis obligé parfois de me plier aux caprices de la mode, je fais un peu le bibelot Félix Faure, la boule sulfure et le vase de cimetière, il faut bien, et un vistemboir par ci par là mais je ne cours pas après.

— D'accord.

— Il y a deux ou trois ans, c'était encore le bon moment, mais je vous répète que les collectionneurs ne s'emballent plus tellement sur les vistemboirs.

— Hé ! Hé ! Attention, ça revient. Ça revient même assez fort. On m'en a signalé trois l'autre jour au Faubourg Saint-Honoré et qui ne valaient pas celui-ci.

— Je ne dis pas. Adressez-vous donc là-bas, ils ont une clientèle pour.

— Ce n'est pas mon quartier. Alors ça ne vous intéresse pas ?

— Combien en voulez-vous ?

— Trois mille.

M. Bestouesse ricanait très fort quand M. Guesdon entra dans la boutique pour s'enquérir d'une statuette Renaissance exposée en vitrine. Le patron s'empressa auprès du client qui lâcha la statuette pour discuter

fort judicieusement d'un fauteuil Voltaire et d'une paire de chandeliers puis, avisant le machin que Marcel replaçait dans la petite valise, il s'approcha, l'air attendri :

— Tiens! Le joli vistemboir. Vous permettez?

— Je vous en prie, fit Marcel.

— Oui, il est amusant, avoua M. Bestouesse aux yeux de qui ce client offrait la silhouette possible d'un amateur de vistemboirs.

— Ça vous intéresse? demanda Marcel.

— Oh! plus maintenant ; je m'y suis laissé prendre un moment, et puis j'ai abandonné. On ne peut pas collectionner tout. Il paraît que ça reprend un peu, d'ailleurs. Je ne sais plus où j'en ai vu un partir à deux mille cinq et c'était une saleté, un de ces petits vistemboirs de ménage que nos grand'mères payaient quinze sous à tout casser.

— Oui, je vois ce que c'est, dit Marcel. Eh bien entre nous, si je vendais celui-ci trois mille, est-ce que le client serait écorché?

M. Guesdon reprit l'objet en main, fit une moue équivoque, déclara qu'il n'était pas ici pour faire une estimation, mais qu'enfin la pièce était bonne et, dans une certaine mesure, rare. Après quoi il retourna jeter un coup d'œil à la statuette, discuta encore un moment et quitta la boutique pour aller, comme convenu au bistrot du coin où Marcel le rejoignit au bout de cinq minutes, l'air mi-figue mi-raisin.

— Ça y est, dit-il tristement, je l'ai lâché pour un billet de mille. Naturellement, je ne voulais pas, mais, tout d'un coup, j'ai eu une faiblesse, une lassitude, je me suis dit que le machin, sous quelque nom que ce soit n'aurait jamais l'agrément de madame Ledieu. Et puis, j'ai cru sentir qu'il ne demandait qu'à partir. Alors, j'ai ramassé le billet de mille.

— Bah! fit d'abord M. Guesdon en posant affectueusement la main sur l'épaule de Marcel.

Puis, après un silence et tourné vers la rue :

— Et maintenant, va! reprit-il avec un geste bénisseur à l'adresse de l'objet émancipé ; va! notre tâche est finie, suis ton chemin! Un petit rosé, Marcel?

— D'accord, fit Marcel en posant sur le comptoir son billet de mille. Mais tout de même, madame Ledieu va triompher bêtement, j'en ai mal au cœur à l'avance.

— Vous raisonnez horriblement mal, mon petit Marcel. L'honneur est sauf pour tout le monde, y compris pour la défunte. Il ne sera pas dit en effet que votre tante aura laissé un vistemboir de discorde au sein de votre foyer. Quant à lui, avec un nom et un prix de vente, le voilà innocenté, respectable, protégé par les institutions. Tout s'éclaire et madame Ledieu ne pourra que rougir de son attitude injustifiable à l'égard d'un candide vistemboir, marchandise honnête entre toutes, loyalement soumise aux lois naturelles de l'offre et de la demande, promue au plus honorable des négoces. J'ose dire que c'est une revanche inespérée. Et maintenant, mon petit Marcel retournons à nos occupations quotidiennes.

Ils prirent néanmoins leur temps pour rentrer, et le soir tombait quand ils s'engagèrent dans la rue Belle-Venette.

— Ça me fait penser qu'avec tout ça, dit Marcel, j'ai oublié Fifine.

— Nous nous occuperons de son cas un peu plus tard, fit M. Guesdon.

Madame Ledieu triait des lentilles au-dessus d'un saladier posé sur son giron quand Marcel entra, suivi de M. Guesdon. La concierge vit tout de suite que la petite valise était vide et ne dit rien.

— Je vais t'en apprendre une bien bonne! fit Marcel d'une voix pimpante mais étudiée : tu sais ce que c'était, la chose immonde qui t'empêchait de dormir? Le machin?

Silence pincé de madame Ledieu.

— Tu mériterais que je te laisse croupir dans l'ignorance, reprit Marcel. Eh bien! c'était un vulgaire vistemboir, ni plus ni moins, comme ceux que nos grand'mères achetaient pour quinze sous dans les bazars, oui, pas plus malin que ça, un vistemboir, c'est tout.

— Eh oui! soupira M. Guesdon, le vistemboir de notre enfance.

Visiblement ébranlée, madame Ledieu parut hésiter une seconde sur l'attitude à prendre.

— Et puis après? fit-elle d'une voix mal assurée.

— Je l'ai vendu un bon prix, dit Marcel aussi joyeusement que possible et comme ça tout le monde est content, pas vrai?

Sur ces mots, madame Ledieu reprit possession de tous ses moyens. Elle se pencha lentement vers Marcel pour le fixer d'un regard tout émincé par le mépris :

— Quoi? fit-elle d'une voix étouffée par l'indignation.

— Et alors! dit Marcel.

— Tu as vendu le vistemboir de ta tante !

JACQUES PERRET

COMPAGNONS DE LA MAUVAISE CHANCE

par Francis Carco

VII

Comme l'avait prévu Denysot, le Procureur-Syndic fit claironner en ville que des prières étaient autorisées aux abords mêmes de la prison. Elles auraient lieu le soir et, malgré l'épaisse couche de neige qui matelassait la chaussée, d'humbles gens, porteurs de lanternes, s'assemblèrent sous les lucarnes de la Tournote en demandant à Dieu que tous ces misérables fussent en règle avec lui, le jour qu'on les exécuterait. Des moines scandaient à haute voix les oraisons et, brandissant des crucifix, expliquaient à la foule qu'après avoir remercié le ciel d'être délivré des forts larrons, brigands et fabricants de fausse-monnaie, il convenait d'obtenir du Christ qu'il les prît en pitié. Les

Résumé des précédents chapitres. — *Ce roman (inspiré de la fameuse affaire des Coquillards instruite à Dijon en* 1450*) évoque l'activité d'une bande de faux-monnayeurs qui sévissait en France vers le milieu du XV*e *siècle. Le centre de rassemblement des* Compagnons de la Coquille *est* l'Ecu de France, *le « bourdeau » de Dijon tenu par Jacot-de-la-Mer. C'est là que quelques-uns des membres les plus actifs de la bande sont arrêtés : Colin, Godeau, Mugnerac, Guillemin, Bar-sur-Aulbe, Regnault Dambourg, Bonneval ; Jacot est également arrêté, mais Tartas, Denysot, Turgis et d'autres compagnons ont échappé à cette rafle. Turgis, l'amant de Colette, une pensionnaire du « bourdeau », qui joue un grand rôle dans ce roman, est d'ailleurs allé se faire prendre à Auxerre quelques jours plus tard. Tous ces hommes sont soumis à des tortures atroces au cours de l'instruction. Pendant qu'elle se poursuit, des Coquillards réapparaissent la nuit au « bourdeau » et prennent contact avec Colette. Ce sont Pétrus qui, armé d'une mandragore à forme humaine (Nicolas), cherche dans la cave de la maison un trésor, et Denysot, bandit redoutable, qui a été jadis l'amant de Colette. Rabustel est le procureur-syndic chargé d'instruire l'affaire. « La Tournote » est la prison de la ville. Jacotte, femme de Jacot-de-la-Mer, dirige le « bourdeau ». Perrenet, un barbier, paraît avoir trahi les Coquillards.*

lumières des lanternes vacillant sur la neige, donnaient à ces réunions une apparence fantomatique, et ces mêmes gens qui s'étaient réjouis d'entendre condamner à mort les malfaiteurs pour lesquels ils priaient, se promettaient de s'assembler au Morimont afin de les voir supplicier.

— Colette! avait, dès la première nuit, crié Jacotte en se couvrant de lainages, viens-tu?

Toutes deux s'acheminèrent vers la prison et quand elles s'y trouvèrent rendues, se signèrent et s'approchèrent des premiers rangs.

— *Adveniat regnoum tououm!* braillaient les moines.

On avait allumé des cierges comme à l'église.

Colette s'agenouilla pour mieux éprouver, au contact de la neige, à quel point Turgis devait souffrir du froid. Trois étroites ouvertures munies de barreaux indiquaient l'emplacement des cellules. La première était celle du malheureux Turgis. Elle avait l'air d'une meurtrière et Colette la contemplait, dans la pénombre rousse des cierges, avec une sombre avidité. Elle se sentait ainsi plus près de son amant. Elle crut même, bientôt, qu'une vague lueur brillait à l'intérieur du cachot et ne douta plus que Pétrus ne fût présent derrière ces murs et n'ait voulu permettre au prisonnier d'indiquer à Colette qu'il était réveillé.

— Maintenant, suggéra Jacotte en s'essuyant les yeux à l'idée que son gros Jacot et Bar-sur-Aulbe allaient sous peu lui être rendus, viens-t'en, ma fille. Inutile de prendre mal.

— Les pauvres! soupira Colette.

Des larmes coulaient sur ses joues.

— C'est qu'il gèle, lui fit observer la patronne. Allons, lève-toi! Nous reviendrons demain.

Denysot qui les attendait, au chaud, dans la cuisine, s'informa des nouvelles.

— Oui, bien sûr! daigna-t-il admettre, ils n'ont pas de feu à la Tournote. Puis se frottant les paumes devant les braises : Mais dis-moi donc, Jacotte, ton rouquin de sergent a donc perdu l'habitude de biberonner chez toi, gratis? Je l'attendais. Nous aurions pu vider un pot ensemble.

— Il ne vient plus, non. Et je m'en passe! répondit Jacotte d'un air sec.

— Pourquoi ne vient-il plus?

— Son rôle est terminé.

— Crois pas ça, fit Denysot. Il n'est pas homme à refuser de boire.

— Toi non plus!

— Moi? Jamais.

Cette réponse étonna Colette qui connaissait trop la tenancière pour qu'elle tolérât, sans piper, qu'on lui adressât la parole sur ce ton.

— Bonsoir! fit-elle.

Denysot se dressa pour la suivre.

— Non pas! lui ordonna Jacotte. J'ai des choses à te dire.

Ne pouvant s'opposer à ce qu'ils restassent tous deux seuls, Colette regagna sa chambre sans demander d'explications mais elle ne ferma pas la porte pour tenter de surprendre quelques-uns des propos qu'ils allaient échanger.

Or la fille ne perçut d'abord qu'un long ricanement émis par Denysot, à une question qui vraisemblablement semblait l'embarrasser. Ce rire dénotait qu'entre Jacotte et le faux-monnayeur, il existait des rapports que Colette ne soupçonnait pas.

Puis la voix de Jacotte lui arriva, perçante.

— Je te jetterai à la rue! glapit-elle.

Denysot dut répondre qu'elle savait trop à quoi elle s'exposait pour agir de la sorte car elle riposta qu'elle s'en moquait pas mal et qu'au besoin le Rouquin l'aiderait à rompre avec lui.

Cette fois, Denysot cessa de rire.

— Tu vois? Tu n'es pas de taille, ajouta peu après Jacotte. Aussi, finissons-en!

Colette qui s'était avancée dans le couloir, écoutait sans comprendre cette discussion dont l'objet même lui échappait et se demandait pourquoi son ancien amant ne se comportait pas envers Jacotte avec sa brutalité coutumière. Pour forte en gueule qu'elle fût, l'épouse du gros Jacot n'eût point pesé lourd entre les pattes de Denysot, mais, contrairement à l'opinion de la fille, celui-ci n'entra pas dans une de ces violentes et hideuses colères qu'il était préférable de ne point provoquer.

— Tu ne seras quitte qu'après m'avoir emporté où bon te semble ton attirail au complet, signifia la tenancière. Où l'as-tu mis?

— En bas.

— Eh bien, viens! Descendons!

— Tu n'as pas peur? dit Denysot comme ils sortaient de la cuisine. A ta place, je me méfierais.

— Peur de qui? fit Jacotte.

La lanterne, dont elle se servait pour se rendre à la cave, réveilla tout à coup de grandes ombres tapies aux poutres du plafond. Un tourbillon les déchaîna comme un vol de chauves-souris. Néanmoins la patronne de l'*Écu* n'en fut nullement impressionnée. Précédant Denysot, elle disparut dans le sous-sol et Colette éprouva comme un choc à l'idée que le faux-monnayeur ne l'en laisserait pas ressortir vivante. Une stupeur la cloua sur place et elle fut incapable d'appeler au secours quand, subitement, Jacotte remonta de la cave et donna l'ordre à sa pensionnaire d'apporter plusieurs sacs qui se trouvaient, dans la cour, sous le hangar à bois.

Plus morte que vive, mais stimulée par la curiosité, Colette s'empressa d'obéir. Jacotte lui prit les sacs des mains.

— Avez-vous besoin d'autre chose? dit Colette.

— Non, fit l'autre tranquillement.

Elle rejoignit en bas Denysot que la fille ne fut pas peu surprise de voir debout jusqu'à mi-jambe au milieu d'une tranchée qu'il était en train de creuser. La terre qu'il tassait sur les bords, répandait une odeur de vin, d'humidité. N'était-ce pas le trésor qu'il allait retirer de sa cachette? Colette attendit, frémissante. Et Denysot creusait toujours à la clarté de la lanterne que Jacotte lui tenait au-dessus de la tête. De temps à autre, il s'arrêtait et tâtait de la main la profondeur du trou puis se remettait à la tâche.

— Cette fois, annonça-t-il, je le tiens!

Denysot s'accroupit et, s'emparant d'une caisse entourée de chiffons, la souleva de terre puis la posa sur le rebord du trou. Jacotte ouvrit cette caisse.

— Voyons si rien ne manque, dit-elle, en inventoriant le contenu.

— Oh! grogna Denysot. Je crois pas.

Pourtant il rangea sur les sacs que Colette était allé prendre dans la cour, deux cisoires, plusieurs plots, une enclume et quantité d'autres objets que Jacotte lui passait au fur et à mesure qu'elle les débarrassait des tampons de paille dont ils étaient entortillés.

— Tu vas, maintenant, dit Jacotte, enlever ton attirail d'ici. Arrange-toi comme tu pourras : je n'en veux plus entendre parler.

Denysot haussa les épaules.

— Bien, fit-il. Sois tranquille.

Colette regagna l'étage à pas de loup, se coucha et tenta de dormir, mais le sommeil ne venait pas. Elle entendit enfin la porte de la rue s'ouvrir. Jacotte en poussa le verrou et les marches de l'escalier craquèrent sous son poids alors qu'elle se sentait légère comme une plume.

— C'est moi, dit-elle en entrant dans la chambre de sa pensionnaire.

— Qu'y a-t-il donc? fit celle-ci. Vous êtes restés tard à la cave.

— Oui mais, n'est-ce pas? — si quelqu'un t'interroge sur ce qui s'est passé cette nuit céans, — silence! Tu ne sais rien. Tu n'as rien vu ni entendu.

— Et Denysot?

— De lui, non plus, tu ne sais rien.

— Bien sûr. Il est parti?

Jacotte eut un sourire.

— Allez! murmura-t-elle avant de se retirer. Crois-moi : il y aura longtemps que je n'aurai dormi comme je vais le faire.

***

On était le treize à l'aube. Colette, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, perçut, dans une pesante torpeur, les premiers tintements de la cloche Notre-Dame, puis sombra dans un lourd sommeil peuplé de lugubres présences qu'elle s'efforçait en vain de chasser. Il lui semblait qu'on l'avait attirée dans la cave sous prétexte de s'emparer d'un trésor

et qu'il n'y avait pas de trésor mais un trou très profond où Denysot l'obligeait à s'étendre avant de la recouvrir de terre. Elle étouffait, elle appelait au secours, puis le cauchemar s'était dissipé et Jacotte s'approchait d'elle pour lui confier : « Il y aura longtemps que je n'aurai dormi comme je vais le faire. » Ces mots ne prenaient pas, dans son esprit, le sens qu'ils avaient eu dans la bouche de la tenancière. Colette pensait au sommeil de la mort au fond du trou creusé par Denysot : un sommeil absolu dont elle ne se réveillerait pas, jamais. Et une foule d'humbles gens agenouillés sous sa fenêtre, avec leurs petites lanternes qui brûlaient sur la neige, priait.

Ce même soir, ces mêmes gens, la fille les reconnut devant le porche de la Tournote. Or Jacotte — entre temps — avait appris que son époux serait remis en liberté le matin de l'exécution, mais qu'il ne pourrait demeurer plus de quarante-huit heures en ville.

— Vous serez surveillés, avait ajouté le Rouquin. Aussi je conseille à Jacot de ne point prolonger son séjour au-delà des délais. Rabustel ne plaisante pas.

— Et tous les interdits qu'on voit partout, même chez moi ? s'était récriée la grosse femme. On leur dit rien, à eux ? C'est injuste !

— C'est la loi, avait répondu le sergent. Les premiers temps surtout, mieux vaut en tenir compte.

Puis, comme la tenancière semblait mal convaincue, il s'était borné à conclure :

— Pas d'histoire ! Et — tu le sais — tout s'arrange.

***

Pétrus également était venu à l'*Écu de France* dans le courant de l'après-midi. Nicolas, qu'il fit voir à Colette, semblait en bonne forme.

— Figure-toi, confia Pétrus, j'avais à peine passé l'angle des Grands Champs que j'ai senti qu'il tournait la tête. Veux-tu savoir ? A mon avis, le trésor, ton trésor, c'est ici, quelque part, qu'il existe.

— Mais bien sûr ! dit Colette. Aussi tu dois comprendre qu'il me faut agir seule.

— Pourquoi ?

— Pour cette raison, précisément.

— Tu veux dire qu'il se trouve dans la chambre de Jacotte ?

— Non. Dans la cave.

Pétrus se gratta le front.

— Ah ! grogna-t-il. C'est autre chose. Comme l'entrée de la cave ouvre sur la salle commune, Jacotte n'admettrait pas que je t'y accompagne. C'est égal, je me demande comment tu pourras prendre, à toi seule, le risque. S'il n'y avait qu'à découvrir l'emplacement du trésor,

Nicolas suffirait. Mais le plus difficile reste à faire. C'est la plupart du temps, profond sous terre qu'il faut creuser. En seras-tu capable?

— J'essaierai, répondit Colette.

— Eh! bien, prends-le, je te le confie, dit Pétrus en lui remettant le minuscule personnage. Et quand je reviendrai demain, tu me raconteras comment il s'est conduit.

Le premier mouvement de Colette fut d'installer Nicolas pour la nuit à l'intérieur du coffre où elle conservait son argent, mais, à la réflexion, elle jugea préférable de le placer, sous ses couvertures puis, fermant la porte de sa chambre à clé, descendit dans la salle commune où la vieille Falèque pestait, comme d'habitude, contre la lenteur qu'apportaient ses compagnes à quitter le bourdeau. Sa lanterne qu'elle allumait toujours trop tôt, brûlait dans la cuisine.

— Allons! Pressons! disait Jacotte.

Colette l'aida, machinalement, à débarrasser les tables. Et, le dernier client parti, elle s'assit dans un angle de la cheminée et attendit que le verrou de la grande porte fût tiré, pour apprendre à Jacotte qu'elle ne l'accompagnerait pas, ce soir, à la prière.

— J'irai donc seule, répondit allègrement Jacotte, qui, depuis le départ de Leclerc, semblait toute rajeunie.

— Et s'il vient durant votre absence?

— N'ouvre pas! dit Jacotte.

Les femmes, flocard rouge au bras, s'en étaient allées sous la neige et un silence bizarre succédait à l'animation qui n'avait cessé de régner tout le jour dans la maison.

— Ça ne va pas?

— Non, répondit Colette. J'ai dû prendre froid, hier. Mais je vais — si vous le permettez — préparer du vin chaud que je boirai au lit.

Le crève-feu Saint-Jean tinta de façon si confuse qu'il avait l'air d'être sonné, très loin, par une cloche au battant de feutre. Colette se ravisa. Peut-être avait-elle la fièvre? Peut-être était-ce les pulsations du sang dans ses artères qui lui avaient fait croire que la cloche Saint-Jean s'était mise en branle. Jacotte, pourtant, commença de s'emmitoufler et lorsqu'elle fut prête, Colette alluma sa lanterne.

— Ne reste pas en bas à te morfondre, dit Jacotte, en fermant du dehors la porte de la cuisine. Monte plutôt te coucher. Et dors! Repose-toi!

La fille prêta l'oreille au bruit des sabots de la tenancière, mais la neige l'amortit presque immédiatement et Colette absorba la boisson qu'elle avait mise à chauffer puis regagna sa chambre. L'idée de Nicolas la saisit brusquement d'une sorte de confusion. Dans quel état allait-elle le retrouver?

Sur le plancher, la tache de sang avait à peu près disparu. C'était bon signe. La fille souleva les couvertures et le prit dans une main, mais elle le reposa brusquement sur le lit tant son contact lui parut froid.

Colette eut presque peur. Des images qu'elle se souvenait d'avoir vu peintes sur les murs du moustier où sa mère la menait, jadis, faire ses dévotions, lui revenaient à la mémoire. Ces images représentaient l'esprit du mal sous les plus répugnantes apparences.

Colette fut sur le point de lancer la mandragore à travers la pièce, mais la pensée qu'elle était seule avec le monstre, l'empêcha de céder à son premier mouvement.

Aussitôt, comme par miracle, tout devint simple et riant à ses yeux. La peur qui la tenait aux entrailles, cessa. Il lui vint, à sa place, un grand bien-être par tout le corps et elle se surprit à penser au trésor avec une telle sérénité qu'il lui semblait déjà l'avoir en sa possession.

— Tu vas me révéler maintenant où il gît, n'est-ce pas? demanda-t-elle au petit homme en le pressant entre ses doigts.

La réponse de Nicolas ne se fit pas attendre. Il roula les yeux avec tant de conviction que la fille ne put s'empêcher de lui en être reconnaissante. Était-il donc possible de s'entendre à ce point, sans faire usage de la parole? Colette en éprouva presque un éblouissement.

— Allons! dit-elle illuminée par une sorte de grâce. Viens!

Et s'emparant d'une lanterne qu'elle avait laissée sur la table de la cuisine à l'intention de Jacotte dans le cas où la sienne se serait éteinte, elle s'enfonça dans le sous-sol.

— Non pas ici, dit-elle en contournant la terre fraîchement retournée par Denysot. Il ne peut être ici. On l'aurait découvert.

Elle passa dans la seconde cave. D'autres tonneaux qui constituaient la réserve de Jacot, y reposaient, bien alignés, sous une épaisse couche de poussière. Des ustensiles de jardin, des lattes, de vieux sabots, une cuve à linge toute démantibulée en encombraient le fond. A la hauteur du soupirail prenant jour sur la cour, la neige s'était accumulée par terre en un tas d'une éclatante blancheur. Colette s'avança sous la voûte et promenant à ras du sol l'homoncule dont elle épiait les réactions, hésita tout d'abord à se rendre à l'évidence. Elle eut beau cependant prospecter, pas à pas, l'étendue de cette cave, Nicolas ne donna plus signe de vie.

A cet instant quelqu'un heurta plusieurs fois la porte de la rue. Colette éteignit sa lumière. Elle avait reçu l'ordre de ne pas ouvrir si Denysot se présentait et elle ne doutait pas, à la violence des coups frappés contre la porte, que son ancien amant ne voulût profiter de l'absence de Jacotte pour s'introduire dans l'hôtel. Un halo lumineux provenant du soupirail brillait : le rayonnement de la neige avivé par la lune permettait d'y voir assez clair pour se diriger sans le secours d'un lumignon.

— Ventre-diable! me laisserez-vous dehors d'un pareil temps! hurla l'homme dans la rue. Il gèle.

— Tu peux gueuler, se dit Colette.

— C'est moi, Michel!

Mais Colette resta sourde : elle avait autre chose à faire qu'à monter ouvrir au Rouquin! En effet, Nicolas sournoisement parut se ranimer. Colette en tressaillit d'émoi mais, contrairement à ce qu'elle supposait, elle s'aperçut que c'était la paroi du soupirail que le petit homme regardait.

— Quoi? dit-elle sur un ton d'affectueux reproche. Tu es certain?

Nicolas fixait toujours le même point et la fille s'approchant du mur, songea qu'elle serait incapable à elle seule, d'en desceller la maçonnerie. Toutefois par acquit de conscience, elle en tâta les pierres dans l'espoir qu'une au moins pouvait être déplacée.

— Moi, Michel! hurlait toujours, sans souci d'ameuter le quartier, le sergent.

Il devait être saoûl pour s'obstiner ainsi. Saoûl à crever de congestion par cette nuit où les étoiles elles-mêmes semblaient figées de froid dans le ciel pur.

Colette se recula de plusieurs pas à droite d'abord, puis à gauche et, chaque fois qu'elle s'éloignait du soupirail, elle constatait que la vie paraissait quitter le corps de Nicolas.

VIII

Bien qu'il portât au crâne plusieurs traces des coups qui avaient entraîné la mort, on feignit d'admettre à la *Maison-aux-Singes*, que le sergent Michel avait été frappé de congestion. Les hommes du guet le découvrirent, au petit jour, recroquevillé dans le fossé du chemin de ronde où, quelques semaines auparavant, le malheureux avait reçu une correction dont le cuisant souvenir aurait dû le rendre circonspect. Était-ce le « moine-bourru » qui l'avait ainsi matraqué? Ni Colette ni Jacotte ne savaient rien. La première avait bien entendu un grand cri dans la nuit, mais elle ne s'en était pas émue autrement car sa patronne lui ayant interdit d'ouvrir, elle avait respecté la consigne. Quant à Jacotte, qui revenait de la prière, on devait reconnaître à la trace de ses pas imprimés sur la neige, qu'elle était passée assez loin du cadavre pour ne l'avoir pas vu. Seul, Perrenet le Fournier chez qui Michel était allé se faire panser lors de sa récente agression, aurait eu quelque chance d'aiguiller la police sur une bonne piste mais la crainte de subir le même sort, s'il parlait trop, lui avait conseillé la prudence.

L'astucieux compère était, en effet, loin d'avoir oublié la carrure athlétique du béquillard au pilon de bois qui s'était, comme par miracle, volatilisé dans le terrain vague de l'hôpital, la nuit où il l'avait suivi. Toutefois, si Perrenet gardait ses réflexions pour lui, il avait « son idée » sur l'auteur du crime et il attendait l'occasion de l'attirer dans un piège afin de toucher la bourse que la ville avait offerte à qui le livrerait.

— J'ai besoin de Colette, songea-t-il, mais il faut éviter de la mettre dans le secret car elle aurait trop peur que Denysot se venge.

Il ne faisait aucun doute, pour le barbier, que l'ancien amant de cette fille ne fût le meurtrier de Michel. Celui-ci ne l'avait manqué que de peu, le soir de la perquisition effectuée à la maison commune. Il était donc normal que le faux-monnayeur se soit juré d'occire le sergent. Et il avait tenu parole. C'était de bonne guerre. Divers renseignements recueillis par Perrenet concouraient à prouver qu'après s'être affublé d'une jambe de bois, Denysot s'était réfugié à l'*Écu de France* où, terrifié par sa présence, Jacotte avait dû l'abriter.

— Part à deux! avait proposé le barbier au sergent, le jour même que la tête de Leclerc venait d'être mise à prix. Mais le Rouquin n'était pas homme à tenir ses engagements et il avait payé de sa vie ce manque de loyauté. Évidemment le montant de la prime offerte par la ville, était de nature à tenter bien des gens mais il convenait de compter avec le redoutable individu dont il était question. Perrenet ne l'ignorait pas. Il avait encore dans l'oreille le choc de son pilon de bois et de sa grosse béquille sur le sol gelé et, chaque fois qu'il évoquait la scène de cette nuit étrange qui l'avait conduit jusqu'au terrain de l'hôpital, le malaise qui s'était emparé de lui le reprenait.

L'allusion du malheureux Michel à quelque « moine-bourru » errant, dès la tombée du jour, dans le quartier, présentait à première vue une sorte de vraisemblance et il n'était point impossible que, pour l'avoir interpellé et peut-être menacé de le conduire aux *Singes*, celui qu'il avait pris pour un rôdeur nocturne n'eût riposté par des coups de gourdin. Il ne fallait donc pas s'exposer à provoquer pareille riposte. Perrenet, d'ailleurs, n'était guère de taille ni de nature à s'y risquer.

— Eh bien! dit-il en entrant à l'*Écu*, Colette est là?

— Elle va descendre, répondit la tenancière.

Le barbier s'installa dans l'angle de la cheminée.

— N'est-ce pas, fit lentement Jacotte en emplissant les verres, Michel n'a pas eu de chance. Il aura glissé sur la neige.

— Il était ivre?

— Plein comme une outre.

Tous deux se dévisagèrent.

— Et Colette? s'informa Perrenet. J'aimerais la rassurer. C'est égal, reprit-il, après un moment de silence, mieux eût valu pour elle d'ouvrir que de laisser Michel dehors.

— Pourquoi?

— Mais, voyons. On pourrait l'accuser d'avoir été de connivence avec le meurtrier. Imagine que celui-ci se soit trouvé céans quand Michel a frappé.

— Non pas! Elle était seule.

— Par conséquent pas de témoin?

— Que veux-tu dire?

— Cet homme est sorti de l'hôtel et, profitant de l'occasion, il a descendu le Rouquin par derrière. Ce n'est là qu'une supposition... je l'admets. Cependant il paraît qu'aux *Singes*, elle pourrait être envisagée. C'est cher, un gaffre!

— Et qui donc aurait eu profit à supprimer le Rouquin?

Durant que Perrenet tentait d'ébranler Jacotte, Colette s'entretenait avec Pétrus de la date et de l'heure qui conviendraient le mieux à l'exécution de leur projet.

— N'avais-je pas raison? disait l'homme en débarrassant Nicolas du suaire dont la fille l'avait emmailloté. Nous devons agir vite. L'appel de Turgis ne saurait plus tarder à lui être accordé. Et Jacot sortira ces jours-ci de prison.

— Tu tiens toujours à être là?

— Il le faut, grogna-t-il. Je ne peux entreprendre quoi que ce soit, sans argent. D'ailleurs s'ils ne sont pas payés d'avance, les compagnons se défileront.

Colette se prit la tête entre les mains.

— Tu te dois d'assister Christophe, dit Pétrus d'une voix ferme, ou tu ne mérites pas qu'on t'aide. Réfléchis. La seule chance est d'intercepter le convoi car si Turgis est remis à l'Évêque de Paris, Dieu sait ce qui l'attend.

— Je t'en prie, gémit-elle. Comprends donc! Il ne m'est pas possible de te faire descendre dans la cave.

— A moins que je ne m'y trouve déjà, proposa-t-il. Rien de plus simple. Je suis de congé demain soir et tandis que Jacotte se rendra seule à la prière, tu me feras entrer. J'aurai, de cette façon, tout loisir d'attaquer la maçonnerie et d'en retirer le trésor.

— Oui, dit Colette. C'est un moyen.

— Et je m'esbigne le lendemain matin au moment où tu allumeras les feux. Ça va?

— A condition qu'elle me laisse de garde.

Pétrus haussa dédaigneusement les épaules.

— Dans le cas contraire, décréta-t-il, ne mets pas le verrou à la porte de la cuisine. Je sais comment m'y prendre pour l'ouvrir sans la clef.

Il remit Nicolas dans ses linges puis, au moment de se séparer de Colette :

— Rends-toi compte, lui dit-il en désignant l'endroit où la tache de sang avait maculé le plancher : les signes nous sont propices.

En effet, la tache avait disparu.

***

La présence du barbier à la table de Jacotte sembla malheureusement d'un présage différent à Colette et la fille dut prendre sur elle de n'en rien laisser voir.

— Viens ça! dit Jacotte.

Perrenet lui fit place près du feu.

— Que bois-tu? s'enquit-il mielleusement.

Colette n'eut pas l'air d'entendre. La perspective de recevoir Pétrus en cachette de Jacotte l'emplissait d'appréhension. Qu'allait-il se passer? Comment avait-elle pu s'associer à cette dangereuse aventure? Même si Pétrus s'introduisait sans bruit dans la maison, est-ce que les coups qu'il donnerait dans la paroi du soupirail n'inciteraient pas Jacotte à descendre se rendre compte de leur origine? La méfiance que cet individu lui avait inspirée, la première fois qu'il s'était ouvert de son projet, lui revenait et, pour comble de disgrâce, Perrenet dont elle n'arrivait point à percer les intentions, se montrait empressé auprès d'elle et lui offrait à boire.

— Je n'ai point soif! répondit-elle. Merci.

— Hé! fit Jacotte. Est-ce une raison? Point soif?

Elle alla prendre un gobelet et l'emplit. Perrenet eut un petit rire.

— Je gagerais, dit-il ensuite, que je ne suis pas en bonne avec elle.

— Bonne ou non, répliqua la fille, buvons!

Et elle vida le contenu du gobelet que Jacotte lui tendait.

— Un autre? fit aussitôt le barbier dont le petit rire sonnait faux.

Jacotte descendit lestement à la cave.

— Je suis venu pour te porter secours, dit alors Perrenet.

— Contre qui?

— Contre toi.

Elle le considéra d'un air maussade.

— Oui, reprit-il. Jacotte te parlera. Je l'ai mise au courant de certaines rumeurs malveillantes dont tu es, sans t'en douter, l'objet. Il faut me croire. Je ne te veux, personnellement, que du bien. Aussi prends garde à ce que l'on raconte sur la mort de Michel. N'as-tu rien à te reprocher?

— Non, rien! fit-elle.

— Et si l'on t'accusait d'avoir provoqué cette mort? Si l'on te soupçonnait d'en être l'instigatrice?

— En quoi?

— En n'ouvrant pas à qui frappait puis appelait au secours?

Colette le fixa dans les yeux.

— Je n'ai point reconnu la voix qui appelait, dit-elle.

— Mais bien sûr! approuva Perrenet. J'en suis même convaincu. Pourtant les hommes du guet ont affirmé que Michel a crié, plusieurs fois, au secours! Où étais-tu?

— Moi? Dans ma chambre.

— C'est bien là ce que j'ai répondu à qui prétendait le contraire. Jacotte aussi me l'a dit. N'empêche qu'il serait bon de te méfier de ces Messieurs des Singes. Tant que le Procureur-Syndic n'ajoute pas foi

à leurs ragots, tu ne crains rien. Mais combien de temps refusera-t-il de n'en pas tenir compte? Nul ne peut le savoir.

— Et qui aurais-je aidé à « bazir » le sergent?

Le barbier prit un air soupçonneux.

— N'emploie donc pas de pareils termes, dit-il. Tu te rendrais suspecte.

— Admettons ; j'ai eu tort, fit Colette. Mais nous nous comprenons : qui aurais-je pu aider à tuer le Rouquin?

Perrenet l'attira contre lui.

— Qui? Je ne sais au juste, murmurait-il. Quelque « loup-garou » tel qu'il en rôde, dit-on, la nuit dans les parages.

Colette le repoussa.

— Comment! Vous n'avez point encore fait la paix! leur reprocha Jacotte en surgissant de la cave avec une mesure de Beaune. Allons! Sois raisonnable, ma fille. Perrenet ne te veut aucun mal.

— Possible! dit Colette.

Et comme Hotin le chaussetier pénétrait dans la salle, elle se leva, quitta la table et accourut à son devant tandis que Perrenet se versait une rasade aux frais de la maison.

Le soir vint tout à coup, puis l'heure de la fermeture.

— Elles ne seront jamais prêtes quand il faut! bougonnait la vieille Falèque à la cuisine, après avoir mouché la mèche puante de sa lanterne.

Il neigeait. Un client renvoyé par Jacotte, attendait au dehors qu'une des femmes qui rentraient par les Grands-Champs acceptât de le recevoir clandestinement chez elle. Bellote Outaine qu'il entreprit, l'envoya paître.

A cet instant, Perrenet les dépassa.

— Qui de vous, s'informa-t-il, m'accompagne en mon logis? Elle y gagnera sa peine.

— Et si nous sommes faites ensuite par les gaffres? répondirent-elles.

— Mais je la garderai au chaud la nuit, jusqu'au matin.

Bellote prit alors sans mot dire le bras du séducteur. De gros flocons tourbillonnaient à la lueur des lanternes et recouvraient la neige durcie sur laquelle on pouvait glisser et, pour peu que l'on n'y prit garde, se fracturer une jambe.

— J'ai idée que l'autre nuit, insinua le barbier, Michel a fait une drôle de chute sur le chemin de ronde et qu'en raison des pots qu'il avait bus, il n'a pas pu se relever.

— Oui, fit Outaine, c'est du moins ce que l'on prétend.

Mariette s'en moquait pas mal.

— Bah! dit-elle, un ivrogne.

Le client éconduit par Outaine, leur emboîta le pas. Il n'était pas de

la ville mais, comme il insistait auprès de Mariette, pour finir la nuit avec elle, il lui fut répondu :

— Passez outre!

— Où donc irais-je? soupira-t-il.

Outaine pouffa de rire.

— Tu n'as qu'à prendre, à droite, la première rue, dit-elle, puis à gauche, le long du Suzon.

— Et alors?

— Tu parviendras ainsi jusqu'au porche de la prison. Là, tu verras quantité de gens assemblés sur la neige.

— Et que font-ils?

— Ils prient la Vierge, pour que tu sois moins gourde! répondit gravement la vieille Falèque.

Une cloche tinta.

— Qu'attends-tu donc pour nous débarrasser de ta personne! gronda Perrenet qui s'arrêta devant son huis, l'ouvrit et fit entrer Outaine.

L'homme s'éloigna en maugréant dans la direction que Bellote lui avait indiquée et découvrit bientôt au bruissement de la rivière qu'il suivait le Suzon; mais le spectacle qui s'offrit tout à coup à ses yeux acheva de le déconcerter.

Dans les rues, où la neige tombait silencieusement comme de la charpie, des ombres s'acheminaient vers la Tournote dont la façade sinistre se silhouettait à la lumière des cierges. Hommes et femmes s'en approchaient le plus possible, puis tombaient à genoux en unissant leurs voix à celles des moines. Le balancement des lanternes formait, à ras du sol, une sorte de brasillement qui, au fur et à mesure que la foule arrivait, prenait des airs de procession. Un chant s'éleva. C'était l'hymne à la Vierge. Il montait de toutes les poitrines et quand il retombait, les litanies reprenaient dans une vaste rumeur d'intense et sourde supplication.

Colette était à la prière. Elle avait insisté auprès de Jacotte afin de l'accompagner, se réservant de la laisser s'y rendre seule, le lendemain.

— J'aurai pris froid, hier, prétexterait-elle pour demeurer à la maison et seconder Pétrus.

Aucun soupçon n'effleurerait de la sorte l'esprit de la patronne et, lorsqu'elle reviendrait, toute une partie de la paroi du soupirail aurait été sondée, creusée, fouillée, vidée de son contenu. Tout dépendait de l'épaisseur du mur et du temps que mettrait Jacotte à regagner l'*Écu*. Colette avait confiance. Maintenant qu'elle ne pouvait se dérober à la décision de Pétrus, elle ne doutait plus du succès. D'ailleurs, tout en priant la Vierge pour que les condamnés à mort de la Tournote eussent une bonne fin, Colette lui avait humblement demandé de l'assister et de la protéger dans sa propre entreprise. C'était là, sa nature. Il suffisait qu'on l'obligeât à prendre part aux aventures les plus déraisonnables pour qu'elle s'y employât à fond, sans restriction. La fréquentation de

Leclerc l'avait de bonne heure préparée à ne pas discuter ses ordres, quitte à se retrouver, si l'affaire échouait, aussi passive qu'auparavant.

— *Notre-Dame, arche d'alliance!* clamaient les récitants au-dessus de la foule.

— *Priez pour nous!* répondaient les fidèles.

Pour Colette, ce « nous » comprenait aussi bien Denysot, Turgis et Pétrus, qu'elle-même. La fille en éprouvait une plus grande, une plus ardente sincérité. Comment faire de distinction entre trois malfaiteurs et une fille commune? Cette dernière n'y voyait aucune malice. Puisqu'elle suppliait la Vierge d'intercéder en sa faveur auprès du Christ, il n'était pas irrespectueux de rappeler à la mère que son Fils avait été crucifié entre deux brigands.

A chaque *répons* qu'elle avait repris avec la foule, Colette s'était abîmée dans l'extase puis, de retour à l'*Écu de France*, elle s'était enfermée dans sa chambre en se plaignant d'avoir pris froid.

— Pourquoi ne t'es-tu point couverte plus chaudement? lui reprocha Jacotte.

— Bah! fit-elle. Ce ne sera rien.

Elle éprouvait le besoin de se sentir seule pour être en mesure d'affronter, le lendemain, certaines difficultés qui pourraient s'opposer peut-être, à la dernière minute, à l'exécution de son plan. Déjà quoiqu'elle eût le loisir d'y penser, elle se comportait ainsi qu'un automate.

— As-tu mis le verrou de l'entrée? lui demanda Jacotte à travers la cloison.

— Oui, dit-elle.

Néanmoins elle sortit de sa chambre et descendit se rendre compte si, par mégarde, elle n'avait pas négligé de le faire.

— Puisque tu l'avais mis, cria de son lit la tenancière, à quoi bon aller voir? Couche-toi, maintenant, et dors!

— Vous aussi, dormez bien!

Un puissant ronflement lui apprit peu après que Jacotte ne négligeait pas le conseil. Pour sa part, cependant, Colette eut beau s'efforcer de le suivre, il ne lui fut d'aucun secours et la nuit se passa sans qu'elle prît de repos. Dès l'aube, elle ouvrit sa fenêtre, poussa le contrevent et demeura songeuse dans la contemplation du rempart dont les créneaux couverts de neige se profilaient sur un ciel bas où corbeaux et corneilles tournaient en croassant.

— Allons! finit-elle par se dire, c'est aujourd'hui ma chance!

La vue de ces oiseaux, néanmoins, lui déplut; elle évoqua Pétrus dans le cachot de Turgis, en train de le ranimer. Quel froid il devait faire dans cette prison, mon Dieu! Le souvenir de la nuit où on l'y avait elle-même écrouée par ordre de Rabustel, l'assombrit. Colette se revit entre les murs de la Tournote, réprima un frisson puis elle se rendit à la cuisine et la balaya soigneusement avant d'aller tirer de l'eau puis aérer la

salle commune dont elle lava, ponça les dalles avec une vigueur qu'elle n'eût point supposée. Il lui semblait que tout, un pareil jour, ne pouvait être que surprenant, exceptionnel.

Des craquements de roues le long des haies au passage des charrettes sur le chemin des Petits Champs, lui parvinrent assourdis. Ces charrettes se rendaient au marché. Les bêtes glissaient : il fallait les guider à la main par le mors, les retenir au moment de choir puis les remettre en marche à grands coups de gueule, de jurons et de claquements de fouet. Le marché se tenait rue du Bourg non loin de la *Maison-aux-Singes*. Colette rangea les tables, les escabeaux, les essuya et se surprit à chantonner. Tous ces bruits du dehors que des claquements de galoches parfois accompagnaient, la rassuraient, l'empêchaient de penser. Leurs échos familiers l'entouraient d'une sorte de protection dont le secours n'était point négligeable. Un son de trompe lui apprit vers sept heures que la relève du guet avait lieu.

Qu'adviendrait-il si Jacotte la surprenait cette nuit avec Pétrus dans la cave en train de défoncer le mur du soupirail? Mais non. La fille eut un haussement d'épaule. D'abord, on ne la surprendrait pas et même si la tenancière intervenait, il y aurait toujours le long des haies du terrain vague, des craquements de roues au passage des charrettes et cette rumeur confuse des rues qui, progressivement, à présent, s'éveillaient.

— Voilà qui est fait, se dit alors la fille en promenant autour d'elle un regard de contentement.

C'était le plus simple. Le reste assurément comporterait sa part de risques mais à quoi bon s'en effrayer! Elle alluma les feux avant de fermer les fenêtres puis, satisfaite de se sentir en nage, mit de l'eau à chauffer.

— Eh bien! mais, dit Jacotte encore mal réveillée, tu étais morte cette nuit et te voici ressuscitée!

— Pensez-donc! Avec cette neige que les clients apportent du dehors, je ne m'y ferai jamais.

— Tu as raison, reprit Jacotte. Mais depuis plus d'une heure que je t'entends frotter et récurer, tu ne vas plus être bonne à rien de tout le jour!

Colette eut un sourire d'étrange sérénité.

— N'ayez crainte, répondit-elle. Je me connais : aussi vite au lit qu'au travail!

— Nous verrons, fit Jacotte.

***

Toutes deux étaient à table et achevaient leur collation de midi quand Bellote qui n'arrivait d'habitude au bourdeau qu'à une heure, survint.

— J'ai passé la nuit dans le quartier, donna-t-elle pour excuse. Et me voilà!

Colette se garda de rien dire mais elle eut l'intuition que Bellote leur cachait quelque chose.

— As-tu faim? demanda Jacotte.

— Non pas!

— Soif?

— Naturellement!

La patronne lui fit signe de prendre un verre dans le buffet.

— Mais, ajoute Bellote, j'ai mon temps, tout mon temps, parce que, pour ce qui est de boire... j'ai bien bu! Du fameux!

— On ne te force pas, dit Colette.

Bellote la regarda de haut puis laissa, dédaigneusement, tomber de ses lèvres ce simple mot :

— Bran!

— Outaine! protesta Jacotte d'un air digne. Je t'interdis de parler ainsi devant moi. Compris?

— Bran, pour elle! fit Colette.

Outaine pâlit mais ne répliqua rien. Elle s'approcha du buffet, l'ouvrit et s'empara d'un verre qu'elle posa sur la table. Son mauvais caractère lui attirait souvent, de la part des clients, des observations qui dégénéraient en querelles, d'une violence absurde. Jacotte devait ainsi toujours la surveiller et la rappeler aux règles de la bienséance car, lorsqu'elle avait bu, la colère l'aveuglait à tel point qu'il fallait l'envoyer dans la cour se calmer. C'était une rousse aux cheveux en broussaille, aux yeux verts, aux têtons bien plantés que les hommes recherchaient pour son tempérament.

— Alors, dit-elle, ce vin?

Jacotte, pour éviter une scène qu'elle sentait imminente, s'exécuta.

— Je t'avertis, affirma-t-elle pourtant, qu'à la première grossièreté je ne te recevrai plus ici de la semaine.

Outaine vida son verre puis, dardant son regard dans celui de Colette :

— Toi, fit-elle observer, tu as le droit, tous les droits qu'il te plaît d'avoir dans la maison...

— Comme tu vois, dit Colette.

— Ordure!

Jacotte leur imposa silence. Elle savait qu'Outaine ne pardonnait pas à Colette de coucher dans sa chambre alors qu'elle devait regagner la sienne, chaque soir, rue Portelle, à l'autre bout de la ville, dans le quartier des Carmes. Cela l'exaspérait. C'est pourquoi, vraisemblablement, en arrivant à la cuisine, elle s'était vantée tout à l'heure d'avoir passé la nuit chez un client de rencontre qui habitait non loin de l'*Écu*.

— Et si les gaffres, fut-elle sur le point de dire, t'emballaient sous prétexte que tu ne rentres pas chez toi? mais, par sagesse, elle préféra se taire. Bien lui en prit. En effet, dès la première allusion de Bellote à son « coucher » de la veille, Colette n'aurait pu s'empêcher de s'in-

former si ce n'était point à l'hôtel de Perrenet qu'il avait eu lieu. Le nom seul du barbier eût immédiatement déchaîné une bagarre.

Sa visite à l'*Écu de France* et les propos toujours gros de menaces et de sous-entendus qu'il n'avait cessé d'adresser à Colette, n'étaient point désintéressés. Celle-ci n'avait que trop appris à ses dépens de quoi cet homme était capable, pour ne pas s'attendre de sa part à quelque félonie. Entre ses mains, Bellote n'était qu'un instrument dont il manœuvrait les ficelles. Mais en quoi consistait cette manœuvre, précisément? Pensait-il effrayer Colette à l'idée qu'on la soupçonnait d'avoir participé au meurtre de Michel? Participé en quoi? Il eût fallu des preuves pour que ces soupçons se changeassent en présomptions. Colette n'avait rien à redouter de quiconque sur ce point. Le témoignage de Jacotte la couvrait. Néanmoins, par ses relations à la *Maison-aux-Singes* et les services qu'il savait rendre à la police, le barbier se trouvait à même d'ourdir contre qui s'avisait de contrecarrer ses desseins, une trame si serrée de mensonges et de perfidies qu'il valait mieux ne point avoir affaire à lui.

— Bah! se dit inconsciemment Colette. Si je cours un danger, ce n'est pas aujourd'hui que je dois m'en soucier... mais, cette nuit, qu'il me faudra ne point m'y exposer.

Or il existait deux dangers pour Colette. Et tous deux redoutables car si Perrenet ignorait que Pétrus dût s'introduire cette nuit même à l'*Écu*, il avait dans l'esprit que Denysot était l'auteur du meurtre et qu'en surveillant les abords du bourdeau, on finirait par se saisir de lui quand il frapperait à la porte et attendrait qu'elle s'ouvrît. La complicité de Colette ne faisait pas de doute pour le barbier. Évidemment il aurait préféré que l'ancienne maîtresse du compagnon le lui livrât par ruse, après l'avoir fait boire durant que Jacotte irait à la prière. Mais la fille, loin de se prêter à ces machinations, s'était permis hier de quitter ostensiblement sa table pour se jeter à la tête de Hotin et monter avec lui. La seule chance de Colette consistait dans le manque de courage de Perrenet. Ses allusions au « loup-garou » n'étaient point faites, d'ailleurs, pour convaincre la fille. C'est à Jacotte plutôt qu'il aurait dû s'adresser. Mais — en maîtresse femme qu'elle était — l'épouse du gros Jacot aurait immédiatement exigé la moitié de la prime offerte par la ville, en échange du faux-monnayeur et Perrenet entendait en garder la plus grosse part. Deux repris de justice qu'il savait où trouver, quand il en avait besoin, se montreraient moins exigeants. Le barbier les tenait par la peur d'une dénonciation.

— Cinq florins à chacun, leur proposa-t-il cyniquement après les avoir convoqués.

Les brutes durent accepter cette offre.

— Mais attention, spécifia Perrenet. Je le veux vif, sinon...

— Vous l'aurez vif, répondirent-ils, et ficelé de façon qu'il n'échappe pas.

Rendez-vous pris dans le terrain vague, à la fermeture du bourdeau, les deux bandits se retirèrent. Bellote, naturellement, ignorait cette rencontre. Son rôle ne consistait qu'à effrayer Colette si, le moment venu de s'emparer de Denysot, elle essayait d'y mettre obstacle.

— Tu verras s'il ne m'attendra pas dehors à la sortie, lui dit-elle à plusieurs reprises en la croisant dans l'escalier.

Colette demeurait sourde à ces provocations. Il lui tardait que le soir vînt et, à mesure qu'il approchait, elle affectait de paraître plus lasse, pour que Jacotte l'engageât d'elle-même à ne point se rendre à la prière. Vers cinq heures, cependant, comme la tenancière n'avait encore rien dit, Colette lui demanda la permission d'aller se reposer avant de la servir à table.

— C'est dans les jambes que ça me tient, tenta-t-elle d'expliquer. Toutes ces marches à monter et descendre! Je n'en peux plus!

La vieille Falèque bâillait. Elle aussi n'avait pas cessé de monter et descendre les degrés de l'étage.

— Ha ha! fit-elle, il y a des fois qu'on voudrait rester là, dormir.

— Mariette, appela la patronne. Prépare du vin chaud.

— Non, j'y vais, répondit Bellote qui bondit aussitôt à la cuisine.

Mariette l'approuva d'un hochement de tête et resta près du feu.

— C'est le métier! fit observer Falèque.

Jacotte lui répondit :

— Je te conseille de te plaindre! Toi surtout. A ton âge!

La vieille se le tint pour dit.

A cet instant quelqu'un heurta du poing à la porte de la rue. Jacotte poussa le judas et regarda qui était là.

— Ce doit être Perrenet, dit Bellote.

— Non. Personne.

— C'était l'heure du Rouquin, fit alors observer traîtreusement Falèque.

Un silence de mauvais augure s'établit dans la salle.

— Quoi! Michel? protesta Colette. Tu l'aurais vu, comme je l'ai vu, tu n'en parlerais pas.

— Pourquoi?

— Parce que si tu le cherches, il te suivra le soir par les rues, quand tu rentres.

— Non, dit Falèque. Les morts ne reviennent pas...

— Mais qui a donc frappé un tel coup dans la porte? insista Mariette en s'adressant à la patronne.

Celle-ci manœuvra sans répondre le volet du judas puis, ayant regardé par la fente, se tut.

— C'est drôle quand même, dit Outaine. J'attends Perrenet. Il m'a promis de venir. Vous êtes sûre que ce n'est pas lui?

— Puisqu'on t'a déjà dit que c'est personne, risposta aigrement Falèque.

— Comment, personne ?

— D'un sens, ma fille, cela vaut mieux pour toi, fit observer la vieille d'une voix dolente.

Colette alla jusqu'à la porte.

— Permettez, dit-elle, en écartant Jacotte. Autant se rendre compte s'il y a quelqu'un ou non.

Elle ôta le verrou et poussa le battant. Sous la croûte de glace et de neige qui le revêtait d'une sorte de carapace, le rempart avec sa double tour trapue de la porte Guillaume et ses créneaux, semblait frappé d'enchantement. Aucune silhouette d'archer ou de guetteur n'y était apparente. Il faisait froid. Les hommes devaient se tenir à l'intérieur des tours. Et il semblait qu'à dessein de rendre plus suspecte encore la présence invisible de celui qui avait ébranlé l'huis de l'*Écu*, l'intervalle séparant l'hôtel du chemin de ronde fût désert.

— Où vas-tu ? Rentre ! dit Jacotte. Quelque mauvais plaisant aura cru bon de nous alerter par malice. Voyons ! ne reste pas ainsi dehors, Colette !

— Oui, je viens ! répondit la fille qui se rendit jusqu'à l'angle du mur de la cuisine et fouilla du regard le terrain vague où quelqu'un aurait pu se tenir. Il n'y a rien.

— Tu prendras mal !

Colette rebroussa chemin et, réprimant mal un frisson, alla s'asseoir près du foyer.

— Es-tu plus avancée ? lui reprocha la tenancière. Quant à vous autres, enjoignit-elle à Falèque, Bellote et Mariette, allons, c'est l'heure !

Bellote prit la patronne à part et tenta d'obtenir l'autorisation d'attendre que Perrenet la vînt chercher.

— Non point ! Tu n'as qu'à le joindre chez lui, expliqua Jacotte excédée.

— Bien ! fit Bellote que ce refus mortifiait en présence de ses compagnes. Bonsoir !

— Bonsoir !

— L'heure du Rouquin ! marmonna-t-elle au moment de vider les lieux.

— Va toujours, nous verrons ! riposta Jacotte. C'était un bon vivant !

Outaine voulut avoir le dernier mot :

— Raison de plus, dit-elle, les bons vivants font d'habitude les mauvais morts !

IX

C'est après le crève-feu que Colette attendait Pétrus mais la présence du mystérieux individu qui venait de se manifester, l'emplissait d'une secrète angoisse. En effet, quelle qu'ait été l'intention du personnage

en heurtant à l'huis du bourdeau, elle avait eu pour résultat d'empêcher le visiteur d'être exact au rendez-vous. Pétrus pourtant n'était pas homme à reculer en pareil cas. Où était-il? Quelle force contraire s'opposait à son projet? Colette, debout derrière la porte, prêtait l'oreille au moindre bruit. Le dernier coup sonné à l'église Saint-Jean, elle entendit la relève du guet s'effectuer comme tous les soirs, au sommet de la porte Guillaume puis tout sombra dans un profond silence. Des nuages obscurcirent la lune. Par l'interstice du judas qu'elle maintenait ouvert, la fille cessa de voir la crête du rempart se profiler sur le ciel clair et la neige tout à coup se remit à tomber.

— Que tarde-t-il ainsi! se demanda Colette découragée.

Il lui sembla soudain que, de la cour où se trouvaient le puits et le bûcher, quelqu'un tentait de crocheter la serrure de la porte.

— Est-ce toi? fit-elle.

La serrure céda.

— Chut! dit Pétrus. J'ai eu du mal à me débarrasser des trois bougres qui assiègent l'hôtel. Qu'est-ce qu'ils font dans le terrain vague?

Elle le guida jusqu'à la cave et lui confia :

— C'est ici, dans le mur.

— Oui, répondit Pétrus qui, tirant Nicolas de sa poche, constata que l'homoncule regardait l'endroit repéré par Colette.

Aussitôt, s'emparant d'un pic employé par Jacot pour rouler ses barriques, il se mit à l'ouvrage. Une première pierre fut lestement arrachée et découvrit une assez grande excavation pleine de sable, de cailloux.

— Va toujours! dit la fille.

L'idée que la patronne pût être de retour avant l'heure qu'elle s'était fixée l'obsédait, l'angoissait.

— Rien! constata Pétrus qui avait déblayé le trou de ses gravats.

Il reprit sa besogne, dégagea une seconde, une troisième pierre puis découvrit une sorte de bloc de maçonnerie qu'il attaqua vigoureusement pensant qu'il contenait un coffre, mais le bloc se rompit sans en déceler aucune trace.

— Oh! je l'aurai quand même, n'aie crainte! grogna Pétrus qui transpirait à grosses gouttes et refusait d'admettre que Nicolas ait pu se tromper. Montre un peu, qu'on se rende compte, ajouta-t-il en remplaçant la mandragore dans l'axe du mur.

— C'est plus bas, dit Colette. Presque à la hauteur du genou. Tu vois?

— Bien sûr que je vois!

Elle s'approcha du trou et en enleva les pierrailles qui l'obstruaient.

— Ote-toi de là! dit l'autre.

Son humeur devint agressive. Néanmoins il éventra le mur jusqu'à la hauteur que Colette avait indiquée puis, s'emparant de Nicolas, s'aperçut avec stupéfaction que l'homoncule semblait se désintéresser de son travail.

A cet instant, trois ombres qui s'étaient approchées de l'entrée de la

cave, en descendirent, à pas feutrés, les marches. Comme Pétrus, elles avaient escaladé le petit mur de la cour et s'étaient introduites à l'intérieur de l'*Écu de France* puis guidées par le bruit dont Pétrus à l'aide de son pic, ébranlait le sous-sol, elles avaient repéré l'endroit d'où provenait ce bruit. La première ombre, après s'être assurée que les autres la suivaient, s'effaça pour leur livrer passage puis remonta dans la grande salle afin d'y faire le guet. La clarté de la neige rayonnait par le soupirail.

Pétrus se retourna.

— Prends garde! grommela-t-il en détachant du mur un pan de maçonnerie qu'il fit lourdement basculer. Et viens voir.

Colette se pencha, docile, sur l'excavation pratiquée dans le mur et en tâta le fond.

— Non, rien, dit-elle. Y a rien. C'est pourtant grand : j'y tiendrais à mon aise.

Des cailloux, qu'elle fit choir à ses pieds, s'écroulèrent avec un choc sourd sur le sable.

— Et Nicolas? demanda-t-elle.

Pétrus posa son pic contre la paroi, plongea ses deux bras dans le trou, vérifia qu'il était vide et s'essuya le front.

— Oh! Nicolas, répondit-il...

Les deux ombres qu'il n'avait pas vues, se saisirent de lui et sans qu'il pût s'y opposer, tant l'attaque avait été brusque, lui lièrent les bras par derrière puis l'immobilisèrent. Toutes deux étaient armées. Mais Pétrus, malgré ses entraves s'adossa contre la muraille et envoya des coups de pieds si vigoureux à celui de ses agresseurs qui le serrait le plus, qu'il l'obligea à reculer.

— Comment, c'est toi, Pétrus! s'exclama l'autre abasourdi.

— Oui, c'est moi. Que voulez-vous? fit-il.

— A toi, rien.

— Alors, place! ordonna-t-il en se dégageant. Puis il bondit vers la sortie et se heurta en haut des marches à l'ombre qui faisait le guet. Celle-ci tenta de lui barrer le passage. Mais Pétrus lui asséna un si rude coup de son pic sur le crâne qu'il l'étendit à ses pieds sur les dalles.

Colette accourut, haletante, sa lanterne à la main.

— Quoi! dit-elle. C'est Perrenet, le barbier. Qu'as-tu fait? Il est mort.

Les deux ombres remontant de la cave s'approchèrent du corps et l'examinèrent en silence.

Duras dit le premier :

— Oui. Mort! Nous voilà beaux.

— Comment ça? protesta Pétrus. Il a voulu m'empêcher de passer. J'ai frappé sans savoir qui c'était.

— C'était un porc, fit alors observer Bancroche. N'empêche. Cela peut mener loin.

— Mais pourquoi vous a-t-il conduits ici? Pour quelle besogne? s'enquit Pétrus.

— Il prétendait que Leclerc s'y trouvait. Et nous devions nous emparer de lui.

— Ah! très bien, dit Colette. Pour la prime?

— Naturellement, grogna Duras. Ça se comprend. C'est égal, ajouta-t-il en donnant à Pétrus une petite tape sur l'épaule, si la consigne n'avait pas été de le capturer vif, ton compte était réglé.

Bancroche qui retournait le cadavre, hocha la tête.

— Qu'est-ce qu'on en fait? demanda-t-il. On le porte dans le terrain vague?

— Non, fit Duras. Avec la neige les traces de pas nous trahiraient.

— On ne peut pas pourtant le laisser là, dit Colette. La patronne va revenir de la prière. Mieux vaut le descendre dans la cave.

— Elle a raison, grogna Pétrus et il empoigna le barbier par les jambes tandis que les deux autres le prenaient sous les bras et que Colette les éclairait dans l'escalier.

Une fois en bas, l'idée leur vint à tous en même temps que l'excavation pratiquée dans le mur leur servirait à déposer le corps.

— Comme ça, dit cyniquement Duras à Pétrus, t'auras pas travaillé pour rien.

— Va falloir lui plier les jambes fit observer Bancroche. Debout, il tiendrait pas. Vous y êtes?

Duras lui ôta ses chaussures, puis il coupa la bourse qu'il vida de son contenu et dit pour éviter qu'une bagarre n'éclatât :

— Part à trois!

— Part à trois, accepta Pétrus. Y a combien?

— Cinq écus.

La corde qui devait servir à lier Denysot, leur permit d'attacher les jambes du barbier.

— Allons vite! plus vite! les suppliait Colette.

Ils calèrent dans le trou leur macabre fardeau et le murèrent à l'aide de pierres qu'ils entassèrent et cimentèrent de sable gâché, faute d'eau, avec du vin. Cela formait comme un enduit sanglant sur la paroi du soupirail.

— Vous êtes sûrs qu'il est bien mort? s'informa soudainement Colette en s'arrêtant de balayer.

Bancroche ne put s'empêcher de rire.

— Oh! fit-il, elle est drôle.

— Et l'argent? réclama Pétrus.

Duras lui remit un écu sol puis après un calcul laborieux en comptant sur ses doigts, plusieurs livres, gros et deniers qui lui revenaient honnêtement. La bourse qu'il rendit ensuite à son propriétaire, disparut dans le trou et quand celui-ci fut tout à fait refermé, Colette qui avait peur les pressa de s'enfuir.

— Mais... Nicolas? songea-t-elle après s'être enfermée dans sa chambre. Et elle allait descendre afin de s'assurer que Pétrus l'avait pris avec lui, quand Jacotte frappa de grands coups à la porte.

— Tu avais donc mis le verrou? dit Jacotte.

— Oui, répondit la fille d'un air penaud. Je craignais que Perrenet, ou quelqu'un que j'ignore, tentât de revenir me demander d'ouvrir.

Elle débarrassa Jacotte de sa lanterne puis toutes deux gravirent l'étage sans échanger un mot.

— C'est demain le grand jour, dit finalement la tenancière. Réveille-moi si je dors. Et tiens-toi prête.

— Vous irez seule.

— Quoi! s'exclama Jacotte en se dépêtrant de ses lainages. Tu n'es pas bien?

— Je me sens froid dans tous les membres.

— Eh bien! va te coucher. Et dors.

— Non, non, je ne peux pas... Je ne veux pas...

— Tiens donc, fit-elle d'un air soupçonneux. Pour quelle raison?

Mais elle se ravisa à l'idée que Colette redoutait que Turgis ne soit supplicié au Morimont. Or le nom du jeune garçon ne se trouvait pas sur la liste des condamnés que Jacotte s'était procurée. Sa requête à l'Official de Sens avait été transmise : il ne risquait donc rien, du moins pour le moment.

— Tu dois savoir, murmura la grosse femme, et doucement elle lui prit la main pour en tâter le pouls, que Christophe...

— Par pitié! fit Colette. Ne me tourmentez plus.

— C'est vrai. Tu as la fièvre, dit Jacotte. Mais calme-toi. Nous en reparlerons demain, après l'exécution. Turgis y échappera, sois-en sûre. Allons, viens!

Jacotte la mena dans sa chambre, la mit au lit, puis attendit, debout à son chevet, qu'elle s'apaisât. Il était tard. La neige tombait à gros flocons. Colette pleurait. Ses larmes la suffoquaient et la tenancière commençait à trouver le temps long quand la fille cessa de sangloter et s'assoupit presque aussitôt.

***

Sa première impression, lorsqu'elle sortit de la torpeur qui l'avait écrasée, fut de se demander si quelqu'un dont le nom restait vague dans son esprit ne s'était pas non plus brusquement réveillé. Tout dormait autour d'elle mais Colette ne mettait pas en doute qu'on eût appelé au secours. D'où venait cet appel? Pourquoi appelait-on? La fille ouvrit les yeux et se souvint du meurtre de Perrenet, puis de la façon dont les trois hommes l'avaient fait disparaître dans l'épaisseur du mur.

— Dieu l'a voulu! songea-t-elle pour ne pas se reprocher de rester insensible à cette fin misérable.

La fille revit le barbier, inerte sur les dalles. C'était un petit homme

chétif, dont un seul œil — le droit — était resté ouvert. Le coup de pic, porté sauvagement par Pétrus, lui avait fracassé la mâchoire et arraché toute la partie gauche du visage. Il ressemblait ainsi à un pantin cassé et malgré l'affreuse blessure où le sang s'était presque tout de suite coagulé, l'expression de fausseté qu'on lisait d'habitude sur ses traits n'avait fait que s'accentuer de façon si aiguë qu'on en restait gêné. Lorsque Pétrus l'avait soulevé par les pieds, il s'était un moment tassé sur les épaules et son œil grand ouvert avait eu l'air de fixer dans le vide on se savait quel point précis. C'est alors que Colette s'était informée si réellement il était mort. Un peu plus tard, lorsque Duras lui avait attaché les jambes sur la poitrine, l'œil regardait encore à hauteur des genoux le même point qu'il était seul à voir. Puis on avait amoncelé des pierres pour combler le trou, et Colette qui avait suspendu sa lanterne au plafond, s'était alors mise à balayer furieusement la cave pour ne point voir cet œil qui, à mesure que la cloison s'élevait, demeurait grand ouvert sans que personne n'ait eu l'idée ni, plus tard, le courage d'en clore la paupière.

— On croirait qu'il va nous dénoncer! avait fait observer la fille à haute voix.

— Nous dénoncer à qui?

— Je ne sais pas... mais regarde! s'était-elle récriée. Regardez!

— Où qu'il va, répliqua Duras, rien à craindre! D'ailleurs, et il avait empli de mortier la bouche du misérable, comme ça il pourra plus parler... jamais!

Puis Pétrus — sa besogne finie — s'était essuyé les mains contre la paroi du soupirail et avait réclamé la part qui lui revenait sur les cinq écus d'or.

— J'ai peur! se dit Colette.

Une fois de plus, la certitude qu'on avait appelé au secours l'emplit d'effroi. Elle rejeta ses couvertures, s'habilla rapidement et, se dirigeant à tâtons vers la porte de sa chambre, en poussa le battant. Il faisait nuit. Seule, la réverbération de la neige projetait au plafond de la grande salle une indécise clarté de rêve, d'hallucination. Jacotte ronflait. Colette qui redoutait d'être surprise par elle, se déplaçait, avec une précision, une décision de somnambule.

— Voilà! j'arrive! répondit-elle tout bas à l'appel qui l'avait obligée à se lever.

Or l'appel devenant plus faible, elle traversa presque en courant la salle commune pour se trouver enfin dans l'arrière-cave. Un silence oppressant y régnait. Colette eut beau prêter l'oreille, aucune voix ne se fit entendre. S'approchant alors du soupirail, à l'endroit où Perrenet avait été muré, elle attendit. Mais non. Pas un bruit, pas le moindre remuement ou craquement ne décelait la présence de Perrenet. La poignée de mortier dont Duras lui avait obstrué la bouche l'empêchait, même s'il s'était réveillé et débattu, de proférer un cri quelconque. Colette revécut la

scène. Ce Perrenet qu'elle était descendue secourir, en cas de besoin, avait été son ennemi. Sans lui, Turgis ne serait point enfermé à la Tournote. D'où provenait donc la pitié qu'elle éprouvait soudain pour le barbier ? Rien décemment ne pouvait l'expliquer. Et pourtant quel qu'ait été le mal que cet homme lui avait fait, la fille n'y songeait pas ou, plutôt, elle n'y songeait plus. Ce n'était pas à proprement parler de la pitié que Colette éprouvait pour lui, mais de la peur plutôt, une peur abjecte, car elle se souvenait de son regard qu'elle n'avait pu supporter.

Une rumeur d'abord indistincte mais qui, progressivement, s'amplifiait par les rues de la ville, la rendit subitement à la notion des choses.

— Comment, déjà ? se dit-elle.

Dans un profond silence, quatre coups s'égouttèrent du clocher d'une église. Cette fois, Colette se réveilla. Tout le lourd appareil de la justice s'ébranlait sans que rien ni personne ne pût en retarder le redoutable accomplissement. Des charrettes qui se rendaient au Morimont devaient porter, les unes des échelles et des cordes, les autres les divers instruments dont Bellistet se servirait dans l'usage de ses fonctions. Crocs, pinces, couteaux et chaînes allaient être déchargés par les aides du bourreau sur les lieux du supplice. Puis ces aides reviendraient à la *Maison-aux-Singes* pour y prendre leur maître, l'escorter et donner plus de solennelle grandeur à son apparition. Lui-même devait en ce moment revêtir pour la circonstance son vêtement rouge, vérifier si ses gants n'étaient pas trop étroits et consulter une dernière fois la liste qu'il savait par cœur, des clients qu'on lui confierait. Ceux-ci, qui n'avaient point dormi sans doute de la nuit — leur dernière nuit — devaient se préparer à mourir. Aucun d'eux n'ignorait que le jour était venu de monter à l'échelle fatale d'où Bellistet après leur avoir passé l'anneau de chanvre au cou, les projetterait dans le vide et les regarderait pirouetter gracieusement sur eux-mêmes. Ils étaient six qui devaient périr de la sorte. Les autres seraient bouillis et leurs corps exposés aux portes de la ville pour que chacun méditât sur le sort réservé à quiconque s'aviserait de fabriquer de la fausse monnaie. L'énorme cuve qui les recevrait était prête. Il suffirait d'enflammer, tout à l'heure, les fagots imprégnés de poix qui en feraient bouillonner l'huile où, tête première et les bras solidement attachés le long du corps, on les précipiterait.

Une cloche tinta dans les ténèbres. Colette se représenta le tragique échafaud à la lueur des torches. Les valets devaient avoir fini d'en déblayer la neige. Les cordes qu'ils avaient fixées aux potences, après les avoir graissées et manœuvrées, pendaient lugubrement. On commencerait, sans doute, pour n'effrayer personne, par la pendaison car celle-ci comportait toujours une part de bouffonnerie lugubre mais imprévue qui mettait les gens en liesse à la vue des cabrioles qu'exécutaient les condamnés. Au milieu, en avant du plateau, face au couvent d'où messire Bonne, le Mayor, Me Rabustel assisteraient au supplice, en compagnie

de très hauts personnages fourrés d'hermine et vêtus d'écarlate : la cuve énorme, le rougeoyement des flammes léchant les flancs de bronze et les vapeurs de l'huile portée au degré d'ébullition voulu. Colette se sentit défaillir à l'idée que la requête de Turgis pouvait être rejetée par l'Official de Sens et qu'on le traînerait, rompu comme il l'était, sur la plate-forme où Bellistet se saisirait de lui.

— Seigneur, mon Dieu! balbutia-t-elle. Non, non. Vous ne permettrez pas cela.

Puis ses forces l'abandonnant, elle s'abattit de tout son long par terre.

X

L'aube pointait dans l'ouverture du soupirail lorsque Colette ouvrit les yeux. Un froid très vif la transperçait. La fille promena son regard autour d'elle et n'arriva qu'au prix d'un long effort à justifier sa présence dans la cave. Près d'elle, Nicolas gisait, lamentablement, sur le sol. Colette rassemblant ses forces, l'agrippa de ses doigts engourdis puis se dressa comme elle put sur ses jambes et s'aperçut qu'il était mort.

— Quoi? fit-elle claquant des dents. Ce n'est pas vrai : mort?

Elle dut bientôt se rendre à l'évidence et pour rompre le sort qui l'avait liée à l'homoncule, elle le jeta loin d'elle avec dégoût par-dessus les tonneaux où sa chute ne lui arracha aucune plainte. C'était sa faute si la découverte du trésor s'était avérée infructueuse. Quel trésor? Colette ne savait plus comment l'idée lui en était venue. Il n'y avait pas de trésor. Il n'y en avait jamais eu. Sans Nicolas dont le corps flasque était horrible à voir et à toucher, la crédulité de Colette ne l'eût point exposée à une pareille constatation. Est-ce que Turgis avait appris, dans son cachot, que tout espoir de se soustraire à la rigueur de Rabustel devenait improbable? S'il avait été clerc, ainsi qu'il le prétendait, il aurait pu, peut-être, lui échapper. Or il n'était pas clerc. C'était une imposture. Pas une fois, durant qu'il venait voir Colette, à l'*Ecu de France*, il ne lui avait dit quoi que ce fût à ce sujet. La tonsure qu'il portait ne signifiait pas qu'il pût s'en prévaloir. Un compagnon la lui avait faite, probablement, mais il n'y avait aucun droit. Rabustel n'était point si naïf de croire à de pareilles sornettes. Tout en transmettant la requête de Christophe au tribunal ecclésiastique de Dijon afin qu'il l'acheminât sur l'archevêché de Sens, il s'était renseigné à Paris auprès du chapitre Notre-Dame et la réponse lui était parvenue que Turgis n'avait obtenu aucun grade qui permît de l'ordonner.

— C'était trop beau! se dit Colette.

Elle se signa machinalement puis se rendit à la cuisine et alluma le feu. La rumeur qu'elle avait entendue tout à l'heure ne s'était nullement ralentie. Au roulement des charrettes s'ajoutait un piétinement d'hommes et de femmes qui se rendaient par groupes au Morimont. Marchands,

commis, moines, stropiats, gens de peine et de peu, ménétriers, artisans, tout ce monde répandait par les rues des grognements de sabots sur la neige où le heurt des bâtons alternait avec le bruit de plus en plus nombreux des conversations. D'humbles femmes bossues ou contrefaites, munies de deux cannes, des mendiants déguenillés, plusieurs lépreux signalant leur présence à l'aide de cliquettes, des étrangers qui ne connaissaient pas la ville, des vieux tout clopinants guidés par d'autres vieux ou par de bonnes gens circulaient petitement, s'arrêtaient, repartaient le long des boutiques closes à l'intérieur desquelles, parfois, un chien grondait.

Le supplice étant pour midi, chacun avait grandement le temps d'arriver avant qu'il commençât, mais les préparatifs offraient peut-être autant d'intérêt pour la foule que l'exécution. Des hommes d'armes rangés au pied de l'échafaud montaient bonne garde. Sans eux, les curieux se seraient enhardis jusqu'à grimper sur la plate-forme pour escalader les échelles dressées sous les gibets ou, qui sait même, à se hisser sur les bords de la cuve afin d'en vérifier le noirâtre contenu.

— Passez oultre! Plus loin! répondaient, à chaque question qui leur était posée, les sergents.

Repoussés dans ce sens, il ne restait guère aux badauds qu'à s'en prendre pour l'admirer à la sévère façade du couvent même de Morimont dont les fenêtres étaient décorées de branches de sapin transformées par la neige en arbres de Noël et qui, reliées l'une à l'autre par de longs voiles funèbres, n'offraient rien de réjouissant. Allant et venant sur la place ou battant la semelle, en attendant que la cloche Notre-Dame annonçât que les condamnés récitaient l'amende honorable, avant d'être jetés sur une claie et traînés jusqu'à l'échafaud, des gens de toute sorte se saluaient ou se congratulaient de pouvoir enfin assister au tourment que messire Bellistet infligerait aux fabricants de faux florins.

A la même heure, Jacotte qui croyait Colette endormie, se vêtit chaudement et descendit à la cuisine.

— Eh bien? s'informa-t-elle à la vue de sa pensionnaire assise au coin de l'âtre. Te sens-tu plus vaillante?

— Non, dit Colette.

— Mais voyons, secoue-toi! Bouge un peu! Fais comme moi...

La fille s'essuya les yeux.

— Vous, ce n'est pas la même chose, soupira-t-elle. Jacot va revenir tandis que, moi, je tremble pour Turgis. Vous savez...

— Quoi?

— Il n'est pas clerc, dit-elle.

— Et après? protesta Jacotte. L'essentiel est qu'il sauve aujourd'hui sa peau. Nous aviserons demain à la lui conserver.

Une écuellée de soupe que Colette avait mise à chauffer n'eut que le temps de lui être servie : la tenancière ne la laissa pas refroidir.

— Alors, tu ne viens pas? Non? jugea-t-elle cependant décent de s'informer.

Colette secoua négativement la tête.

La grosse femme prit à main gauche la rue des Grands-Champs et la suivit jusqu'au carron où se trouvait l'hôtel de Perrenet dont les volets fermés l'étonnèrent. Mais elle poursuivit son chemin de crainte de ne point parvenir à se glisser aux abords proches de l'échafaud. C'était la meilleure place, près du foyer de la cuve. On s'en apercevait d'ailleurs au nombre des spectateurs qui s'y pressaient. Jacotte, malgré son embonpoint, profita du tacite acquiescement de gros marchands qui fréquentaient chez elle pour s'approcher, sans avoir l'air de les connaître, du point qu'elle convoitait d'atteindre. Au premier rang, la vieille Falèque lui adressa un petit signe de tête.

— On est bien là! dit-elle.

Jacotte n'eut pas l'air d'entendre. Les fagots qu'on venait d'allumer dégageaient une épaisse fumée et la chaleur qu'ils répandaient se fit sentir presque aussitôt. Des gens reculèrent. Les femmes jetaient des cris.

— C'est qu'on brûle! fit l'une d'elles. Pour Dieu, ne poussez pas!

Les hommes d'armes intervinrent. Eux non plus ne se souciaient guère d'être trop près des flammes dont les langues léchaient les flancs de l'énorme cuve. Ils obligèrent la foule à refluer, mais celle-ci n'entendant point être frustrée du plaisir qu'elle s'était promis de prendre à voir châtier les coupables, les pressa de telle sorte qu'elle faillit les étouffer. Il fallut qu'on dépêchât d'urgence une trentaine d'archers qui, se tenant par la main, endiguèrent le flot sur ce point.

Le glas qui retentit alors à l'église Saint-Pierre, proche de la prison, apaisa les esprits. Finalement tous se calmèrent car les moines s'étant mis à réciter les prières des agonisants, la foule les reprit avec eux pour obtenir de Dieu pardon. Une tripière de la rue du Bourg qui demeurait bouche close près de Falèque lui dit, brusquement d'un air sombre, pour justifier son attitude :

— Si le ciel me rendait au moins les huit postulats faux que je ne sais comment écouler, je prierais de grand cœur pour le repos de ces brigands. Mais personne n'en veut. Je n'ai guère plus qu'à les clouer à mon étal.

Falèque haussa les épaules.

— Demande à Dieu de les passer, fit-elle d'un air cafard. Il t'aidera.

— Voire! grogna la tripière.

Le glas tintait à petits coups.

— On n'en finira donc jamais! se dit Jacotte en marmottant ses patenôtres qu'elle entrecoupait de soupirs.

Elle pensait à Jacot qui lui serait, ainsi que Bar-sur-Aulbe, rendu après l'exécution et il lui tardait grandement de profiter des deux hommes. Dispensée du port du flocard au bras gauche, en raison de l'état qu'exer-

çait son époux à la *Maison-aux-Singes*, elle avait l'air d'une riche bourgeoise dont la dévotion édifiait ses voisins.

Soudain au dernier tintement de la cloche, un silence redoutable plana sur l'assemblée et tous les visages se tournèrent dans la direction de la rue Chapelotte par où les condamnés, précédés d'un gros de cavaliers et de pénitents noirs affublés de cagoules, allaient déboucher sur la place. Tête nue et pieds nus, en chemise malgré le froid qui leur marbrait la peau de taches violettes, ils apparurent dans l'ordre où le bourreau devait s'en emparer. Une première claie traversa lentement la foule et se rangea près de l'échafaud. Elle contenait Colin Lhomme, l'hôtelier, et Raymonnet. Les valets de geôle les aidèrent à gravir les degrés de la plate-forme. Colin Lhomme, qui mourait de peur, dut être porté à bras-le-corps jusque sous la potence. Et Me Bellistet, dans son bel habit rouge, attendit que, de la fenêtre du couvent, le procureur-syndic lui donnât l'ordre de commencer.

En un clin d'œil, le malheureux fut hissé sur l'échelle et projeté dans le vide au bout de la corde qu'on lui avait passée autour du cou. Une rumeur d'approbation s'éleva de la foule à l'adresse du bourreau qui, sans perdre un instant, se saisit de Raymonnet et l'expédia dans l'autre monde avec tant de dextérité que les spectateurs se récrièrent d'émerveillement.

— Ah! l'habile homme, disait-on. C'est plaisir de le voir à l'œuvre.

Raymonnet cependant, s'était laissé choir sur le plancher et il avait fallu, pour ne point décevoir les gens, qu'on le soulevât de force et qu'on le présentât, hurlant, à Bellistet. Celui-ci détestait les condamnés récalcitrants.

— A quoi bon compliquer la besogne ? leur reprochait-il honnêtement.

L'huile fumait dans la cuve.

— Bernard! Dubourg! appela le bourreau. Allons... Plus vite!

Tous les deux descendirent de la claie sur laquelle on les avait jetés. Leurs jambes entourées de chiffons saignaient. La vue de la potence leur arracha des lamentations.

— Hé bien, faut y aller, dit Bellistet à Bernard qui criait le plus fort.

C'était un gros homme sans courage à qui l'idée de finir de la sorte n'était jamais venue. Les mains liées derrière le dos, il tenta de fuir, mais les aides le maîtrisèrent tandis que ses compagnons attendaient au pied de l'échelle qu'il l'eût péniblement, enfin, escaladée.

Dubourg pleurait.

— Tu verras, ce n'est rien, lui dit un des valets.

La première partie de la hideuse cérémonie avait pris fin. L'autre allait suivre. Bellistet s'approcha de la cuve puis ordonna qu'on activât les flammes. Ses aides répandirent de la poix sur le feu et de noirs tourbillons d'une âcre et suffocante fumée se déroulèrent convulsivement.

Jacotte contemplait les pendus et se souvenait du temps qu'ils fré-

quentaient chez elle. Dubourg avait été durant plusieurs années le ruffian attitré de la Fèvre. C'était un bon vivant qui risquait chaque soir au jeu l'argent que lui remettait sa maîtresse. Outaine avait été folle de Bernard. Les deux filles devaient se trouver dans la foule. Elles avaient assisté au tourment de leurs anciens amants. Pauvre Bernard ! Jacotte avait pitié de lui. Mais à quoi servirait donc à présent de le plaindre ? C'est au moment que le bourreau l'avait empoigné par le col qu'il aurait fallu l'appeler, le réconforter. Trop tard ! De tous les compagnons, il était le plus élégant, le plus séduisant, le plus digne d'inspirer cette passion que Bellote avait éprouvée si violemment pour lui. Jacotte chercha des yeux ses pensionnaires ; mais il y avait tellement de monde sur la place qu'elle en fut pour la peine. Seule Falèque, toujours près de la cuve, se tenait immobile. Une mèche de cheveux gris s'était échappée du châle qu'elle portait sur la tête : jamais elle n'avait paru plus vieille, plus délabrée. Son pouvoir sur les hommes émanait de ses seins encore fermes, de ses cuisses, de ses hanches et du feu sombre, ardent, qu'on lisait dans ses regards. A son âge, elle pouvait se vanter de mener la vie belle car aucun des garçons qui montaient avec elle ne lui avaient jamais pu soutirer un blanc.

— Trop tard ! trop tard ! se répéta Jacotte en manière de consolation.

Sur la plate-forme où il maniait ses pinces et ses crochets, Bellistet surveillait l'ébullition de l'huile. Le moment approchait, pour lui, d'y plonger ses patients car d'horribles bouillonnements affleuraient à sa surface et menaçaient parfois de se répandre à l'extérieur. La cloche de Saint-Pierre se remit à tinter puis celles de Saint-Michel, de Saint-Étienne, de Sainte-Bénigne, de Saint-Jean et de Saint-Philibert lui répondirent à petits coups lugubres et espacés. Des hommes ôtèrent leurs chaperons. Les femmes joignirent les mains. Tous se tenaient debout comme au spectacle qu'on leur donnait parfois de *la Douloureuse et Véritable Passion du Christ* sous le porche de Notre-Dame, le vendredi de la semaine sainte. Il ne s'agissait point cependant d'acteurs plus ou moins réputés. Cette fois, aucune illusion n'était possible. Les pénitents portaient des cierges allumés et l'escorte de cavaliers encadrant le cortège était constituée par des hommes dont les armures produisirent sur la foule un saisissant effet. On entendit les claies chasser et crisser sur la neige. Puis le sinistre ronflement du feu qu'attisaient les valets, s'éleva dans une sorte de stupeur et de consternation. Des religieux juchés sur la plate-forme avaient beau réciter leurs prières, elles ne parvenaient point à dissiper la sensation d'effroi qui s'était emparée de chacun.

Le grand Mugnerac, qu'on avait connu brun et taillé en athlète, n'était plus le même homme. Ses cheveux et sa barbe avaient blanchi et le mal qu'il éprouvait à se mouvoir fit impression sur ceux qui, dans la foule, étaient venus pour lui. Il fallut le porter, dolent et lamentable, jusqu'à la hauteur du bourreau qui, sans explication, se mit à le ligoter. Lui, non plus, n'était point résigné à mourir. Il n'avait pas cru cela

possible et le beuglement qu'il poussa, quand Bellistet le chargea sur son épaule, fut tel que tout le monde l'entendit. Si Bellistet, à cet instant, n'avait point projeté, tête première, Mugnerac dans la cuve, les protestations qui déjà s'élevaient en sa faveur eussent, peut-être, empêché l'homme rouge d'exécuter sa tâche.

Un cri d'horreur et de satisfaction déferla vers l'estrade. Bellistet, sans se troubler, s'empara du suivant. Ses aides qui l'avaient ficelé, essayaient de le faire taire, mais la vue des deux jambes de Mugnerac émergeant de la cuve, lui arrachait des hurlements. Implacable, le bourreau le chargea sur son épaule et l'envoya rejoindre son compagnon puis, comme les deux corps obstruaient en partie l'orifice de la cuve, il s'arma d'un long crochet puis d'une pince pour les retirer de l'huile et laisser la place à d'autres.

Johannès, dont c'était le tour, dut donc assister tandis qu'on l'entravait, à ce répugnant repêchage. L'odeur de l'huile et de la chair brûlée le suffoquait au point de l'empêcher de crier. Le feu ronflait. Dans la foule, une femme appela :

— Johannès!

C'était la tripière qui ne pardonnait pas à l'ancien religieux de lui avoir écoulé de faux florins et qui, savourant sa vengeance, lui signalait qu'elle était là. On la fit taire. Mais alors, brusquement, un second appel plus rauque, plus déchirant partit des premiers rangs des spectateurs. Falèque se détourna. Elle avait reconnu la voix de la patronne qui, croyant l'exécution terminée, venait d'apercevoir Turgis que Pétrus traînait vers le bourreau.

XI

J'arrive au terme d'un récit qui, depuis des années me hante et qui, pour des raisons que le lecteur aura de lui-même pressenties, relèvent plus de l'exorcisme que du genre littéraire dont il pourrait se réclamer. L'élément historique n'intervient, en effet, dans cette misérable aventure qu'afin d'en accentuer la crédibilité. Cependant c'est avec l'impérieuse et louable intention de me libérer des monstruosités dont les chroniques du XVe siècle font état et dont j'ai cruellement subi l'attirance, que j'ai pris pour objet, dans ces pages, le célèbre procès des Coquillards. Pierre Champion possédait de précieux renseignements sur les « Enfans de la Coquille » et la maison où ces aimables sires « se assemblaient par espécial de nuit » pour y jouer aux dés, aux cartes et aux marelles. Une pièce d'archives nous apprend que Jacot-de-la-Mer et son épouse Jacotte n'étaient tenanciers de ce lieu de débauche que depuis 1554, c'est-à-dire un an après l'apparition des Coquillards dans la ville de Dijon. Tout au bout de la rue des Grands-Champs, presque dans le fossé intérieur des fortifications, entre la porte Guillaume et la Tour-aux-Anes, l'endroit devait être singulièrement désert au milieu de terrains vagues et de ver-

gers. Pas de « sortie » du côté de la campagne. La muraille. Peut-être quelques guetteurs ou espies que la garde montante relevait à heure fixe. Passage à peu près nul et le silence. La maison était isolée comme au diable vauvert, pour Dijon. Il fallait, pour s'y rendre, en avoir la ferme intention. Les pécheurs s'avéraient volontaires et ne pouvaient alléguer qu'ils eussent cédé à l'offre d'une tentation occasionnelle. Ainsi en avait décidé la sagesse des pouvoirs laïcs et ecclésiastiques qui espéraient restreindre le nombre des fautes en en éloignant l'objet.

C'était là, pour les Coquillards, un lieu de tout repos. Où auraient-ils trouvé meilleur refuge qu'en l'hôtel de Jacot? Jacot les traitait en amis, les laissait s'immiscer en maîtres dans les affaires de la maison, rançonner les fillettes et traiter quelquefois les clients en intrus. Jacot n'était pas tenu d'inscrire leurs noms sur son registre. Un hôtelier véritable eût été dans l'obligation de les prendre tandis que, les femmes parties avant le couvre-feu, les hommes avaient toute liberté de s'entretenir de leurs desseins et de dresser des plans, sans craindre qu'aucune indiscrétion ne révélât à la police les secrets de la bande. Le local les protégeait. Chaque année — le jour même de son investiture — le vicomte Mayor prononçait gravement au nom de Jacot-de-la-Mer l'amodiation parmi les autres fermages. Ce n'était point une plaisanterie, mais les ressources de la ville. Les échevins, le procureur-syndic, en grand apparat eux aussi, l'écoutaient d'un air digne. Seuls, deux ou trois sergents ou plusieurs clercs espiègles refrénaient un sourire ou se guignaient d'un œil malin.

Imaginez maintenant ce que devait être, rue des Grands-Champs, le comportement des joueurs, leurs querelles, leurs cris et les bagarres qui s'ensuivaient. C'était une maison à histoires. Un religieux boiteux de l'ordre de Citeaux qui s'affublait d' « une grande vieille robe noire » pour que Jacotte ne lui claquât pas la porte de la rue au nez, terrorisait les fillettes. Il avait un soir frappé Bellote Outaine d'un coup de couteau. Le métier n'allait donc pas sans risques. Un triste énergumène, Guillaume Lenragié, qui portait bien son nom, manifestait la prétention d' « avoir la compagnie des femmes » gratis. Il les battait et les griffait ou quelquefois encore leur dérobait l'argent qu'elles cachaient sur elles. Jacotte le connaissait : aussi se gardait-elle d'ouvrir quand il se présentait et, par dépit, ce grossier personnage s'accroupissait devant l'entrée de l'hôtel et y déféquait ses ordures. On rapportait également qu'un troisième habitué de l'endroit qui se nommait Nicolas Bisonequin avait eu la cuisse percée d'une dague au cours d'une rixe provoquée par une partie de villote avec les compagnons.

Quand le scandale passait les bornes, Jacot était mandé, d'urgence, à la mairie où messire Bonne le sommait, pour la dernière fois, de jurer que cela ne se renouvellerait plus. Jacot jurait ce qu'on voulait. On aurait obtenu de lui les plus graves dénonciations s'il n'avait par exemple eu peur pour sa peau. Rien ne m'ôtera de l'esprit que la descente du Mayor n'a eu lieu que pour préparer celle de Rabustel et empêcher

que des soupçons ne s'accumulassent sur Jacot. On l'avait même emprisonné pour le soustraire à la vengeance de ses « amis » les Coquillards qui, revenus de leur surprise, auraient fini par voir clair dans son jeu. Banni de Dijon, on l'avait néanmoins rendu à son épouse et il était probable qu'avant peu la sentence serait légalement rapportée. Il suffirait que Denysot Leclerc tombât dans quelque piège, et que jamais Colette ne se doutât de rien.

L'infortunée savait que Christophe avait été supplicié quand Jacotte, de retour à l'*Écu de France*, se précipita dans ses bras et la tint embrassée.

— Tu as bien fait de ne pas venir! s'écria-t-elle en larmes.

Colette ne pleurait pas : elle était pétrifiée d'horreur, comme morte. Tout ce qu'on lui disait de Turgis ou d'elle-même la laissait insensible.

— Je veux le voir, répondit-elle, enfin. Laissez!

Elle repoussa Jacotte et monta dans sa chambre se vêtir d'une longue cape qui lui tombait jusqu'aux talons et se couvrir la tête d'un châle. Ainsi prête, elle sortit du bourdeau. L'aiguillette cousue sur l'épaule gauche de sa cape... elle était donc en règle, libre d'aller et de venir par les rues. Personne ne s'y opposerait. La ville d'ailleurs était pleine de gens qui avaient assisté à l'exécution des condamnés et les cherchaient pour s'assurer qu'ils n'avaient point échappé au bourreau. Les corps des pendus, que les aides de Bellistet devaient aller suspendre aux fourches des grandes justices sur la route de Beaune, étaient déjà décrochés du gibet et attendaient sur une voiture. On les pendrait ainsi une seconde fois, livrés à la rapacité des corbeaux dont les croassements, déjà, se multipliaient autour d'eux.

— Oh! hue! fit le voiturier.

La foule s'écarta. La voiture dont le chargement ressemblait à quelque charretée de bois tirée par deux chevaux ferrés à glace, s'engouffra sous la porte d'Ouche, longea les murs de l'Hôtel-Dieu et disparut à un tournant.

— Colette! dit tout à coup Falèque d'une voix rauque.

— Où est-il? demanda Colette.

Bellistet ayant pris possession des malheureux plongés par ses soins dans la cuve d'huile bouillante, il ne restait plus trace sur l'échafaud d'aucun des suppliciés.

— Qu'en a-t-on fait?

— Bellistet doit l'avoir exposé à la porte Saint-Pierre. Il va vite Bellistet, dit Falèque. Il traîne pas. Donne la main, nous irons ensemble.

Colette n'eut pas l'air de comprendre. Elle contempla d'un air égaré la plate-forme déserte, la contourna, se dirigea pas d'étroites rues grouillantes de monde, vers la prison, passa devant une modeste église qui ressemblait à une chapelle, puis, s'approchant d'une voûte pratiquée dans la masse d'une tour qui défendait la ville au sud, leva la tête et aperçut, lié à une poutre, le cadavre de Mugnerac. On l'avait dégagé des cordes

qui l'enserraient mais en dépit de ses chairs boursouflées, de ses yeux blancs, bouillis, sa bouche grande ouverte procurait la sensation que le cri de terreur qu'il n'avait pu pousser, à sa dernière minute, allait lui sortir de la gorge.

— Seigneur, ayez pitié! gémit Colette.

Un bourgeois expliquait que la mort avait été instantanée. La fille se boucha les oreilles.

Une inscription, passée au cou du malheureux, mentionnait en grosses lettres ce mot :

Faulx-monnoyer

— Oui, bien sûr! Comme Viande-Creuse, Johannès, comme Turgis, se dit Colette, horrifiée.

Elle s'en fut soudain, par la gauche, le long du rempart dans la direction de la porte des Chanoines sans qu'aucun attroupement de badauds ne lui signalât la présence de celui qu'elle cherchait. Or, Turgis n'était pas non plus à la porte Saint-Nicolas. Johannès qu'on y avait coiffé d'une mitre de papier par allusion à son premier état de religieux, portait sur une pancarte la même inscription qu'elle avait lue au cou de Mugnerac.

Un froid très vif saisit Colette. Et une angoisse, un découragement sans borne à la pensée qu'il était inutile de tenter de revoir Christophe. Que pouvait-elle pour lui? De quel secours lui serait-elle? Déjà comme pour l'attrister davantage, la lumière déclinait. Les auberges s'emplissaient. On buvait, on se contait de bouche à oreille des secrets sur certains compagnons qui avaient échappé à Rabustel. Selon les uns, il était évident que Denysot Leclerc se terrait à l'*Écu de France*. Perrenet, le barbier, avait laissé entendre qu'il le prendrait vif. Mais Perrenet n'était plus ni chez lui, ni nulle part. Où donc et pour quelles raisons ne l'avait-on pas vu au Morimont? Colette qui, par le chemin de ronde, était allée de la porte Saint-Nicolas à la Tour-aux-Anes, comprit qu'on la suivait.

— Hé! la fille, l'interpella Hotin, le chaussetier, où donc est ton galant?

— Je l'ai perdu! dit-elle. Vous m'obligeriez grandement en m'indiquant où il se trouve.

— Qui donc?

— Turgis.

— Tu es sur le bon chemin, répondit Hotin. Je l'ai vu qui t'attend à la porte Guillaume.

Elle y courut et aperçut de loin, ficelée par les épaules et se balançant dans le vide, la silhouette du beau Christophe.

— Jésus! dit-elle près de défaillir. C'est ma faute! Je suis maudite.

On lui avait passé au cou la même pancarte qu'aux compagnons. Colette se signa et elle allait s'agenouiller sur la neige quand le cliquetement d'une crécelle la fit se retourner.

— Ventre diable! Range-toi que je passe, lui cria un piéton que ce bruit de crécelle semblait épouvanter. Entends-tu? C'est un ladre!

Le lépreux, ainsi désigné, portait un manteau noir barré d'une grande croix bleue qui permettait aux gens de le reconnaître dans la foule et de se protéger de son contact. Son chaperon enfoncé sur les yeux lui cachait le haut du visage tandis qu'une espèce de bâillon noir dissimulait sans doute un chancre de la bouche.

Colette vit l'homme avancer dans sa direction. Agitant sa crécelle il arriva bientôt à sa hauteur et comme la fille se reculait afin de laisser la voie libre :

— Va toujours! Passe le pont! dit-il.

La fille passa le pont comme on venait de le lui ordonner, et, s'arrêtant, regarda l'homme qu'elle n'avait point reconnu. Elle le vit alors sous la voûte de la porte Guillaume frapper d'un coup de dague un personnage qui lui avait emboîté le pas.

— Au secours! clama celui-ci. A la mort!

Le bruit de la crécelle couvrit ses cris.

— Qui es-tu? dit Colette au faux ladre en le voyant, à son tour, franchir le pont et l'entraîner vers un chemin qui descendait entre les arbres.

Il souleva le bâillon qui lui masquait la bouche.

— Ah! fit-elle. Denysot!

Puis, après un moment, comme il l'entraînait sans lui fournir d'explication :

— Où me mènes-tu? demanda-t-elle.

— En lieu sûr, dit Leclerc. Demain, nous serons loin.

FRANCIS CARCO,
de l'Académie Goncourt.

DE MONTRÉAL A CHICOUTIMI

par Edmée de La Rochefoucauld

Je me souviens.
(devise de Québec.)

MONTRÉAL *(septembre* 1952*)*. — Les voyageurs regardent par les hublots de l'avion qui s'élève cette admirable nuit étoilée qu'est Paris à huit heures du soir. Constellations blanches, colorées, mais chaque étoile n'est, dans cette nuit des hommes, qu'une lampe au lieu d'un monde.

J'aperçois quelques-uns de mes compagnons invités au Centenaire de l'Université Laval à Québec : monseigneur Lallier, évêque de Nancy ; le doyen de la Faculté des Lettres de Paris, M. Davy — ou à la visite de grandes usines canadiennes : des ingénieurs, des hommes d'affaires. Ces deux missions indiquent déjà le double aspect du Canada français : hautes traditions spirituelles, savante organisation technique.

Mon voisin, le professeur L. Binet, doyen de la Faculté de Médecine, m'offre quelques aphorismes : « On creuse sa tombe avec ses dents. » « L'iode est le pain quotidien des personnes âgées. » Un Marc-Aurèle de la morale médicale ?

Après une escale à Shannon, le pilote nous conduit à cinq mille sept cents mètres d'altitude. Survol des nuages au-dessus de l'Atlantique. Réveil au petit jour rouge ceinturant la terre et — tandis qu'il est midi à Orly — débarquement, avec une heure d'avance, à six heures trente à Dorval, aéroport de Montréal (que les Anglais prononcent *Mountréal* comme le Saint-Laurent devient *Saint-Lauwrence*).

Une jeune Française, professeur au collège Marie de France [1], nous emmène aussitôt en auto vers une longue banlieue où le style anglais des maisons de brique à encadrements noirs se distingue du style américain à maisons blanches. Voici la grande rue Sherbrooke, les quartiers résidentiels agréablement fleuris, Côte des Neiges, Outremont. Trois ou quatre gratte-ciel seulement, dont l'hôtel Laurentien où nous descendons : Bible et radio dans chaque chambre, lunch accompagné d'un verre d'eau plein de glaçons ; pas de doute, nous sommes sur le continent américain. Et c'est sur cette terre qu'en 1524, Jacques Cartier et ses compagnons de Saint-Malo, reprenant la route des Vikings scandinaves ont abordé, accueillis par des Indiens, coiffés de plumes et armés de flèches, stupéfaits de les voir planter sur un cap la croix du Christ et le drapeau du roi François Ier.

Le maire de Montréal, une des premières personnalités canadiennes avec qui j'ai l'occasion de m'entretenir, reçoit la mission nationale française à l'hôtel de ville. Vestibule somptueux, de marbre clair, bureau de boiserie. Le bois joue un rôle certain dans la décoration en ce pays de défricheurs de forêts, et déjà nous rêvons de la forêt canadienne avec les érables, les orignals, les écureuils. (Par contraste, nous verrons des maisons en aluminium à Chicoutimi.)

Camilien Houde est un conservateur. (Il y a ici quatre partis : conservateur, libéral, C.C.F. (socialiste genre anglais) et en Colombie britannique [2], un parti plus avancé, favorable à la distribution des revenus de la terre — ou du moins qui l'était avant que cette province ne soit devenue très riche par suite de la découverte des gisements de pétrole.) Nommé de nouveau maire à la fin de la guerre, Camilien Houde administre la ville de Montréal avec dynamisme ; les chômeurs ont été occupés à construire des logements et un souterrain qui traverse une partie de la ville ; une nouvelle administration a remis les finances en ordre. E. Gilson, dans sa harangue, le compare au maire d'une de nos grandes villes. Camilien Houde répond avec chaleur : Montréal est la deuxième ville de langue française, après Paris, avant Marseille. Huit cent mille habitants sur un million deux cent cinquante mille parlent notre langue [3]. Vin d'honneur. Signature au Livre d'or.

1. Le collège Marie de France, fondé par madame Brouillette, est devenu institution officielle sous la direction intelligente de madame d'Alverny. L'instruction est donnée à trois cents élèves — et refusée à quatre cents, vu l'exiguïté des locaux. Parallèlement, le collège Stanislas offre aux garçons l'enseignement français.

2. Le Canada britannique comprend dix provinces : Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, Colombie, Gaspésie, Terre-Neuve, Ontario, Manitoba, Alberta, Saskatchewan, l'île du Prince-Édouard.

3. La province de Québec, couvrant 8 767 700 kilomètres carrés (600 000 kilomètres carrés seulement de moins que les États-Unis) comprend trois millions et demi d'habitants parlant français. Six millions d'habitants dans le Canada — sur une population de treize à quatorze millions d'habitants — sont d'origine française.

L'archevêque, monseigneur Léger, nous a reçus auparavant, dans un vaste salon de damas rouge, sièges rouges, tapis rouge. Évocation des liens franco-canadiens, toujours surprenants [1]. C'est l'Église catholique qui a maintenu le français. Des prêtres ne possédant qu'une grammaire française l'exposaient en classe. Chaque élève, en tournant les pages, la consultait. Ainsi notre langue s'est maintenue sur ces rives prédestinées où l'on revoit la baie de Saint-Malo redessinée par la nature à Québec.

La rivalité courtoise entre la métropole Montréal et la capitale Québec donne lieu à des mots : Québec s'élève, Montréal s'étend ; c'est en effet une très grande ville américaine avec un quartier coloré d'enseignes lumineuses comme Broadway que nous traversons pour atteindre l'hôtel Windsor, où le sénateur Vien, président du Comité France-Amérique, nous accueille avec une grâce parfaite, à côté du pro-maire de la ville. Celui-ci me rappelle qu'à Ottawa le maire est une femme, et que madame Adélaïde Sinclair occupe le poste de secrétaire d'État à la Santé publique. Pour la première fois, une Québecoise, madame Berger, sera déléguée cette année à l'Assemblée de l'O.N.U. On sait que le Canada français, longtemps en retard, a établi le suffrage féminin pendant la guerre, mais à l'instar des pays anglo-saxons, l'usage demeure des banquets uniquement féminins ou strictement réservés aux hommes.

Canadair. — Après les présentations, nous commençons la visite des usines : avions, canons, centrale hydro-électrique, aluminium, etc.

Dans l'immense avionnerie Canadair, qui couvre deux cent trente mille mètres carrés et occupe dix mille ouvriers, on fabrique les *Sabres, F.* 86 *jets* (à réaction), à raison de quarante-cinq par mois. Le prix coûtant d'un avion est de 225 000 dollars, toute la production est prise par le Gouvernement.

On nous invite à traverser des salles brillamment éclairées au néon où travaillent des centaines d'ingénieurs-dessinateurs. Quelques femmes. Ailleurs, nous suivons les diverses étapes de la construction des carlingues, gigantesques sauterelles (corps, ailes, toutes les pièces sont peintes en jaune vert, peinture de protection). Les moteurs viennent des États-Unis, mais bientôt on en fabriquera ici. Un seul pilote à bord : ce fauteuil de dentiste, c'est un siège éjectable... L'ouvrier qui construit ces machines gagne de 60 cents à 2 dollars et demi par heure ; le directeur n'a qu'un traitement double ou triple de celui de l'ingénieur. C'est pourquoi, dit-on, les rivalités sociales n'existent pas : chacun a « ce qu'il lui faut ».

1. Après le traité de Paris qui cédait le Canada aux Anglais, dix-huit mois avaient été donnés aux Français pour décider s'ils y resteraient. Dilemme pathétique qui évoque la situation des Alsaciens. Les trente mille colons ont actuellement six millions de descendants. Les Gagnon, de la famille du ministre des Finances de la province de Québec, qui étaient quatre en 1635, sont aujourd'hui trente-six mille.

Un déjeuner froid, spécialité du Canada, nous est offert par la direction (en grande partie américaine). Les *buffets* se recommandent d'abord du point de vue esthétique. Avant de les dépouiller, on peut les admirer : poissons énormes, cochons de lait, gâteaux de noces, rappellent les toiles de Jordaens. C'est à chaque occasion un étonnement pour les yeux : j'ai noté, une fois, en pièce centrale, quatre faisans emplumés dans quatre pots d'argent, entourant une montagne de raisins bordée par deux colombes blanches et surmontée par deux langoustes...

Whisky. — Suivons le Saint-Laurent, merveilleux fleuve, doux, romantique, qu'on voit partout et qu'on ne se lasse jamais de voir.

C'est une distillerie de whisky que nous visitons à Ville-la-Salle. Devant les réservoirs volumineux emplis d'alcool, issu de la fermentation des grains de blé, on pense à ce tonneau de malvoisie où se noya un empereur. Cent vingt mille litres d'alcool — production contrôlée par l'État — sortent chaque jour de la distillerie Seagram dont les machines ne nécessitent que l'attention d'une douzaine d'ouvriers.

Je m'échappe au milieu du déjeuner pour aller parler à Radio-Canada. Six minutes d'interview entre trois annonces de chocolat. La publicité intervient constamment entre les émissions ; que celles-ci soient pieuses, profanes ou politiques, les maisons de commerce vous engagent sans cesse à consommer des pilules antirhumatismales ou à vous attacher à jamais à une marque de savon.

Iroquois. — J'avais exprimé le désir de visiter une réserve d'Indiens. Les jeux des garçons de chez nous, lorsqu'ils transforment par l'imagination quelque étang en lac Winnipeg et se font Peaux-Rouges ou coureurs des bois, datent peut-être de la découverte des Algonquins que fit Jacques Cartier, au Labrador. On m'emmènera à Caughnawaga, chez les Iroquois. Promenade pour touristes? Tant pis! Ils sont huit mille sur un terrain assez vaste qui leur est réservé où tout est gratuit, hôpital, école ; nul impôt n'y est perçu, nous explique le Père Blanchard, chef de la mission jésuite. Dans cette *réserve*, des mariages avec les blancs ont fait des Peaux-Rouges aux yeux bleus, aux cheveux blonds ; en 1704, notamment, les Iroquois eurent le droit de ramener autant de captives qu'ils avaient eu d'hommes tués à la guerre. C'est ainsi que cent blanches entrèrent dans la tribu de Caughnawaga.

Nous causons en anglais avec le chef, coiffé des plumes rituelles. (Il a reçu George VI et porte la médaille du roi à son cou.) Suivent des danses : danses de femmes, d'enfants, danses de chasse, scandées par les cris des Peaux-Rouges. Dans le Musée, grange de bois poussiéreux où sont accrochés peaux de bêtes et totems, un simulacre de mariage avec échange de sang se fait devant nous et une invocation au *great spirit* pour notre bon voyage achève la démonstration folklorique. Ces Indiens bûcherons sont généralement chrétiens. Le Père nous montre d'ailleurs

les reliques de Catherine Tekakwitha (1656-1680), dont le procès en béatification est en Cour de Rome. C'était une petite sainte indienne, « le lys des bords de la Mohawk et du Saint-Laurent », dont l'histoire est touchante. Les voyages se font dans le temps comme dans l'espace : on rêve ici aux *Natchez*, à Chateaubriand, subissant la séduction des mœurs simples...

A l'église, nous entendrons au magnétophone le *Panis Angelicus* de Franck, chanté — par un chœur de voix admirables et disciplinées — en iroquois. Dans cette langue sont faites les inscriptions du chemin de croix de l'église. Il y a longtemps que les jésuites ont obtenu le privilège de chanter des parties de la messe en iroquois, langue compliquée qu'ils ont étudiée à fond et dont ils ont écrit la grammaire il y a un siècle.

Lisons en iroquois sur le cénotaphe élevé à la vierge Kateri : « *Oukweonweke Natsitsko, Teotsitsianekaron* ». Ce que cela signifie ? « La plus belle fleur épanouie chez les sauvages. »

L'essor canadien. — Journée de détente. La Commission des Ports nationaux nous invite à visiter le port de Montréal, à bord du *Sir Hugh Allen*. Promenade sur les eaux douces — que la mer commence à saler à Québec. Nous calculons l'ampleur du Saint-Laurent en nous évertuant à transformer les milles en kilomètres ; il y a non seulement des milles marins (1 852 mètres) mais aussi des milles terrestres (1 609 mètres). On s'y perd.

Les bateaux de la Canadian Pacific évoquent pour moi la visite des docks de la Tamise où j'avais vu, alignés, les vaisseaux anglais, la plus grande flotte du monde.

La prospérité du Canada revêt bien des aspects ; son essor est vertigineux. Voici les chiffres qui nous furent donnés au banquet de la ville de Montréal, par Guy Vanier. « De 1939 à 1951, c'est-à-dire de la déclaration de la seconde guerre à maintenant, soit en douze ans, la valeur des produits de la forêt a quintuplé ; les produits miniers ont triplé en valeur ; la construction représente un accroissement de 500 p. 100 ; les exportations ont quadruplé ; les investissements nouveaux qui étaient de l'ordre de 773 millions de dollars avant la seconde guerre mondiale ont atteint 4 600 millions de dollars pour l'année 1951. » Certes, les capitaux étrangers ont apporté une aide considérable. Les États-Unis ont une part égale à 75 p. 100 de l'ensemble de ces capitaux qui représentent 32 p. 100 dans l'économie du Canada (38 p. 100 en 1939). Ce qu'il importe de signaler, c'est la sagesse de la politique financière. La dette publique atteint aux États-Unis 2 000 dollars par habitant, le Canada, lui, a réduit sa dette publique de 2 milliards de dollars au cours des cinq dernières années, aussi le dollar canadien fait-il prime sur le dollar américain...

Sorel. — Sorel est le Creusot du Canada. Sur la route de Québec — rive gauche du Saint-Laurent — nous nous rendons à l'invitation de son dynamique et sympathique propriétaire Édouard Simard. Cette usine de construction des canons anti-avions a été commencée en 1941, elle n'a plus cessé depuis lors de se développer. Par groupes de six (c'est ainsi qu'on visite tout établissement au Canada), nous parcourons des salles d'une grandeur considérable, conduits parfois par un ingénieur français : sous nos yeux les fours transforment l'acier en gigantesques lingots incandescents qui sont manipulés, refroidis, soudés à toutes sortes de plaques et de billettes, montés sur des tourelles et finissent par constituer ces canons formés de vingt-huit mille pièces dont l'aspect trouble de diverses façons l'esprit.

Nous quittons l'arsenal pour *Marine-Industries*, qui présente à côté de Sorel un chantier de dragues, où d'énormes grues de fer, le long d'un canal, se meuvent dans l'air, évocatrices de l'art de Braque et de Picasso.

Québec. — On apprend aux écoliers français qu'au XVIIe siècle, Samuel Champlain a fondé la ville de Québec [1], en 1608 que le Père Marquette et Cavelier de la Salle, explorateurs intrépides, ont pénétré dans le bassin du Mississipi, mais qu'en 1763, sous Louis XV, le Canada français — quelques arpents de neige, disait à l'époque M. de Voltaire — a dû être, après de brefs combats avec l'armée anglo-iroquoise où l'héroïque Montcalm trouva la mort, cédé aux Anglais, venus peu après nous pour fonder la Nouvelle-Angleterre.

Les écoliers s'attristent, ils rêvent quelques instants sur la page de leur manuel d'histoire où ils viennent d'apprendre peut-être d'autres découvertes françaises et d'autres abandons, mais celui qui, vraiment, sur la route — du Sud ou du Nord — s'approche de Québec, se sent bouleversé : la porte Saint-Louis, l'église N.-D. des Victoires, la statue de Samuel Champlain, le tombeau de monseigneur Laval, la Citadelle du gouverneur : à chaque monument, le visiteur français éprouve une émotion, où le terrible regret le dispute à la reconnaissance envers tant de fidélité à nos souvenirs.

Avec M. Jean Bruchesi, sous-secrétaire d'État de la province de Québec, grand historien des Réalités nouvelles du Canada et vice-président de France-Amérique, nous faisons le parcours sacré ; l'Allée des Braves, champ de bataille de Sainte-Foy, la dernière que les Français aient livrée avant la prise de Québec ; à l'Anse de Foulon, devant le Saint-Laurent, on nous explique le combat que Montcalm l'impétueux, ayant appris l'arrivée des Anglais, vint leur livrer imprudemment et qu'il perdit... J'ai vu au couvent des Ursulines, sur la table de leur petit musée,

1. Québec signifie « amas de cabanes ». Des Hurons habitent encore à Lorette, aux environs de Québec.

le crâne de Montcalm, et dans l'église la plaque de marbre blanc érigée par un Anglais (lord Alymer), à l'endroit où fut inhumé le corps de cet admirable soldat.

L'Université Laval. — On nous a réservé des chambres au célèbre hôtel Frontenac, construit il y a quatre-vingts ans sur l'emplacement du Palais du Gouverneur par un architecte anglais. Énorme bâtiment à tours et toits verts, d'où la vue sur le grand fleuve et son pont élégant est célèbre. Québec possède deux cent mille habitants. Soixante-quinze mille touristes sont venus pour la célébration des fêtes du Centenaire de l'Université Laval. Monseigneur François de Montmorency-Laval, le premier évêque du Canada, avait fondé un séminaire en 1663 pour assurer le recrutement et la formation des futurs prêtres de l'École canadienne. En 1851 fut instituée l'Université Laval de Québec ; elle obtint la charte royale signée en 1852 par la reine Victoria. En 1876, le Saint-Siège accorda une charte pontificale à l'Université Laval qui établit la même année une succursale à Montréal [1]. La vieille Université Laval que conduit avec tant de sagesse et de largeur d'esprit le recteur magnifique monseigneur Vaudry devient trop étroite pour dix Facultés [2]. Une cité universitaire est projetée et commencée aux environs de Québec.

La messe pontificale, illustrée par un discours de monseigneur Blanchet, recteur de l'Institut catholique, une messe en plein air devant l'hôtel du Gouvernement, des présentations d'adresses d'Universités de quarante-deux pays, des remises de doctorats *honoris causa* constituèrent un ensemble de cérémonies religieuses ou intellectuelles d'une grande beauté.

On vit, devant les archevêques et évêques en manteau rouge et violet, défiler dans une grande séance au Capitol, trois cent trente-deux délégués en robe et bonnet. Le délégué d'Upsala, coiffé d'un haut de forme plissé, celui d'Istamboul, en robe blanche brodée d'or, obtinrent un succès particulier. M. E. Gilson, en académicien, faisait très premier Empire parmi tout ce moyen âge. Quelques femmes portant le bonnet carré noir à gland passèrent aussi, portant les papiers calligraphiés. Même ambiance de cérémonie au Palais Montcalm, au Collège — sorte de Vélodrome d'Hiver — où monseigneur Roy, archevêque de Québec et l'ambassadeur de France, M. Hubert Guérin, recueillirent les applaudissements de dix mille spectateurs .

Gardons en conclusion de ces fêtes — où les Français de France furent à l'honneur — la conclusion du premier ministre, le T. H. M. Saint-

1. Où se trouve un centre important de recherches nucléaires. Montréal possède aussi une Université anglaise : Mac Gill.

2. La Faculté des Sciences sociales dont le doyen est le T. R. Père Lévesque est justement renommée. L'École des Mines, l'École forestière sont fort appréciées.

Laurent : « Laval est une œuvre de fondation française et la France pouvait-elle nous faire un cadeau plus digne de sa civilisation que de nous donner une Université telle que Laval?... »

Parler français. — Sauf une ou deux exceptions, les orateurs prononcèrent leurs discours [1] en français ; l'humour de M. E. Gilson fut goûté. Faut-il aborder le sujet délicat du « parler français » [2] au Canada, comme le fit le sénateur E. Monpetit, à la Chambre de commerce de Montréal? E. Monpetit, seul membre de l'Institut de France sur le continent américain (puisque S. E. le général Vanier est ambassadeur à Paris), a répondu avec beaucoup de finesse à quelques étonnements : « On a critiqué l'emploi de certains mots, par exemple *peinturer* (on *peinture* l'extérieur des maisons tous les trois ans), mais Littré a cité ce verbe à côté de peindre. *Indésirable* qui a fait fortune vient du Canada, etc. » Et pourquoi n'aurait-on pas le droit de créer de l'autre côté de l'Atlantique des substantifs fondés sur des usages, des habitudes différentes [3]?

La question de la langue a aussi un aspect politique. Les Français sont la majorité dans la province de Québec. Aux élections prochaines, le Nouveau-Brunswick qui a déjà 43 p. 100 de voix françaises sera sans doute dans la même situation. Dans cinquante ans, sans doute, d'autres provinces auront également une majorité française. Les Anglais, eux, font une politique d'émigration (deux cent à trois cent mille éléments par an de toutes nationalités : Polonais, etc., peu assimilables par les Canadiens français). La question des écoles dans l'Ouest est difficile ; il faut payer l'enseignement français, qui n'est pas soutenu par le Gouvernement.

Ile d'Orléans. — Aux environs de Québec, de l'autre côté du Saint-Laurent, nous abordons à l'île d'Orléans, nommée ainsi en souvenir du duc d'Orléans au temps de Champlain. Fermes anciennes, longues maisons basses et blanches à portes rouges, coiffées de hauts toits bruns. Visite de l'église Sainte-Famille, consacrée par monseigneur de Pontbriand en 1749 : statues anciennes sur la façade, intérieur blanc et or de

1. Souvent le thème traité fut l'absence d'antagonisme entre les valeurs spirituelles et intellectuelles.

2. Des expressions sont parfois retraduites de l'anglais en français. Ainsi la jolie danse appelée *la carrée* a pour origine notre *quadrille* devenue entre temps *square dance*.

3. Toute la question de la culture française se situerait ici. On sait qu'un certain malaise a apparu chez les jeunes intellectuels de la province de Québec, Gérard Pelletier, Vadboncœur, Maurice Blain, collaborateurs de la revue *Cité Libre*, éditée à Montréal. Plusieurs problèmes d'ordre religieux ou national sont posés simultanément. Retenons ceux qui nous intéressent particulièrement : le Canada français peut-il avoir une culture autonome? N'a-t-il pas perdu le goût de la liberté individuelle, le style même et la respiration de la civilisation française? Comment sortir du « dilemme de l'intégrisme traditionnel, partagé entre la nostalgie d'une culture française de type européen et le refus d'une culture américaine d'inspiration française? »

l'époque. (Il n'est pas rare de voir des autels Louis XIV dans de petites églises anciennes.)

Voici le sixième couvent des Sœurs de la Congrégation de N.-D., fondée en 1686 par la Mère Marguerite Bourgeois (venue à Montréal vers 1642). Les sœurs nous montrent sa table de bois, des fauteuils du temps, simples et gracieux, de bois noir, le minuscule ciboire des débuts quand, sous l'ordre du Roi-Soleil, on élevait ici les filles des agents.

***

Au zoo de Québec, qui est célèbre, nous voyons le cerf wapiti, l'orignal, genre de cerf avec les bois plus larges ; le bison à bosse (bosse comestible) ; le cygne noir d'Australie ; le merle bleu à bec noir, à plumage foncé bleuissant au soleil, qui crie : *Tout revit, tout revit* ; le pélican ; des canards aux gros becs jaunes ; des beaux loups, les coyottes, compromis entre le renard et le chien ; les lamas rêveurs ; le raton laveur ou chat sauvage qui a le pouvoir de plonger ; mais, déception, nous n'avons pu apercevoir les castors cachés sous leurs demeures de longs fagots de bois et de pierres.

Forêt canadienne. — Nous partons, à travers la région des lacs, vers le Grand Nord. Sans doute, nous ne saurions atteindre dans le peu de temps dont nous disposons le lac Saint-Jean et le pays de Maria Chapdelaine — roman resté si populaire au Canada où il y a pourtant de bons romanciers et de grandes romancières — mais nous contemplerons cependant dans le beau décor des Laurentides, hautes collines chargées déjà d'érables rouge framboise, une extraordinaire succession de lacs, bleus, outremer glacé, brillant jusqu'au blanc, lac des Roches, rivière Montmorency, puis le lac des Iles, vert, le lac Tourangeau, gris argent, et sur le plateau des lacs de lumière verte. Nous trouvons à Chicoutimi (dont le nom signifie « fin des eaux profondes ») la rivière Saguenay d'une largeur de grand fleuve, détournée pour l'utiliser en chute d'eau. En effet, nous voici à quelque deux cents kilomètres au nord de Québec encore une fois devant une usine. Il s'agit de la centrale hydro-électrique de Shipshaw, entourée d'un merveilleux parc anglo-chinois naturel. Nous visitons les halls des machines et on nous nomme au passage : les excitatrices, les alternateurs, les turbines (où passent sans dommage les poissons : truites et *ouananiches*). On prononce des chiffres qui éblouissent nos ingénieurs : un million deux cent mille chevaux-vapeur sont produits ici, trois fois plus qu'à Génissiat, et cette force est utilisée par la seule usine — voisine — d'aluminium d'Arvida. Il est vrai que l'usine d'Arvida, recevant la bauxite ou l'alumine de Guyane et bientôt des îles de Guinée, fournit au monde la dixième partie de sa consommation. Il est vrai aussi que le règlement interdit aux femmes de pénétrer dans cette usine et que je n'en parle que par ouï-dire. Pendant la visite de la Mission à Arvida,

nous faisons un tour dans la ville riante habitée par les ouvriers. Sont-ils heureux, ayant atteint un haut *Way of life*? Il existe cependant un mouvement syndical réclamant la cogestion des entreprises. Les ouvriers voudraient décider, d'accord avec les patrons, tout changement dans les méthodes de travail.

... Nous revenons par Québec et Montréal. Les souvenirs de la vieille France ne cessent de s'unir à des visions du monde d'aujourd'hui. Nous comprenons que le poète canadien Robert Choquette, envisageant dans un hymne à la survivance française, l'avenir spirituel de son pays, ait lancé du sol canadien français ce cri d'espérance :

Il y aura deux fois, en même temps, la France...

Peut-être irons-nous plus loin. Si le Canada réussit la difficile synthèse du Français et de l'Américain, de l'esprit et de la technique, ce vaste pays (plein des richesses prodigieuses de la terre, amiante, uranium, titanium, fer, cuivre, zinc, plomb, or, pétrole, etc.) ne donnera-t-il pas dans un demi-siècle, naissance à quelque nouvel homme moderne, qui sera un modèle d'équilibre?

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SCIENCE ET HASARD

par Pius Servien *(Payot)*

M. Pius Servien est un de ces penseurs, comme il n'en existe guère, à qui rien de ce qui est humain n'est étranger. « Léonard de Vinci lui donnerait du cousin », remarquait déjà Léon-Paul Fargue, et nous-même l'apparenterions volontiers, pour son anticonformisme, à un Eddington. Physicien, il possède l'art d'envelopper ses recherches dans la langue la plus drue et la plus colorée; humaniste, il sait éclairer les travaux anciens à la lumière des plus récentes conquêtes de la science.

Or, ayant observé que la physique d'aujourd'hui est fondée, en majeure partie, sur une base statistique, c'est-à-dire sur le jeu du hasard, M. Pius Servien s'est avisé que l'étude scientifique des lois du hasard n'avait pas encore été entreprise. Le calcul des probabilités? Une simple arithmétique. Et de décocher aux mathématiciens quelques plaisantes vérités. C'est à établir une vraie science des probabilités — et non une collection de recettes sur le jeu de pile ou face, la loterie nationale ou les martingales — qu'il s'occupe dans ce livre. Celui-ci intéressera non seulement ceux de nos lecteurs qui suivent le mouvement scientifique, mais aussi ceux qui, tel l'« honnête homme » de jadis, veulent comprendre, dite en clair par un esprit original, une révolution fondamentale de la pensée contemporaine.

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique page 158.)

QUATRE CONTES

de PÄR LAGERKVIST

Nous publions ici quatre contes de Pär Lagerkvist, le célèbre lauréat du Prix Nobel. Ils donnent une idée exacte et saisissante de ce que peut créer cet esprit puissant si apte à maîtriser avec une amertume sarcastique les impressions d'angoisse qu'il éprouve.

MON PÈRE ET MOI

J'AVAIS une dizaine d'années, je m'en souviens, quand mon père me prit par la main un dimanche après-midi et m'emmena dans les bois pour me faire entendre le chant des oiseaux. Nous adressâmes un signe d'adieu à ma mère qui, ayant à préparer le dîner, ne pouvait nous accompagner. Le soleil répandait une douce chaleur et nous nous mîmes en route allègrement. Nous ne prenions pas trop au sérieux le chant des oiseaux qui n'était pas pour nous particulièrement beau ni remarquable ; nous étions des gens sains et raisonnables, mon père et moi. Élevés au milieu de la nature, habitués à elle, nous ne nous montions pas la tête à son sujet. Mais c'était dimanche et mon père avait congé. Nous suivîmes la voie ferrée : elle était interdite à la circulation, mais mon père étant cheminot pouvait y passer. Nous arrivions ainsi directement à la forêt, sans faire de détours.

Aussitôt commencèrent le chant des oiseaux et les autres rumeurs. On entendait pépier dans les buissons pinsons et fauvettes, moineaux et grives, tout le bourdonnement qui vous entoure dès qu'on est parmi les arbres. La terre était couverte d'anémones, les bouleaux venaient d'entr'ouvrir leurs bourgeons, les sapins lançaient leurs pousses fraîches ; de toutes parts s'exhalait une bonne odeur et le sous-bois fumait, car il était exposé au soleil. Une vie active régnait partout, les bourdons jaillissaient de leurs trous, des moustiques tourbillonnaient aux endroits marécageux, et pour les happer les oiseaux s'élançaient des buissons comme des flèches, puis disparaissaient aussi vite qu'ils étaient venus. Un train arriva, poussif, et nous dûmes descendre sur le remblai ; mon père salua le mécanicien en portant deux doigts à son chapeau du dimanche ; le mécanicien fit le salut militaire et un geste de la main ; tout allait vite.

Puis nous continuâmes notre chemin en marchant sur les traverses, dont le goudron suintait à la chaleur du soleil. Cela sentait la graisse de voiture et les fleurs d'amandier, le goudron et la bruyère, un pêle-mêle d'odeurs. Nous faisions de grands pas pour éviter le ballast, qui était gros et déchirait les souliers. Les rails brillaient au soleil. Des deux côtés de la voie, les poteaux téléphoniques chantaient à notre passage. Oui, c'était une belle journée. Aucun nuage n'apparaissait dans le ciel pur et, au dire de mon père, il ne pouvait pas en venir par un tel temps. Au bout d'un moment, nous trouvâmes à droite de la voie ferrée un champ d'avoine, dont un petit fermier de notre connaissance avait écobué la terre. L'avoine y poussait drue et unie. Mon père l'examina d'un œil compétent et l'on voyait bien qu'il était satisfait. Moi, né en ville, je ne m'y entendais guère. Nous arrivâmes ensuite au pont jeté sur un petit ruisseau qui d'habitude ne roule pas beaucoup d'eau, mais était gonflé ce jour-là. Nous nous tînmes par la main pour ne pas tomber entre les traverses. Nous n'étions pas loin de la petite maison du garde-barrière, tout entourée de verdure, de pommiers et de groseilliers à maquereau. Nous entrâmes dire bonjour, on nous servit du lait, on nous montra le cochon, les poules et les arbres fruitiers en fleurs, puis nous continuâmes notre chemin. Nous voulions aller jusqu'à la grande rivière, où le paysage est plus beau qu'ailleurs, et qui présente ceci de particulier qu'en amont elle coule devant la maison où habitait mon père dans son enfance. Nous avions coutume de ne pas retourner en arrière avant d'y être arrivés, et ce jour-là aussi, une bonne marche nous y conduisit. Bien que ce fût tout près de la station suivante, nous n'allâmes pas plus loin. Mon père regarda seulement si le sémaphore était bien orienté ; il pensait à tout. Nous fîmes halte au bord de la rivière. Large et attirante, elle coulait en plein soleil. La forêt touffue inclinait ses branches au-dessus des rives et se mirait dans l'eau ; tout était clair et frais, et des petits lacs en amont venait une brise légère. Nous descendîmes nous promener sur le bord. Mon père me montra les bons endroits pour la pêche à la ligne. Enfant, il avait passé des journées entières, assis sur ces pierres, à guetter les perches. Souvent il n'en voyait pas une seule, mais quelle bienheureuse existence! Maintenant il n'avait plus le temps. Pendant un bon moment nous avons couru et fait grand bruit, mettant à l'eau des bouts d'écorce que le courant emportait, y lançant des cailloux pour voir qui de nous deux irait le plus loin ; nous étions d'un tempérament joyeux et gai, mon père et moi. A la fin, nous nous sentîmes fatigués et, trouvant que c'en était assez, nous prîmes le chemin du retour.

La nuit tombait. La forêt était transformée : il ne faisait pas encore sombre, mais presque. Nous pressâmes le pas. Ma mère devait s'inquiéter, nous attendre avec le dîner — elle avait toujours peur qu'il n'arrive quelque chose. Tel n'était pas le cas. Nous avions eu une journée parfaite, il n'était rien arrivé. Nous étions contents de tout. Il faisait de plus en plus sombre. Les arbres devenaient singuliers. Ils semblaient écouter

chacun de nos pas, comme se demandant qui nous étions. Sous l'un d'eux nous aperçûmes un ver luisant, qui nous fixait dans l'obscurité. Je serrai la main de mon père, mais il n'avait pas vu cette lueur étrange ; il continuait de marcher. C'était maintenant la nuit noire. Nous arrivâmes au pont sur le ruisseau. En bas l'eau grondait dans les profondeurs, sinistrement, comme si elle avait voulu nous engloutir. Sous nos pieds s'ouvrait l'abîme. Nous faisions avec précaution de longues enjambées d'une traverse à l'autre, nous tenant convulsivement par la main pour ne pas tomber. Je croyais que mon père allait me porter, mais il n'en dit mot, il voulait que je marche comme lui sans m'inquiéter. Nous continuâmes d'avancer. Il allait tranquillement dans l'obscurité, d'un pas régulier, sans parler, songeant à ses affaires. Je ne comprenais pas comment il pouvait rester si calme dans cette obscurité. Effrayé, je jetais des regards autour de moi. La nuit régnait partout. J'osais à peine respirer à fond ; absorber tant d'obscurité me semblait dangereux, bientôt mortel même. Oui, je me souviens que je le croyais en ce temps-là. Les remblais descendaient à pic, comme vers de noirs précipices. Les poteaux téléphoniques se dressaient spectraux vers le ciel ; il en émanait un sourd grondement, comme si quelqu'un avait parlé de plusieurs lieues sous terre ; les petits chapeaux de porcelaine blanche, peureusement tassés, écoutaient cette voix. Tout prenait un aspect inquiétant. Rien n'était normal, rien n'était réel, tout semblait appartenir à un monde fantastique. Je me serrai encore plus contre mon père et murmurai :

— Papa, pourquoi est-ce si effrayant quand il fait noir ?

— Non, mon cher enfant, ce n'est pas effrayant, dit-il en me prenant par la main.

— Si, papa, ça l'est.

— Non, mon enfant, il ne faut pas croire cela. Ne savons-nous pas qu'il y a un Dieu ?

Je me sentais abandonné. C'était si étrange que moi seul j'eusse peur, non mon père, que nos impressions fussent différentes. Étrange aussi de sentir que ses paroles ne m'empêchaient pas d'avoir peur. Même ce qu'il me disait de Dieu ne me rassurait point. Je trouvais Dieu sinistre, lui aussi. Sinistre, l'idée qu'il se cachait partout dans la nuit, sous les arbres, dans les poteaux téléphoniques qui grondaient — ce devait être lui — partout. Et pourtant invisible.

Nous marchions en silence, chacun absorbé par ses propres pensées. Mon cœur se serrait, comme si la nuit y était entrée et commençait à le comprimer.

Alors, au moment même où nous étions à un tournant, nous entendîmes soudain un roulement terrible derrière nous ! La peur nous arracha en sursaut à nos pensées. Mon père m'entraîna en bas du remblai, dans le précipice, et m'y retint. Le train passa en trombe. Un train noir qui, tous wagons éteints, roulait à une vitesse folle. Quel était ce train, on n'en attendait aucun à cette heure-là ! Terrifiés, nous le regardions. Le foyer,

où l'on jetait des pelletées de charbon, flamboyait sur la puissante locomotive, les étincelles tourbillonnaient follement dans la nuit. Cela faisait frémir. Le mécanicien, tout pâle, immobile, les traits figés, était éclairé par le feu. Mon père ne le reconnaissait pas, ne savait pas qui était cet homme au regard fixe, qui semblait vouloir seulement s'enfoncer dans l'obscurité, dans l'obscurité sans fin.

Surexcité, haletant d'angoisse, je suivis des yeux l'hallucinante vision. Elle fut engloutie par la nuit. Mon père me fit remonter sur la voie, nous pressâmes le pas pour rentrer. Il dit :

— C'est curieux, quel était donc ce train ? Je n'ai pas reconnu le mécanicien. Puis il garda le silence.

Mais je tremblais de tout mon corps. Ce train était pour moi, oui, pour moi. Je devinais qu'il signifiait l'angoisse qui devait venir, tout cet inconnu dont mon père n'avait pas idée, contre lequel il ne pouvait pas me protéger. Je voyais là l'image du monde qui m'attendait, de ma vie qui ne ressemblerait pas à celle de mon père, où tout était calme et sûr. Ce ne serait pas un monde normal, une vie normale. Elle se précipiterait brûlante dans la grande obscurité sans fin.

LES OSSEMENTS VÉNÉRÉS

Deux peuples avaient mené l'un contre l'autre une grande guerre. Ils en étaient très fiers et gardaient vivant le souvenir de passions auprès desquelles les petites ardeurs ordinaires des hommes ne sont rien. Les survivants s'y rattachaient fanatiquement. De chaque côté de la frontière, où la lutte avait avancé et reculé tour à tour, et où les combattants avaient été horriblement massacrés, on avait élevé un imposant monument aux morts qui s'étaient sacrifiés pour la patrie et qui maintenant dormaient dans son sol. Les deux peuples y venaient en pèlerinage, chacun auprès des siens ; on y adressait aux foules des paroles enflammées sur les héros dont les os reposaient sous la terre, sanctifiés par une mort glorieuse, couverts d'honneur pour l'éternité.

Alors se répandit dans les deux pays le bruit sinistre qu'il se passait quelque chose la nuit sur les anciens champs de bataille. Il y avait des revenants, les morts se levaient de leurs tombes, traversaient la frontière et se recherchaient, comme s'ils se fussent réconciliés.

Ces rumeurs causaient à tous une profonde indignation. Les héros tombés, ceux que vénérait un peuple entier, recherchaient l'ennemi, se réconciliaient avec lui ! C'était épouvantable.

Les deux nations déléguèrent une commission chargée de faire une enquête. On se mit aux aguets derrière quelques arbres desséchés qui subsistaient, et l'on attendit minuit.

Abomination, c'était bien vrai ! Du champ désert se levaient des formes sinistres, qui franchissaient la frontière. Elles avaient l'air de porter

quelque chose. Les guetteurs se précipitèrent à leur rencontre, pleins de fureur.

— Quoi, vous qui vous êtes sacrifiés à votre patrie, vous que nous vénérons par-dessus tout, dont nous venons en pèlerinage honorer la mémoire, dont nous tenons pour sacré le lieu de repos, vous fraternisez avec l'ennemi! Vous vous réconciliez avec lui!

Les héros tombés regardèrent avec étonnement les membres de la commission :

— Certes non. Nous nous haïssons plus que jamais. Mais nous échangeons simplement nos ossements ; il y avait trop de désordre ici.

L'ASCENSEUR QUI DESCENDAIT EN ENFER

AMOUREUSEMENT, le sous-directeur des Finances, Joensson, ayant ouvert l'élégant ascenseur de l'hôtel, y poussa un être gracieux, qui sentait la fourrure et la poudre. Ils se blottirent l'un contre l'autre sur le siège moelleux et l'ascenseur se mit à descendre. La petite madame offrit sa bouche entr'ouverte, humide de vin, et ils s'embrassèrent. Ils venaient de la terrasse, où ils avaient soupé sous les étoiles, ils allaient maintenant chercher des distractions au dehors. « Mon chéri, que c'était beau, murmura-t-elle. Si poétique d'être avec toi là-haut, comme au milieu des étoiles! On comprend alors ce qu'est l'amour. M'aimes-tu vraiment? » Le sous-directeur répondit par un baiser qui dura encore plus longtemps que les autres. L'ascenseur descendait. « Heureusement que tu es venue, ma petite, dit-il, sinon j'en aurais perdu la raison. — Oui, mais tu peux croire qu'il a été insupportable. Dès que j'ai commencé à me préparer, il m'a demandé où j'allais. « Je vais où ça me plaît, j'imagine, ai-je répondu. On n'est tout de même pas prisonnière. » Alors il s'est contenté de me fixer pendant tout le temps que je m'habillais, que je mettais mon nouveau costume beige. Trouves-tu qu'il me va? Quel est celui qui me va le mieux à ton avis, le rose peut-être? — Tout te va, ma chérie, dit le sous-directeur, pourtant jamais je ne t'avais vue aussi éblouissante que ce soir. » Avec un sourire reconnaissant elle ouvrit son manteau de fourrure et ils s'embrassèrent longuement. L'ascenseur descendait. « Ensuite, quand je fus prête à partir, il me prit la main et la serra si fort que cela me fait encore mal, et toujours sans dire un mot. Tu n'as pas idée de ce qu'il est brutal! « Alors adieu », lui dis-je. Il ne comprend rien. Il est d'un entêtement sans bornes, vraiment intolérable. — Pauvre petite, dit le sous-directeur Joensson. — Comme si je ne pouvais pas sortir un peu pour me distraire. Mais, vois-tu, il est ce qu'on peut imaginer de plus sérieux sur terre. Il ne prend rien d'une façon simple et naturelle. On dirait que tout est une question de vie ou de mort. — Pauvre petite, par quoi n'as-tu pas dû passer! — Oh! j'ai terriblement souffert. Terriblement. Personne n'a souffert comme moi. Je n'avais pas connu l'amour avant de t'avoir rencontré. — Ma chérie! »,

dit Joensson en la prenant dans ses bras. L'ascenseur descendait. « Songe, dit-elle, lorsqu'elle se fut ressaisie après l'enlacement : être assise avec toi là-haut et regarder les étoiles et rêver. Ah! je ne l'oublierai jamais. Tiens, c'est pour ces choses-là qu'Arvid est impossible, il reste toujours si sérieux, il n'a pas un brin de poésie en lui, il n'y connaît rien. — Chérie, ce doit-être insupportable. — Oui, n'est-ce pas? insupportable. Mais, continua-t-elle, en lui donnant sa main avec un sourire, pourquoi penser à cela? Mainténant nous allons sortir pour nous amuser! Tu m'aimes vraiment? — Si je t'aime! », dit le sous-directeur en la renversant tellement qu'elle perdit un peu le souffle. L'ascenseur descendait. Il se pencha sur elle pour la caresser, elle rougit. « Nous allons nous aimer cette nuit... plus que jamais. Dis...? » murmura-t-il. Elle le tira contre elle et ferma les yeux. L'ascenseur descendait.

L'ascenseur ne faisait que descendre et descendre. Joensson se redressa enfin, le visage empourpré.

— Mais qu'a donc cet appareil? cria-t-il. Pourquoi ne s'arrête-t-il pas? Il y a longtemps que nous sommes ici à bavarder, n'est-ce pas?

— Oui, mon chéri, probablement; le temps passe si vite.

— Au nom du ciel, ne sommes-nous pas ici depuis un temps infini? Qu'est-ce que ça veut dire?

Il regarda par la grille. Rien que la nuit noire. Et l'ascenseur continuait sa marche sans arrêt, à une bonne allure régulière; il s'enfonçait de plus en plus.

— Mais mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire? C'est comme si l'on descendait dans un trou sans fond. Et il y a une éternité que cela dure.

Ils essayèrent de regarder dans l'abîme. Tout était complètement noir. Et ils descendaient toujours.

— Mais nous allons en enfer, dit Joensson.

— Oh! mon chéri! soupira la dame d'une voix plaintive en s'accrochant à son bras, j'ai très peur. Il faut tirer le frein de secours.

Joensson tira de toutes ses forces. Sans aucun résultat.

L'ascenseur ne fit que descendre plus vite, indéfiniment.

— Mais c'est épouvantable, cria-t-elle, qu'allons-nous faire?

— Oui, que diable faut-il faire? dit Joensson. C'est affolant.

La petite dame, désespérée, se mit à pleurer.

— Non, non, ma chérie, pas ça, il faut être raisonnable. Nous n'y pouvons rien. Allons, assieds-toi. Vois, nous sommes assis tranquillement l'un à côté de l'autre, attendant ce qui va se passer. Il finira bien par s'arrêter, que diable!

Ils attendaient. « Penser, dit la dame, qu'il nous arrive une chose pareille! Et nous, qui devions sortir pour nous amuser! — Oui, c'est idiot, dit Joensson. — Mais tu m'aimes vraiment? — Ma chère petite », dit Joensson en la serrant contre sa poitrine. L'ascenseur descendait.

Enfin il s'arrêta brusquement. La lumière environnante était si intense qu'elle faisait mal aux yeux. Ils étaient en enfer. Le diable ouvrit poli-

ment la grille. « Bonsoir », dit-il en s'inclinant profondément. Il était élégant, dans un habit qui pendait, comme à un clou rouillé, à sa vertèbre dorsale supérieure toute velue. Joensson et la dame sortirent en vacillant, tout étourdis. « Au nom de Dieu, où sommes-nous ? », crièrent-ils, frappés d'effroi devant cette sinistre apparition. Le diable les renseigna, un peu gêné. « Mais ce n'est pas si terrible que ça en a l'air, s'empressa-t-il d'ajouter, j'espère que Monsieur et Madame vont passer ici des moments agréables. Ils ne viennent que pour la nuit, si j'ai bien compris ? — Oui, oui ! renchérit vivement Joensson, ce n'est que pour la nuit. Nous n'avons pas l'intention de rester, oh non ! » La petite dame s'accrochait tremblante à son bras. La lumière verdâtre était si corrosive qu'ils pouvaient à peine voir ; ils crurent sentir une odeur de fumée chaude. S'y étant un peu habitués, ils découvrirent qu'ils se trouvaient sur une grande place sombre, autour de laquelle se dressaient dans l'obscurité des maisons aux entrées incandescentes. Les stores étaient baissés, mais par les fentes on voyait qu'il y avait le feu à l'intérieur. « C'est bien Monsieur et Madame qui s'aiment ? demanda le diable. — Oui, infiniment, répondit Madame en lui décochant un regard de ses beaux yeux. — Alors c'est par ici », dit-il en les priant d'avoir l'amabilité de le suivre. Ils firent quelques pas furtifs dans une rue obscure qui partait de la place. Devant une entrée sale et graisseuse pendait une vieille lanterne fêlée. « S'il vous plaît, nous y sommes. » Le diable ouvrit la porte et se retira discrètement.

A leur entrée, ils furent accueillis par une diablesse grasse et mielleuse, avec de gros seins et des taches de poudre violette dans les poils autour de ses lèvres. Soufflant et souriant, elle leur adressa un regard compréhensif de ses yeux en grains de poivre. Elle avait enroulé autour de ses cornes des touffes de cheveux attachées par de petits rubans de soie bleue. « Tiens, tiens, c'est monsieur Joensson et la petite dame, alors c'est au numéro 8. » Et elle leur donna une grande clef. Ils grimpèrent l'obscur escalier visqueux. Les marches étaient si grasses qu'on risquait de glisser dessus. Il fallut monter deux étages. Joensson trouva le numéro 8 et entra. C'était une pièce de dimensions moyennes, qui sentait le moisi. Au milieu il y avait une table recouverte d'une nappe sale, près du mur un lit aux draps retapés. Ils trouvèrent que c'était gentil. Ils enlevèrent leurs manteaux et s'embrassèrent longuement.

Un homme entra par une autre porte, sans qu'ils s'en fussent aperçus. Il était vêtu comme un serveur, mais son smoking était bien coupé et il avait un plastron de chemise immaculé qui brillait d'une lueur spectrale dans la pénombre. Il marchait sans bruit, on n'entendait aucun de ses pas et ses mouvements paraissaient mécaniques, comme inconscients. Ses traits étaient sévères, ses yeux fixes. D'une pâleur mortelle, il avait à la tempe une blessure de balle. Il mit de l'ordre dans la pièce, essuya la table de toilette, apporta un vase de nuit et un seau.

Les deux amants ne firent pas grande attention à lui, mais quand il fut sur le point de partir, Joensson dit : « Nous voudrions un peu de vin,

donnez-nous une demi-bouteille de madère! » L'homme s'inclina et disparut.

Joensson se mit en manches de chemise. La dame hésitait un peu: « Il va revenir, dit-elle. — Oust, pas la peine de se gêner dans un endroit pareil, deshabille-toi, ma cocotte. » Elle enleva sa robe, remonta d'un geste coquet sa culotte et s'installa sur les genoux de son compagnon. C'était délicieux. « Pense, murmura-t-elle, être ici ensemble, toi et moi, seuls dans cet endroit étrange et romanesque. Que c'est poétique, jamais je ne l'oublierai... — Mignonne », dit-il, et ils s'embrassèrent longuement.

L'homme revint, toujours sans faire de bruit. Doucement, mécaniquement, il posa les verres et versa le vin. La lueur de la lampe de table tomba sur son visage. Rien ne frappait en lui, sauf qu'il était pâle comme un mort et avait une blessure de balle à la tempe.

La dame sursauta et poussa un cri :

— Mon Dieu! Arvid! Est-ce toi? Est-ce toi? Ah, Dieu du ciel, il est mort! Il s'est tué d'un coup de revolver!

L'homme restait immobile, le regard toujours fixe. Son visage n'exprimait aucune douleur, il était seulement sévère et profondément sérieux.

— Voyons, Arvid, qu'as-tu fait, qu'as-tu fait? Comment as-tu pu? Ah! mon chéri, si je m'étais douté d'une chose pareille, tu penses bien que je serais restée à la maison. Mais tu ne me parles jamais de rien. Tu ne m'as rien dit, pas un mot! Comment aurais-je pu savoir, alors que tu ne le disais pas? Ah! Seigneur...

Elle tremblait de tout son corps. L'homme la regardait comme on regarde une étrangère. Ses yeux gris et froids transperçaient tout. Son visage livide brillait, aucun sang ne coulait de la blessure à la tempe, il y avait seulement un trou.

— Ah! c'est épouvantable, épouvantable! s'écria-t-elle. Je ne veux pas rester ici! Partons tout de suite! Je ne puis y tenir.

Elle saisit vivement sa robe, son chapeau et son manteau de fourrure, puis se précipita dehors, suivie de Joensson. Ils glissèrent en descendant les deux étages ; elle dut s'asseoir : des crachats et des cendres de cigare se collèrent sur elle. La vieille était au pied de l'escalier, riant dans sa barbe, aimablement compréhensive, et faisant de petits signes d'approbation avec ses cornes.

Une fois dehors, ils se calmèrent un peu. La dame se rhabilla, remit un peu d'ordre dans sa toilette, se poudra le nez. Joensson lui enlaça la taille d'un bras protecteur, refoulant par des baisers les larmes près de jaillir ; il était si bon. Ils remontèrent sur la grand'place.

Le diable en chef s'y promenait, ils le rencontrèrent de nouveau. « Vraiment, c'est déjà fini, dit-il, j'espère que Monsieur et Madame ont passé un bon moment. — Oh! c'était affreux, dit la dame. — Non, ne dites pas ça, on ne saurait avoir une pareille opinion. Si Madame avait vu ce qui se passait dans le temps, c'était autre chose. Actuellement rien à dire contre l'enfer. Nous faisons tout pour qu'on ne s'aperçoive de rien ;

au contraire, on s'y plaît assez. — Oui, dit M. Joensson, il faut en tout cas reconnaître que c'est devenu un peu plus humain. — Oui, dit le diable, nous nous sommes modernisés ce qui est naturel. — Il faut bien suivre l'évolution. — Bien sûr. Actuellement il n'y a plus que les souffrances de l'âme. — Dieu en soit loué », dit la dame.

Le diable les conduisit poliment à l'ascenseur. « Bonsoir, dit-il en s'inclinant profondément, au plaisir de vous revoir. » Il ferma la porte derrière eux et ils montèrent.

— Quel bonheur que ce soit fini, se dirent-ils avec soulagement, en se serrant l'un contre l'autre sur le siège. — Sans toi je n'aurais jamais pu supporter cela, murmura-t-elle. Il la tira plus près de lui ; ils s'embrassèrent longuement.

— Songer, dit-elle quand elle se fut un peu ressaisie après l'étreinte, qu'il a pu faire une chose pareille! Mais il a toujours eu des idées saugrenues. Il n'a jamais su prendre les choses d'une façon simple et naturelle, telles qu'elles sont. C'était toujours une question de vie ou de mort. — C'est idiot, dit Joensson. — Il aurait bien pu le *dire!* Et alors je serais restée. Nous serions sortis un autre soir. — Bien sûr, dit Joensson, nous aurions aussi bien pu sortir un autre soir. — Mais mon amour, pourquoi penser à tout cela? murmura-t-elle en mettant les bras autour de son cou, maintenant c'est fini. — Oui, ma mignonne, maintenant c'est fini. Il la prit dans ses bras.

L'ascenseur montait.

LE MAUVAIS ANGE

Un mauvais ange avançait en pleine nuit dans les rues désertes. La tempête sifflait entre les maisons, hurlait dans les ténèbres ; aucun être humain ne se montrait, il n'y avait que lui. Il allait, courbé contre le vent, musclé et trapu, la bouche étroitement serrée ; autour de son corps, un manteau rouge sang protégeait ses énormes ailes. Il s'était échappé de la cathédrale en forçant la porte. Il trouvait qu'il était resté assez longtemps dans cette mauvaise odeur de renfermé. Pendant des siècles et des siècles il avait senti la fumée des cierges et les vapeurs de l'encens sous les voûtes ; pendant des siècles et des siècles il avait entendu les hymnes de louanges et le murmure des prières monter vers un Dieu qui pendait mort au-dessus de sa tête. Depuis des siècles il avait vu les hommes se prosterner et s'agenouiller, le regard levé, rabâchant les articles de leur foi. Cette lâche racaille, puante d'une croyance en tout ce qui était mensonge! Ce mélange écœurant de trouble et d'inquiétude, avec le pitoyable espoir d'y échapper, de pouvoir s'accrocher fermement encore!

Voici que, forçant la porte, il venait de s'évader!

Il s'était libéré de ses chaînes et avait piétiné l'autel de son pied musclé, qui avait renversé les vases sacrés.

Plein de colère, il était descendu sur le plancher de l'église, lançant des coups de pied dans les prie-Dieu. Des saints aux visages extatiques pendaient tout autour de lui. Les reliques sentaient la pourriture derrière les grilles ; dans l'abside, où brillait une lumière, un enfant était couché sur de la paille moisie, une mère en cire agenouillée près de lui ; tout cet amas de mensonge et de naïveté! D'un coup de pied, il ouvrit les portes et se trouva dehors, dans la nuit fouettée par le vent.

Lui seul représentait la vérité!

Il pénétra dans les rues et regarda autour de lui. Tiens, voilà donc où demeurent les hommes!

Il s'arrêta devant une maison qu'il fixa d'un regard flamboyant. De la pointe de son épée il traça une croix sur la porte. « Tu vas mourir », dit-il.

Il passa ensuite à la suivante. Accroupi, il paraissait bossu, avec ses ailes attachées à ses larges épaules. Là aussi, il s'arrêta, traça de nouveau une croix. « Tu vas mourir », dit-il.

Puis il alla d'une maison à l'autre, traçant toujours des croix avec son épée, qui était courte et grosse, comme faite pour la boucherie.

« Tu dois mourir. Tu dois mourir. Et toi, tu dois mourir. Et toi, tu dois mourir. » Il continua ainsi à travers toute la ville, luttant contre le vent et n'oubliant personne.

Lorsqu'il eut fini, il alla hors des remparts, dans la nuit, là où n'habitait aucun être vivant. Lançant au loin son manteau, il se tint nu. Puis il déploya ses ailes et s'envola dans l'obscurité immense.

Le lendemain matin, en se réveillant les hommes furent surpris de trouver tous une croix tracée sur leur maison. Mais ils ne furent nullement effrayés. Ils se demandèrent ce qui s'était passé et pourquoi on avait fait cela. Ils en parlèrent, avant d'aller à leurs occupations comme d'habitude. Pourquoi ce signe bien connu avait-il été gravé partout? Il y a tant d'autres choses dont il serait plus important de se souvenir.

Ils le savaient bien, qu'ils devaient mourir, dirent-ils.

PÄR LAGERKVIST

(TRADUIT DU SUÉDOIS PAR Mme M. GAY)

CHARLES CROS

POÈTE ET INVENTEUR DE GÉNIE

par YVES-GÉRARD LE DANTEC

CHARLES CROS?... Attendez donc!... Ah, oui : l'auteur du *Hareng saur* (« Il était un grand mur blanc, nu, nu, nu...») ; c'est un chef-d'œuvre de cocasserie. Et il y a aussi *Le Bilboquet*, monologue plein de verve, et beaucoup d'autres farces du *Chat noir*, d'une fantaisie étourdissante, un peu démodée, il est vrai. » Telle est la réponse que l'on reçoit le plus souvent des gens du monde qui « ont des lettres » dès que l'on jette sur le tapis le nom de l'admirable et infortuné poète du *Coffret de Santal* et du *Collier de Griffes*. Il se peut aussi qu'on vous décoche le vers dit « boustrophédon » ou « palindromique », qui se lit dans les deux sens (c'est pourquoi il n'en comporte guère) :

Léon, émir cornu d'un roc, rime Noël.

A moins que l'on ne vous assène l'un des célèbres distiques holorimes qui faisaient jadis la joie des candidats au bachot, du temps qu'on leur bourrait moins la tête et qu'on leur enseignait le rudiment de la prosodie :

Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses,
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oser des mots roses.

Encore est-il fréquent que ce spécimen de « récréations » ou de « curiosités », que fait revivre aujourd'hui avec tant de talent Louise de Vilmorin, soit produit sans nom d'auteur. Je parle du passé. Aussi quel prestige ne gagnerez-vous pas dans l'opinion de votre interlocuteur si vous êtes capable de compléter le distique en question au moyen des deux vers, moins heureux, il est vrai, qui, dans l'original, s'y intercalent pour former le quatrain dédié *A un Page bleu de la Reine Ysabeau :*

Où, dure, Ève d'efforts sa langue irrite (erreur!)
Ou du rêve des forts alanguis rit (terreur!)

Mais si, encouragé par le succès et tant de subtile sympathie, vous vous risquez jusqu'à proférer ces quatre mots : *Le Coffret de Santal*, vous verrez les yeux de votre amateur de calembredaines s'écarquiller d'ignorance ébahie. Mettrez-vous alors le comble à sa défaite en lui citant l'invention

du phonographe? Si vous avez affaire à un sceptique, à un monsieur à qui « on ne la fait pas », on ne manquera pas de vous clouer par cette réplique : « Allons donc! Et que faites-vous d'Edison? » Vous aurez beau vous appuyer sur les dates, on ne vous croira pas. Enfin, si vous osez prétendre que *Le Coffret* est un chef-d'œuvre tout de même supérieur au *Hareng saur* (qui, du reste, y est inclus), peu s'en faudra qu'on ne vous rie au nez.

Pour mon humble part, le nom de Charles Cros m'apparut d'abord dans un vieux recueil de *Saynètes et Monologues*, publié, vers les années 80, chez Tresse, et que je dénichai dans la bibliothèque de mon grand-père. J'avais pour excuse mon âge : treize ou quatorze ans, l'âge où l'on fait ses délices de Labiche sans en saisir la finesse ; mais avouerai-je que les monologues de Cros, *L'Obsession* ou *L'Homme qui a voyagé*, provoquèrent plutôt mon bâillement que mon hilarité ? En revanche, vers le même temps, j'obtenais quelques suffrages dans les salons amis en récitant *le Hareng saur*, à la suite des vers amorphes de Franc-Nohain ou du *Veau* d'Alphonse Allais. Et puis, un beau jour, on me fit cadeau du *Coffret* [1], qu'aucune anthologie ne mentionnait alors à bon escient et que même les excellents *Poètes d'aujourd'hui*, du *Mercure*, passaient sous silence, bien que leur chronologie commençât à Verlaine et à Corbière.

Dès les premières pages, ce me fut une révélation. Elle était d'autant plus sensationnelle que des poèmes comme *L'Orgue*, *Ronde flamande*, *Rendez-vous*, *L'Archet* m'apportaient la preuve que les poètes présymbolistes, Mallarmé, Verlaine, Corbière, Rimbaud, et jusqu'à Moréas et Laforgue, présentaient tous une affinité avec l'auteur isolé de ces lieder exquis, exact contemporain du premier, aîné de peu du second et du troisième. En voici un tout entier, qui est de la mélodie pure : c'est comme la préfiguration des ballades de Moréas dans *Les Cantilènes*.

L'ORGUE

Sous un roi d'Allemagne, ancien,
Est mort Gottlieb le musicien.
On l'a cloué sous les planches.
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches.

Il est mort pour avoir aimé
La petite Rose-de-Mai.
Les filles ne sont pas franches.
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches.

Elle s'est mariée, un jour,
Avec un autre, sans amour.
« Repassez les robes blanches! »
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches.

1. C'était, il m'en souvient, la troisième édition, celle de 1903 : je sus plus tard que les frais d'impression en avaient été payés par Renée Vivien ; l'exactitude du fait a été, depuis lors, confirmée par P.-V. Stock dans son *Mémorandum d'un Editeur*.

Quand à l'église ils sont venus,
Gottlieb à l'orgue n'était plus,
Comme les autres dimanches.
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches.

Car depuis lors, à minuit noir,
Dans la forêt on peut le voir
A l'époque des pervenches.
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches.

Son orgue a les pins pour tuyaux :
Il fait peur aux petits oiseaux,
Morts d'amour ont leurs revanches.
Hou! hou! hou!
Le vent souffle dans les branches.

Quant au *Rendez-vous*, son influence est indéniable sur le *Nocturne* des *Cantilènes*, quoique les deux poèmes soient nettement inspirés de la célèbre clausule de l'*Intermezzo*, de Heine (« Taille un cercueil très grand, très lourd — Pour que j'y couche mon amour. »)

RENDEZ-VOUS

Ma belle amie est morte,
Et voilà qu'on la porte
En terre, ce matin,
En souliers de satin.

Elle dort toute blanche,
En robe de dimanche,
Dans son cercueil ouvert
Malgré le vent d'hiver.

Creuse, fossoyeur, creuse
A ma belle amoureuse
Un tombeau bien profond,
Avec ma place au fond.

Verlaine, surtout, me sembla proche parent de Cros, au moins dans la mesure où tous deux marquaient un violent contraste sur le fond terne ou compassé du paysage parnassien. N'est-ce point à Cros — et non pas au Belge Van Hasselt, ainsi qu'il le croyait au moment de composer, en prison, son *Art poétique* (1874) — que Verlaine a emprunté la mesure de son vers de neuf pieds avec césure au quatrième ? Relisons le *Chant éthiopien :*

Apportez-moi des fleurs odorantes,
Pour me parer, compagnes errantes,
Pour te charmer, ô mon bien-aimé.
Déjà le vent s'élève embaumé.

Les tierces-rimes du *But* contiennent à la fois, non sans quelque accent baudelairien, la *Sensation* de Rimbaud (qui put feuilleter les manuscrits inédits de Cros, en 1871) et le *Clair de Lune* des *Fêtes galantes :*

Le long des peupliers je marche, le front nu,
Poitrine au vent, les yeux flagellés par la pluie.
Je m'avance hagard vers le but inconnu.

Le printemps a des fleurs dont le parfum m'ennuie,
L'été promet, l'automne offre ses fruits, d'aspects
Irritants ; l'hiver, blanc, même, est sali de suie.

Que les corbeaux, trouant mon ventre de leurs becs,
Mangent mon foie, où sont tant de colères folles,
Que l'air et le soleil blanchissent mes os secs,

Et, surtout, que le vent emporte mes paroles!

Et puisque Parnasse il y a, et que l'on ne saurait parler de ce troupeau sans voir surgir son cornac, Catulle Mendès, l'anthologie faite homme, je veux citer ici le témoignage oculaire, presque inconnu qu'a recueilli Fernand Mazade (alors âgé de vingt-cinq ans) dans sa remarquable notice sur Cros :

« *C'est tout de même vrai, disais-je à Charles Cros, que Catulle Mendès est allé jusqu'à la porte de l'enfer.* » — « *Et qu'il n'y est pas entré, proféra Cros de sa voix bénigne et railleuse : sans quoi, mon fils, il aurait été Dante, ou Orphée.* » *Il neigeait. C'était un matin de décembre (en* 1886 *peut-être, en* 1887 *plutôt). Assis devant un humble feu de coke, Cros tremblait de froid. Nous parlâmes des chauds climats, de Fabrezan, où il était né et où, pendant un jour, j'avais porté une capote et un havresac de fantassin de deuxième classe. A en juger sur son visage et sur son attitude, l'homme grelottant auprès de qui je me trouvais avait dépassé la cinquantaine. En réalité, il avait à peine quarante-cinq ans. D'ailleurs, son âme demeurait jeune. J'en admirai le prime-saut, le pétillement, l'enthousiasme.* « *C'est le Midi qui veut cela. Vous trouveriez plus d'un Méridional qui, à ma place, aurait des rancœurs* », *me dit-il. Il hocha un instant les épaules. En dehors d'un très petit cercle de lettrés et de savants, ce* « *Pic de la Mirandole d'un pays dont il aurait pu être le Gœthe* [1] », *était ignoré: et, même parmi les gens qui le connaissaient, nous en pouvions nommer qui ne voyaient en lui qu'un bohème dont l'ivrognerie se divertissait dans la fabrication de monologues cocasses.* « *Mais oui : physicien, chimiste, philosophe et poète, je suis depuis longtemps condamné à n'être que l'humoriste titubant de* Pituite *et du* Hareng saur. » *Il hocha de nouveau les épaules ; il croisa les bras ; et, à voix presque basse, il récita* Nocturne *et* l'Archet, *ce double poème d'une mélancolie et d'un charme immortels* [2]. »

Ces vers-là, Mazade prouvera plus tard qu'ils le hantaient encore, lorsqu'il composera ses *Amours* et *De Sable et d'Or*. Du reste, cette délicieuse sourdine au service d'une parfaite naïveté de cœur, n'est-ce pas chez Cros qu'il convient d'en chercher la source, et non chez Verlaine, dont l'ingénuité procède toujours d'un calcul? Il suffit pour s'en

1. Expression d'Émile Gautier dans sa remarquable préface au *Collier de Griffes* (1908).

2. *Anthologie des Poètes français des Origines à Verlaine*, Librairie de France, 1927.

convaincre de murmurer les tercets de *l'Archet*, dont aucun poète français ne dépassa jamais la suave et si simple mélancolie :

Elle avait de beaux cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qui lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange,
Des yeux verts sous leur noire frange...

Cros était donc parfaitement conscient du tort irrémédiable que causait au profond poète qu'il était sa réputation de fantaisiste et d'humoriste de cabaret. Derrière l'homme d'esprit professionnel (car c'était, hélas, son gagne-pain, ces exhibitions à la Maison de Bois ou au *Chat noir*) disparaissaient à la fois l'être doué de la plus haute spiritualité, le musicien épris de mystères sonores et l'étonnant précurseur de la science moderne. Il lui est arrivé, quoique sur un autre plan, la même mésaventure qu'à Banville, qui incarne encore aujourd'hui, aux yeux de nombre d'étourdis, l'unique personnage de son clown, au grave préjudice du superbe lyrique du *Sang de la Coupe* et des *Exilés*. De telles erreurs ont la vie dure ; mais, en ce qui le concerne, Banville, enfermé dans sa spécialité d'acrobate de la rime, demeura toute sa vie responsable du malentendu provoqué par les *Odes funambulesques ;* tandis que Cros était en droit d'espérer que les seules publications du *Coffret de Santal* et du *Fleuve* mettraient son vrai visage en plein jour et serviraient d'excuse à ses pitreries jusqu'à les faire presque oublier.

Quelques semaines avant la mort de son ami, survenue le 9 août 1888, Verlaine rédigeait, pour la collection périodique à 10 centimes des *Hommes d'aujourd'hui*, une étude toute pleine d'admiration non feinte. Faut-il s'étonner qu'il n'ait point admis Cros, dès 1884, au nombre de ses *Poètes maudits*, dont un nouveau tirage, accru de trois chapitres [1], allait paraître à la fin de cette même année ? Nous ne savons d'ailleurs pas au juste ce que Verlaine entendait par l'épithète « maudit » lorsqu'il en affublait un vivant et deux morts ; et aucune définition satisfaisante n'en a été proposée — la distinction essentielle consistant à déterminer si l'on doit l'appliquer à l'homme ou à l'œuvre. « C'est poètes absolus qu'il fallait dire... », énonce-t-il en tête de l'obscur charabia de son avant-propos ; et il conclut, non moins gratuitement : « Absolus par l'imagination, absolus dans l'expression, absolus comme les Reys Netos des meilleurs siècles. Mais maudits !... » Il est plus que probable qu'il s'agit d'un emprunt à Baudelaire : encore faudrait-il prouver que le sonnet des *Fleurs du Mal*,

1. On sait que le premier ne comportait que trois notices : sur Corbière, Mallarmé et Rimbaud ; le second y adjoignait Marceline Valmore, Villiers de l'Isle-Adam et « Pauvre Lelian », pseudonyme anagrammatique de l'auteur. Un autre article, qu'inséra *Le Figaro*, le 7 avril 1893, semble un décalque maladroit de la notice des *Hommes d'aujourd'hui* ; on le trouve au tome III des œuvres posthumes.

où il porte, dans les deux éditions originales, le simple titre *Sépulture* ne prit pas celui de *Sépulture d'un Poète maudit* par le caprice arbitraire de Banville ou d'Asselineau, collecteurs de l'édition posthume [1].

Rien n'interdit donc de penser que Verlaine n'avait pas choisi cette étiquette voyante au petit bonheur. S'il faut comprendre « maudit » dans le sens de « malheureux », un essai de définition ne présente plus d'intérêt — la seule malédiction que puisse encourir un poète consistant à être dépourvu de génie, et sa fortune terrestre ne méritant pas examen.

Or le génie quasi universel, l'intelligence encyclopédique de Charles Cros sont choses si évidentes qu'il est oiseux de se poser à son endroit la question suivante : l'unique recueil de vers paru de son vivant lui méritait-il, à lui seul, la qualification de poète *maudit* ou *absolu?* Si la malechance le poursuivit, ce fut au savant méconnu qu'elle s'appliqua, et non pas au merveilleux poète, trop modeste, il est vrai, et desservi par le fantaisiste professionnel. Poète mineur, certes, par rapport à ses maîtres directs, Baudelaire et Banville, voire à ses contemporains, Mallarmé, Verlaine et Corbière, et à ses cadets immédiats, Rimbaud, Moréas et Laforgue, lesquels, tout en lui devant quelque chose, l'ont parfois dépassé. L'on ne saurait, en effet, contester que *Le Coffret de Santal* et quelques pages du *Collier de Griffes*, publié vingt ans après sa mort, n'offrent que d'infimes traces de révolte ou de désespoir : à peine, çà et là, une note mélancolique, une amertume atténuée, un accent de lassitude. Rien de comparable à la cruelle ironie des *Amours jaunes* — imprimées quatre mois après *Le Coffret* — et des *Complaintes*, de douze ans postérieures à lui.

Mais écoutons Verlaine, tout en observant que le ton de son analyse diffère beaucoup de celui de ses présentations de Corbière, de Mallarmé, de Rimbaud :

> Génie, le mot ne semble pas trop fort à ceux, assez nombreux, qui ont lu ses pages impressionnantes à tant de titres, et ces lecteurs, je les traite d'assez nombreux en vertu de la clarté, même un peu nette, un peu brutale, et du bon sens parfois aigu, paradoxalement dur, toujours à l'action, qui caractérise sa manière, si originale, d'ailleurs. De la taille des plus hauts entre les écrivains de premier ordre, il a parfois sur eux le quasi-avantage et cette presque infériorité de se voir compris, mal à la vérité dans la plupart des cas, et c'est heureux et honorable, par des lecteurs d'ordinaire rebelles à telles œuvres de valeur exceptionnelle en art et en philosophie. Et pourtant amère et profonde, ce qui est souvent, mais ici bien particulièrement synonyme, se manifeste en tout lieu la philosophie de Charles Cros desservie par un art plutôt sévère sous son charme incontestable, mais d'autant plus pénétrant..

Notons, à travers ce style chantourné, lourd, tout juste correct, d'un grand poète dont la prose n'était pas l'instrument, qu'il n'est pas encore question, ici, du *Coffret*, ni, du reste, d'une œuvre alors dispersée ou inédite. Remarquons aussi l'absence de toute allusion aux écrits scienti-

1. Comme le prince Ourousof et, après lui, Jacques Crépet, l'ont justement suggéré, c'est vraisemblablement là le tombeau d'une femme, et même d'une femme de théâtre au « corps vanté ».

fiques, dont Cros ne devait guère parler dans le salon de Nina de Villard, où Verlaine l'avait rencontré en 1867. Soulignons, enfin, le mélange, peut-être volontaire et même un peu perfide, des citations qui, quelques pages plus loin dans le même article, accompagnent un jugement très superficiel du *Coffret*, où, après avoir avancé qu' « on ne peut considérer en Cros un virtuose en *(sic)* versification », il voit en lui « un versificateur irréprochable qui laisse au thème toute sa grâce ingénue et perverse (?) ». Car il nous paraît aujourd'hui inconvenant de relire d'affilée, comme si Verlaine les voulait placer sur le même plan (alors que Cros les répartit en des chapitres très différents de son livre), *L'Orgue*, *Le Hareng saur*, *L'Archet*, et cette pièce des *Grains de sel* d'une stupidité voulue, qui, intitulée *Intérieur*, commence et finit par ces deux mêmes vers, espèce de scie de café-concert :

Joujou, pipi, caca, dodo,
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.

Quelle eût été la réaction de l'auteur des *Romances sans Paroles* en face d'un chroniqueur qui eût fait alterner *Green* et *Birds in the Night* avec *l'Ami de la Nature* (« J'crach' pas sur Paris, c'est rien chouett'! ») ou les couplets du *Pal* (« Le Pal — Est de tous les supplices — Le principal... ») ? Mais, comme je le rappelais tout à l'heure, tel fut le sort du pauvre Cros, réduit aux fonctions d'amuseur, disons même de tricheur par nécessité vitale. Parmi la médiocrité de ses contemporains [1], placé à mi-route entre la frivolité et la profondeur, entre le faux classicisme des Parnassiens et l'innovation, alors non reconnue, qui était en germe chez Mallarmé, Verlaine ou Corbière, comment eût-il échappé tout à fait à la contagion des amateurs de blagues, des fumistes mondains, qui, en somme, représentaient une bourgeoisie rétrograde ? On conçoit qu'il ait fini par ne plus prendre au sérieux, entre deux strophes de vraie poésie, que le raisonnement scientifique qui le mit sur le chemin d'une autre vérité que celle des muses et que, dominant son scepticisme de poète sans clientèle et son besoin de surnaturel, il se soit lancé dans des spéculations abstruses : communications interplanétaires, mécanique cérébrale, qui se rapprochent de l'*Eureka* d'Edgar Poe.

Les bases de son œuvre scientifique, dont on commence à peine de reconnaître le considérable intérêt, Charles Cros en avait posé le premier jalon vingt et dix ans auparavant. Il avait fait imprimer, dès 1869, par

1. Quand on refeuillette *Nos Poètes*, recueil d'articles Jules Tellier, paru en 1888, l'année même où mourut Cros, on mesure la pauvreté de la poésie alors en honneur, ou du moins répandue dans certaines sphères littéraires. Tellier, malgré son traditionalisme universitaire, fut parfois un vrai poète et un critique non dépourvu de finesse. Quoiqu'il n'ait rien compris à Mallarmé — qu'il accable de stupides quolibets — et qu'il ait couvert de fleurs de plats rimeurs comme Bouchor, Coppée, Silvestre, Mérat, il a écrit de très justes pages sur Verlaine. Mais il n'a nommé qu'en passant *Le Coffret de Santal*, et sans rater l'inévitable allusion aux monologues!

Gauthier-Villars, sa *Solution du Problème de la Photographie des Couleurs.* Puis, le 3 décembre 1877, il déposait, sous pli cacheté, à l'Académie des Sciences, un *Procédé d'Enregistrement et de Reproduction des Phénomènes perçus par l'Ouïe*, c'est-à-dire rien de moins que la théorie du phonographe, exposée huit mois avant le premier brevet obtenu par Edison [1]. Est-il nécessaire de dire que ces découvertes ne provoquèrent aucun écho, ni davantage les *Principes de Mécanique cérébrale*, parus dans la *Synthèse médicale*, en 1885 et 1886, et où les travaux de sir William Crookes et de Graham Bell étaient préfigurés ? C'est sur ce terrain-là, certes, que l'écriteau de *maudit* pourrait être opportunément planté. Mais alors, la poésie n'étant plus en cause, ce mot reprend sa simple acception de *malheureux* ou de *malechanceux*. L'inventeur absolu, de qui le don domine d'encore plus haut l'intelligence commune que le poète créateur d'un univers de songe, passe forcément inaperçu ou est sur-le-champ tenu pour un maniaque par les spécialistes officiels ; ceux-ci jouent envers lui le même rôle que les professeurs devant l' « alchimiste du verbe » (à cela près que ces professeurs ne redoutent pas la concurrence!). Le malheur, dans le cas de Cros, fut que ces mêmes spécialistes accordèrent peu après à un étranger, qui joignait aux qualités du chercheur celles de l'homme d'affaires, le monopole d'un procédé qu'il avait lui-même proposé [2]. Cependant, Charles Cros écrivait, en tête de son essai sur la photographie des couleurs, ces lignes imprégnées d'une candeur égale à leur placidité :

> ... Les solutions que j'ai trouvées... sont publiées à la suite, et je ne m'en suis pas réservé la propriété commerciale. C'est la conséquence de l'insouci que j'ai de réaliser par moi-même : l'idée entre dans le domaine public, et les savants spéciaux, les expérimentateurs habiles ne seront gênés en rien dans leurs recherches... Quant au profit que j'en retirerai, il est aussi très réel, quoique moins simple à définir. En supposant que, dans un temps donné, des résultats — que je ne crois pas pouvoir être obtenus en dehors de mes principes — soient publiés, il me sera facile de faire reconnaître que j'y suis pour quelque chose. Alors au plaisir de voir mon idée prendre forme et vie sans que j'aie à faire de travail pénible, s'ajoutera toute possibilité de récompenses diverses, d'appréciation extérieure favorable à ma valeur relative et autres avantages semblables.

Que d'illusions! Que de fallacieux espoirs en le désintéressement, en l'honnêteté des hommes! Une telle naïveté suffit à prouver que ce savant était aussi et d'abord un poète. « Savant égaré chez les poètes, poète égaré chez les savants » : ainsi le qualifiait Ernest Raynaud dans son charmant livre : *La Bohème sous le Second Empire.*

Mais revenons au poète : n'est-il pas plus sûr de vivre que le savant? On a voulu voir en lui un précurseur du symbolisme et même du surréalisme. Or, peut-on dire qu'il y ait des précurseurs en art? Une œuvre

1. Ces divers textes ont été reproduits dans le florilège publié par MM. Henri Parisot et Maurice Saillet sous le titre *Charles Cros : Poèmes et Proses* (Gallimard, 1944), et auquel je reviendrai plus loin.

2. Certains disent même qu'Edison avait eu vent de la méthode de Cros par un article publié par l'abbé Lenoir dans *La Semaine du Clergé* du 10 octobre 1877.

authentique ne saurait être directement tributaire de la précédente, ni davantage la détruire ou la rendre vaine. Un poète est ce qu'il est ; il entend ne succéder à personne et ne prétend supprimer personne. Ainsi Charles Cros ; son bagage poétique est léger ; mais il lui assure une place de choix que nul parmi ses contemporains ne pouvait lui contester, ni lui prendre, eût-il ressenti — chose peu probable — l'importance de son apport. C'est une « œuvre de transition », si l'on veut : mais quelle œuvre de valeur ne mérite pas d'être désignée par un truisme de ce genre ? *Le Coffret de Santal* vint à son heure, la même année qu'*Une Saison en Enfer* et que *Les Amours jaunes*, un an avant les *Romances sans Paroles* et trois avant *L'Après-midi d'un Faune*, comme antidote nécessaire contre les poisons du réalisme, du rationalisme et de la « pensée en vers ». A le relire sans passion, sans idées préconçues, il n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de sa puissance émotionnelle.

Un peu plus de cent cinquante poèmes en vers, neuf ou dix poèmes en prose, cinq ou six contes fantastiques très courts, voilà la matière du *Coffret de Santal* et du *Collier de Griffes*. Le premier eut deux éditions du vivant de l'auteur, en 1873 et 1879, la seconde, très accrue et reprenant, entre autres pièces nouvelles, l'admirable *Fleuve*, édité à part, en 1874, avec des eaux-fortes de Manet. Le second, posthumément recueilli par un fils dont le talent égale la piété, renferme au moins ce somptueux joyau qu'est *La Vision du Grand Canal royal des Deux Mers* que Cros avait vu, l'année de sa mort, paraître en une curieuse plaquette à la couverture ornée de filets rouges et de fleurs de lis bleues. On a justement comparé ce poème — le plus long qu'il ait écrit, après *Le Fleuve* — au *Bateau ivre*. Il est certain que Rimbaud n'en eut jamais connaissance, mais il est possible qu'il ait lu, en revanche, *Le Fleuve* à l'état de manuscrit.

Quant à *La Vision du Grand Canal*, je me demande si, au rebours, il n'est pas *plausible* d'y déceler l'influence du *Bateau ivre*, bien que l'équilibre et la majesté y remplacent le désordre et la révolte. Mais cette influence, ou cette simple similitude, ne tient qu'aux quelques pointes d'exotisme qui miroitent dans la première partie de cette suite de distiques parfaitement clairs, harmonieux, ensoleillés, reflets d'une âme qui se veut un moment apaisée. Il y a tout dans cette vaste fresque : du plain-chant, de l'économie politique, de la géographie, de l'histoire, tout, enveloppé dans un candide et profond amour de la France.

Je suppose que *Le Collier de Griffes*, auquel *La Vision* a été incorporée, est aujourd'hui épuisé ; en a-t-on même fait d'autres tirages que le premier, qui remonte à tantôt quarante ans ? Je n'ose le croire. En tout cas, les admirateurs de Charles Cros pourront se reporter à l'abondant florilège dont j'ai indiqué plus haut la récente publication. Ils en consulteront, en outre, avec fruit l'appendice, qui rassemble un certain nombre d'opinions de la critique ancienne et contemporaine. Mais je crois devoir les mettre en garde contre l'extrême partialité qui caractérise l'introduction

de M. Maurice Saillet. Comme tous les adeptes de son groupe, ce jeune exégète cède trop facilement, selon moi, à la manie de déceler dans le passé les signes avant-coureurs de ce qu'il est convenu d'appeler « la jeune poésie ». Il est vrai que quelques pages de prose, comme *Le Vaisseau-Piano* [1], appartiennent à un genre tout neuf et que ce prodigieux morceau laisse pressentir le *Faustroll* de Jarry et *Le Cornet à dés* de Max Jacob. Charles Cros, en cela, se montre, si l'on veut, moderne, c'est-à-dire, comme tous les génies authentiques, en avance sur son temps. Isolé dans la génération précédente, comme l'avaient été Corbière ou Rimbaud, il fut un rival souvent heureux de Verlaine : celui-ci, dans son recueil le plus hétéroclite et d'âges variables, *Jadis et Naguère*, lui ressemble beaucoup. Il mourut trop tôt pour assister à la renaissance, à l'émancipation dont il avait été l'un des inconscients promoteurs. Mais, quoi qu'ils en aient dit ou cru, les surréalistes ne lui doivent rien, non plus d'ailleurs qu'à ces géants qui s'appelaient Nerval et Baudelaire.

Quant à lui, en dépit de défaillances passagères — dont on trouve trace au long d'une œuvre miraculeusement éclose, d'une voie hérissée d'embûches — il ne doutait pas de son rayonnement futur comme poète, savant et même (pour user d'un terme à la mode aujourd'hui) « voyant ».

J'ai voulu que les tons, la grâce,
Tout ce que reflète une glace,
L'ivresse d'un bal d'opéra,
Les soirs de rubis, l'ombre verte
Se fixent sur la plaque inerte.
Je l'ai voulu, cela sera.

Comme les traits dans les camées
J'ai voulu que les voix aimées
Soient un bien qu'on garde à jamais
Et puissent répéter le rêve
Musical de l'heure trop brève ;
Le temps veut fuir, je le soumets.

Et les hommes, sans ironie,
Diront que j'avais du génie
Et, dans les siècles apaisés,
Les femmes diront que mes lèvres,
Malgré les luttes et les fièvres,
Savaient les suprêmes baisers.

Ces strophes altières, qui se lisent au seuil du *Collier de Griffes*, n'attestent-elles pas, à elles seules, le noble orgueil et l'intangible foi qui ne cessèrent d'habiter Charles Cros et de le rassurer sur la pérennité de ses découvertes et de sa mission, bien au-delà de la tombe ?

YVES-GÉRARD LE DANTEC

1. Parmi les « fantaisies en prose » qu'il a laissées, c'est surtout du *Spleen de Paris* qu'il se souvient ; *La Distrayeuse* et *L'Heure froide* sont très voisines de *La Chambre double*.

HOTEL DE LA MONNAIE

RÉALISME ET IDÉOLOGIE ÉCONOMIQUES

par Ed. Giscard d'Estaing

On raconte que Ledru-Rollin, au plus fort de l'émeute qu'il avait contribué à provoquer, parcourait Paris en disant aux combattants : « Soyez satisfaits, mes amis, et rentrez chez vous : je suis ministre. » Nous ne pouvions nous empêcher de penser que cette attitude est assez symétrique de celle qui s'est manifestée durant tout cet été en France, alors que les articles de journaux et les discours dominicaux s'efforçaient d'enflammer l'opinion publique en répétant à l'envi : « Nos amis et nous-mêmes ne sommes plus au pouvoir : mesurez l'étendue du malheur qui vous frappe et des catastrophes qui vous attendent. »

La situation économique de la France a été présentée comme un argument dont il fallait se servir, et non pas comme un fait qu'il importait de connaître. C'est pourquoi il n'est pas inutile que les quarante millions de Français qui n'ont pas été au pouvoir et qui n'ont aucun désir, ni aucune chance, d'y accéder, mais qui, par contre, aspirent de toutes leurs forces à vivre mieux, fassent un effort pour discerner objectivement, dans la mesure du moins où l'on peut essayer de s'abstraire de tout parti-pris politique, quelle est la réalité économique au milieu de laquelle ils vivent.

Les comptes de l'État en 1952. — Nous n'avons guère de goût pour les discussions véhémentes dont on a l'habitude d'entourer le vote du budget, comme si sa discussion par le Parlement devait être, chaque année, la « scène à faire » d'un drame politique où les ministres jouent le rôle de victime. Il est, en soi-même, remarquable que l'actuel Gouvernement ait déjà tellement avancé la préparation du budget de 1953 que

celui-ci a des chances d'être voté à temps, au lieu de subir les déplorables retards auxquels nous sommes habitués ; mais il semble que les spécialistes de la bataille des couloirs aient surtout vu dans cette conjoncture l'occasion de ranimer sans retard des débats politiques qui risquaient d'être languissants et auxquels on se trouvait fournir de nouveaux aliments.

Afin d'aller du connu à l'inconnu, il nous paraît de bonne méthode d'examiner l'état d'exécution du budget en cours, avant de parler de celui de l'année prochaine, car on dispose d'une base d'appréciation moins arbitraire que des prévisions. On sait que le taux des impôts n'a pas été modifié en 1952, en ce qui concerne du moins le budget général. Cependant les recettes fiscales des huit premiers mois de la présente année se sont élevées à 1 746 milliards contre 1 486 pendant la période correspondante de 1951, c'est-à-dire qu'elles ont présenté un excédent spontané de 260 milliards. Chose remarquable, tous les postes sont en excédent sauf deux qui, par une de ces coïncidences où il est difficile de voir un jeu du hasard, sont : les exploitations industrielles de l'État, en diminution de 14 milliards, et les recettes provenant du domaine de l'État, en diminution de 3.

On aimerait comparer les recettes effectives non plus seulement aux recettes de l'année passée, mais aux prévisions de l'année en cours. Les recettes encaissées au 31 juillet sont un peu moins des sept douzièmes des recettes prévues pour toute l'année, l'écart étant d'environ 60 milliards. D'après des déclarations non encore officielles, cette différence serait ramenée à 20 milliards environ à la fin de septembre. Mais cette observation n'est pas d'une exactitude rigoureuse, car les rentrées budgétaires sont saisonnières et ne souffrent pas un découpage rigoureux en douzièmes. Par contre, comme les recettes sont destinées à payer les dépenses publiques, et que celles-ci sont également saisonnières, il est intéressant de comparer leur développement respectif qui, lui, a l'exactitude de la comptabilité : à la fin du premier trimestre toutes les recettes budgétaires, y compris la contre-valeur des prestations américaines, s'étaient élevées à 698 milliards, et les dépenses, comprenant les services civils, l'armée, les dommages de guerre, la reconstruction et l'équipement, atteignaient 787 milliards, laissant un déficit de 89 milliards. Au 30 juin 1952, les chiffres correspondants s'élevaient (pour le semestre entier) à 1 323 en recettes, et 1 354 en dépenses ; le solde passif, bien loin de s'accroître comme on aurait pu s'y attendre, a donc diminué puisque, au bout de six mois il était ramené à 31 milliards.

Cette situation budgétaire doit elle-même être éclairée par la situation de la trésorerie publique. Nous n'avons cessé de répéter que l'équilibre du budget était le critérium le plus important, mais non pas le critérium unique de la santé des finances publiques, et que ce qui était le plus grave pour un État était de voir son crédit tomber si bas qu'il ne puisse plus effectuer les emprunts normaux lui permettant de faire face aux tâches variables qu'il assume.

Or, pendant le premier trimestre, les opérations propres du Trésor ont exigé 62 milliards, les rentrées étant seulement de 27, soit une insuffisance de 35 milliards. Lorsque, simultanément, le budget et le Trésor sont en déficit, la situation est sans autre issue que la dégradation monétaire, et c'est bien effectivement une inflation de 124 milliards en trois mois qui, à la fois, a permis à l'État de faire face à ses échéances et a mis nos finances au bord de la catastrophe. Nous ne connaissons pas encore les mouvements du Trésor pendant le second trimestre, mais nous pouvons par contre savoir comment ils se sont traduits sur le marché financier. C'est un fait essentiel que le Trésor s'est abstenu de demander quoi que ce soit à la Banque de France : il a remboursé les 25 milliards qui lui avaient été prêtés en février et depuis, le plafond des avances de la Banque au Trésor, qui est resté fixé à 175 milliards, a été rigoureusement respecté. L'État a donc trouvé des moyens normaux de trésorerie sur un marché financier qui, cependant, ne passe pas actuellement pour être particulièrement abondant. En premier lieu, l'emprunt a rapporté 194 milliards d'argent frais, ce qui fut le signe le plus net du rétablissement des finances. D'autres symptômes, moins connus, sont au moins aussi caractéristiques. Les comptes de chèques postaux (qui représentent de l'argent intégralement prêté à l'État) se sont accrus de 40 milliards. Quant aux dépôts dans les Caisses d'Épargne, après un déficit de 5 milliards en mars, on a vu réapparaître des excédents, d'abord modestes de 2,7 en avril, 3,9 en mai, 3,8 en juin, qui ont brusquement passé à 16,8 en juillet et 19,4 au août ; ainsi la seule activité des Caisses d'Éparne a rapporté au Trésor plus de 35 milliards pendant les deux mois d'été. Tels sont les mécanismes inappréciables qui permettent à la Trésorerie de fonctionner dans des conditions qui restent certes tendues, mais qui ne sont pas insupportables, tandis que leur paralysie fait peser, à chaque instant, sur l'ensemble du pays, l'effrayante menace d'une crise ou d'une catastrophe.

Budget de 1953. — Les premières données connues sur le budget de 1953 ont été diversement interprétées. On a pu dresser un avant-projet, ne constituant d'ailleurs qu'un schéma, et qui s'établirait comme suit du côté des *dépenses* :

	1952	1953
	(en milliards)	
Fonctionnement des services civils	1 353	1 530
Équipement des services civils	145	210
Crédits militaires	1 269	1 329
Construction et dommages de guerre ...	315	336
Investissements	332	478
	3 414	3 883
A déduire :		
Économies nouvelles		80
		3 803

On remarquera que l'accroissement des crédits militaires est sensiblement plus faible qu'il n'avait été annoncé. Encore sera-t-il vraisemblablement réduit du fait du développement de l'armée vietnamienne, qui assume progressivement des tâches réservées à l'armée française en Extrême-Orient et que d'autre part, l'aide américaine prendra en charge une partie importante, quoique non encore connue, de ces dépenses. L'alourdissement des services civils est considérable. Sur les 177 milliards de supplément annoncé, 80 seraient dus à l'accroissement du budget de l'Éducation nationale et à l'aide à l'exportation.

Les recettes budgétaires normales (qui dans le budget de 1952 étaient prévues pour 2 715 milliards) sont estimées devoir produire en 1953 entre 3 000 et 3 100 milliards de sorte qu'il resterait à couvrir environ 700 milliards, partie par l'emprunt et partie par la contribution américaine à la défense européenne, sans compter le service des comptes spéciaux.

Ces chiffres sont encore très approximatifs et ne constituent qu'un cadre de discussion. On constate une fois de plus que la question essentielle autour de laquelle tourne l'équilibre du budget est la possibilité de faire face, par des emprunts, aux investissements qu'a imprudemment assumés l'État, et qui alourdissent démesurément les finances publiques. Il apparaît, en tous cas, que l'inflexible volonté du Gouvernement d'équilibrer le budget de 1953 sans impôts nouveaux ne se heurte à aucun obstacle physique et qu'elle est réalisable. Le pays salue avec une satisfaction profonde ce barrage enfin mis au déferlement des appétits de l'État qui, littéralement parlant, dévorait la nation. L'absurdité d'une élévation chronique des tarifs, qui s'avérait parallèle au rétrécissement de la matière imposable, était évidente, en dépit de l'obstination du Parlement à l'ignorer. Il faut donc saluer, comme un retour au bon sens, la stabilité des tarifs d'impôt d'une année à l'autre ; et on peut s'étonner que les porte-parole de l'opinion publique ne montrent pas plus d'empressement à en souligner la valeur. D'autant plus que l'exemple que commence à donner l'État est encore exceptionnel, si l'on en juge par la désinvolture avec laquelle la Ville de Paris, suivant les errements anciens, a majoré la plupart des impôts municipaux avec une hausse de 40 à 80 p. 100 sur certaines taxes et de 22 p. 100 sur les cotes mobilières et les patentes...

On parle beaucoup de réforme fiscale ; nous sommes persuadé que les recettes publiques sont susceptibles de s'accroître de façon considérable par la diminution de la fraude, et encore plus par la soumission au droit commun des innombrables secteurs privilégiés de l'économie qui sous le nom de coopératives ou de services parastatiques, jouissent de privilèges proprement scandaleux. Cette tâche exige d'ailleurs du Gouvernement un courage et une persévérance autrement méritoires que la politique de facilité suivant laquelle on majorait, avec des larmes mais aussi avec résignation, la part que prélevait le fisc sur l'activité saine des citoyens.

Le marché français. — Aussi bien faut-il cesser de s'hypnotiser sur des questions qui n'ont accaparé l'opinion publique qu'en raison du désordre mis dans les affaires de l'État, et parce que la vie entière du pays était constamment mise en péril par les soubresauts inattendus d'une politique aberrante. Dans le processus de la remise en ordre de notre pays bouleversé par la guerre et ses séquelles, nous marquerons d'une pierre blanche le jour où le vote du budget sera redevenu une formalité nécessaire mais sans drame, et où le problème essentiel sera d'employer intelligemment la part croissante que fournira au Trésor une économie en expansion régulière.

L'important est donc, au stade actuel de notre évolution, de savoir si l'activité française est suffisante pour supporter sans faiblir le poids des charges publiques. On entend bien par là qu'il ne s'agit pas de raisonner dans l'abstrait pour savoir quelle serait la meilleure solution, mais bien d'examiner si l'héritage des dernières années et des derniers mois, qui est ce qu'il est, est compatible avec la continuation d'une reprise économique dont l'épanouissement seul apportera une solution d'avenir au problème présent, en faisant supporter le poids des besoins de l'État par une masse de richesses plus grande. La question est sérieuse, car des symptômes de difficultés apparaissent dans divers secteurs de l'économie et on doit se demander si les hommes qui y dénoncent le signe précurseur d'une crise plus grave sont sincères, ou s'ils s'abandonnent à un certain goût pour la critique systématique.

L'indice français de la production industrielle est approximativement stable depuis le début de 1952, oscillant entre 147 et 152, tandis que l'indice moyen du premier semestre de 1951 était de 141 et celui de 1950 de 123. Les progrès ont d'ailleurs été inégaux selon les branches et tandis que la production des biens d'équipement s'accroissait de 13 p. 100 d'une année à l'autre, celle des biens de consommation baissait de 4 p. 100, baisse qui est beaucoup plus sensible à l'ensemble du pays que ne peut l'être l'accroissement des moyens futurs de production. Nous noterons comme particulièrement significatif le développement de l'automobile, avec 256 000 voitures pour le premier semestre de 1952, c'est-à-dire 57 p. 100 de la production totale de 1951. Les Charbonnages avaient déjà, en 1951, retrouvé la production record d'avant-guerre de 55 millions de tonnes, en employant d'ailleurs 169 000 mineurs seulement au lieu des 208 000 qui étaient nécessaires en 1930 pour cette même extraction ; et les huit premiers mois de 1952 ont rapporté 37,8 millions de tonnes, en nouveau progrès sur les 36,2 de la période correspondante de 1951. En ce qui concerne les produits agricoles, la récolte de blé, en atteignant 83 millions de quintaux, marque sur 1951 une avance de 17 p. 100 ; sans que l'on ait augmenté le prix du blé, la recette brute des agriculteurs va donc dépasser vraisemblablement 210 ou 215 milliards, contre 175 l'année dernière ce qui, soit dit en passant, montre la sagesse dont a fait preuve le Gouvernement en refusant une hausse du prix

du blé malgré la plus démagogique et la plus pénible des pressions.

Les prix de gros sont nettement orientés vers la baisse, puisque de 152,5 en janvier ils ont passé à 144 en août. Par contre, la variation des prix de détail ne permet pas de conclusion franche ; les oscillations dans un sens et dans un autre sont tellement faibles qu'elles résultent plutôt des modes de calculs employés, et le mieux que l'on puisse dire est qu'ils sont restés sensiblement stables après avoir connu la hausse très vive des derniers mois de 1951.

En ce qui concerne le rapport salaires-prix, la dernière enquête du Ministère du Travail, portant sur les entreprises employant plus de dix ouvriers, a comparé le salaire horaire et le coût de la vie depuis deux ans et a dressé le tableau ci-après :

	Salaire horaire	Coût de la vie
Été 1950	108	112
Été 1951	140	132
Été 1952	165	140

Nous n'ignorons pas le caractère assez arbitraire de ces indices qui n'ont qu'une valeur approximative. Mais ils donnent du moins une indication exacte de la tendance, car les erreurs qu'ils comportent s'annulent lorsqu'on les compare. On voit ainsi que le salaire horaire de l'été 1952 est en hausse de 17,8 p. 100 par rapport à celui de 1951, tandis que l'indice du coût de la vie a monté seulement de 10,7 p. 100 ; si l'on fait la comparaison sur deux ans, la hausse du salaire a été de 49 p. 100, tandis que celle du coût de la vie n'a pas dépassé 28,5 p. 100.

Le commerce extérieur. — Mais nous devons étendre notre champ d'observation et apprécier l'évolution de notre économie d'après le témoignage que porte sur elle l'état de nos relations avec nos voisins.

Le symptôme le plus caractéristique de la grave crise qui a ébranlé l'économie française il y a huit mois, a été l'accroissement massif de nos importations en provenance de l'étranger qui, d'un chiffre moyen de 106 milliards par mois, s'élevèrent brusquement à 125 milliards en janvier et 148 en février. Comme pendant le même temps nos exportations fléchissaient, quoique d'ailleurs avec une amplitude moindre, passant de 78 milliards à 67 et 70, le solde déficitaire mensuel tripla presque, passant de 28 milliards, chiffre moyen de 1951, à 57 en janvier et 77 en février. C'est alors que l'on appliqua des décisions draconiennes pour restreindre les importations et que l'on développa l'aide aux exportateurs français, mesures qui soulevèrent le mécontentement plus ou moins exprimé de la plupart de nos voisins. Nous en voyons aujourd'hui les résultats : le solde déficitaire mensuel a constamment baissé, pour atteindre 31 milliards en mai et être même ramené au chiffre de 15 milliards pour le mois d'août. Cette amélioration est incontestable et presque inespérée, mais elle provient d'une conjonction de divers

mouvements qu'il faut analyser, car le même chiffre peut traduire des situations profondément différentes.

On constate d'abord que nos exportations n'ont pas sensiblement repris et qu'elles restent pratiquement inchangées à 65 milliards en août contre 64 en juillet, 67 en avril et en mai. L'abaissement du déficit tient donc exclusivement au fléchissement des importations. On en a tiré en général, et avec une joie non dissimulée, la conclusion que l'activité française se ralentissait, et qu'à force de tarir nos achats à l'extérieur nous rétablirions peut-être notre situation monétaire, mais en paralysant progressivement nos marchés. Il y a certainement une part de vérité dans cette crainte, mais part très faible car il faut relever ce fait capital que nos importations en tonnage ont en réalité très peu fléchi. Pendant les deux mois dramatiques de janvier et de février, celles-ci s'élevaient en effet respectivement à 3,9 millions de tonnes et 4,3, tandis qu'au mois d'août elles sont encore de 3,7. En d'autres termes, si nos importations ont baissé de 36 p. 100 en valeur entre janvier et août, elles n'ont baissé que de 7,7 p. 100 en poids ; cela veut dire que, quelles que puissent être les différences dans la composition de nos importations qui enlèvent une rigueur absolue à cette constatation, la diminution de notre endettement mensuel tient essentiellement à ce que nous payons beaucoup moins cher les produits que nous importons. La baisse des prix de gros à l'extérieur a été en effet considérable et nous en bénéficions pleinement. On ne peut que s'en féliciter.

La deuxième observation porte sur le complément qu'apporte, à notre commerce avec les pays étrangers, notre commerce avec nos territoires d'outre-mer, lequel est toujours positif. En janvier, notre balance déficitaire totale s'élevait à 35,5 milliards et à 50 en février. Après avoir été réduite de mois en mois, elle est même redevenue positive pour la première fois, en août, avec le chiffre modeste de 1,5 milliard, résultat précaire nous n'en doutons pas, mais qui mérite pourtant d'être signalé comme on ne manquerait pas de le faire si, par malheur, la situation avait empiré au lieu de s'être si visiblement améliorée.

Il n'en reste pas moins que notre commerce avec l'étranger porte le lourd handicap de prix de revient français qui, exprimés en dollars au cours officiel inchangé de 350 francs pour 1 dollar, sont beaucoup trop élevés. La décision prise en mars, lorsque le dollar montait jusqu'à 480, de sauvegarder le franc en dépit de tant de fautes qui venaient de l'écraser, a été une décision courageuse, mais particulièrement difficile. Il était évidemment impensable que l'on pût annuler la hausse catastrophique de nos prix intérieurs pour les ramener au niveau qu'ils connaissaient un an auparavant. On pouvait seulement tenter, et c'est ce qui a réussi, de stopper la hausse, puis d'amener partout où cela était possible une baisse plus ou moins sensible, et ensuite d'attendre, pour prendre de nouvelles décisions, de voir comment se comporteraient l'économie française, d'une part, et l'économie de nos clients, d'autre part. La

baisse constatée dans les prix de gros mondiaux ne nous favorise qu'apparemment au point de vue de la concurrence puisque tout le monde en bénéficie, mais par contre les hausses locales qui se produisent dans telle ou telle branche d'industrie, pour telle ou telle catégorie de salariés, en Angleterre et aux États-Unis par exemple, ont pour effet de faire hausser les prix de revient étrangers des produits finis, et de les rapprocher du niveau excessif que nous avons nous-mêmes atteint par nos erreurs. Ainsi est en train de s'atténuer la différence qui, aujourd'hui, mettrait en péril notre exportation si elle n'était pas soutenue.

Voilà ce qu'il semble possible de dire sur l'évolution de notre commerce extérieur. Nos efforts doivent, cela va sans dire, redoubler pour abaisser nos prix, accroître notre productivité, ouvrir de nouveaux marchés, intéresser tous les éléments de la production à la poursuite du succès final. Il serait aussi coupable de se décourager que de se déclarer satisfaits comme si le but avait été atteint.

La balance des comptes. — La situation internationale du franc reste difficile. On s'en aperçoit surtout aux mouvements enregistrés à l'Union Européenne des Paiements. Le véritable blocage institué en janvier sur les importations a arrêté l'hémorragie qui avait commencé il y a un an. Nous avons même connu un léger excédent mensuel de 2,7 millions de dollars en avril. Le déficit de juin s'éleva à 22 millions, celui de juillet à 2,6, celui d'août à 23 et celui de septembre à 55. Il faut il est vrai, en ce qui concerne ce dernier chiffre, remarquer qu'il comprend 25 millions de dollars affectés au remboursement du prêt que la Grande-Bretagne nous a consenti en 1945, de sorte que notre déficit normal n'a pas été sensiblement modifié. Il n'en reste pas moins que nous devons payer en dollars ou en or cette insuffisance manifestée dans nos comptes à l'U.E.P. Le fait même que nous y arrivons alors que, en février dernier, nous en étions incapables, prouve la reconstitution importante de nos réserves en devises depuis cette époque. Le fonds français de stabilisation des changes, qui avait été vidé, dispose actuellement d'environ 250 millions de dollars. La confiance renaissante dans le franc a renversé en effet le mouvement des capitaux ; des rentrées d'or ont été enregistrées, les devises apportées par les visiteurs étrangers ont constitué une contrepartie normale de nos excédents d'importations et enfin, l'aide militaire nous a fourni les ressources suffisantes pour que nous ayons les dollars nécessaires à nos règlements.

Ce dernier point a été très diversement commenté et l'on peut dire que nous touchons là au point le plus sensible de notre situation telle qu'elle est jugée par l'opinion publique. On se souviendra peut-être combien nous avons vivement protesté contre l'usage qui fut fait des contreparties françaises du plan Marshall. Alors que l'aide généreuse de l'Amérique à l'Europe devait nous permettre essentiellement d'obtenir les dollars dont nous avions besoin, nos Gouvernements y ont vu plus

encore, sinon exclusivement, le moyen de maintenir le train paradoxal de l'État français, nous avons dénoncé par avance la gravité d'une échéance qui devait dès lors obligatoirement se produire, celle où nous risquions de demander la continuation de l'aide américaine, non pas pour combler un manque de dollars, mais pour combler l'insuffisance interne des ressources de l'État au regard de ses dépenses.

Le rétablissement accompli depuis quelque temps remet progressivement les choses à leur place en nous faisant accomplir des efforts qu'il n'est plus question de masquer. La position très claire et énergique adoptée par le Gouvernement au regard des commandes *off shore* lui est permise dès lors qu'il n'est plus question pour nous de solliciter une aide afférente au train de vie de la France sous quelque forme que ce soit, mais uniquement de faire supporter à chacun des membres du pacte Atlantique la part virile qui lui revient dans un effort militaire destiné à la sauvegarde du monde libre tout entier. Le mémorandum français du 22 septembre expose la politique économique et budgétaire qui s'impose à l'O.T.A.N. pour que la défense atlantique soit correctement assurée.

Au moment où la France poursuit une lourde tâche en Extrême-Orient et rétablit sa force en Occident, il n'y a aucune honte à demander que soient débattus en commun, et de façon définitive, les rapports financiers à instituer entre les divers partenaires. Mais reconnaissons entre nous que cet exposé loyal de la question n'était pas possible tant que nous avions deux attitudes regrettables : d'une part, notre effort en Indochine et dans les autres territoires d'outre-mer était accompli comme à regret par des Gouvernements français qui s'en excusaient et qui admettaient plus ou moins ouvertement, en accord malheureusement avec une partie de la presse, que notre cause était mauvaise sinon indéfendable ; d'autre part, l'aide américaine revêtait de notre fait un certain caractère d'assistance ou d'aumône qui, parfaitement admissible dans les mois qui ont suivi les destructions de la guerre, devenait gênant pour quiconque avait le sens de l'honneur national.

Il n'est que trop facile de prôner l'indépendance et la fierté, mais cela ne sert à rien tant que l'on se met dans une position physique qui ne les permet pas. Nous souffrions personnellement de voir notre pays s'affaiblir, se déminéraliser, vivre dans la facilité et croire en même temps qu'il pouvait compenser cet abaissement par un renouveau d'orgueil, de susceptibilité, ou d'exigences à l'extérieur. Nous sommes persuadé que c'est une attitude exactement contraire qui s'impose : alors que les faibles protestent, récriminent et critiquent, les forts seuls peuvent s'offrir le luxe de comprendre, de transiger et d'enlever à leurs demandes tout ce qui peut paraître acerbe et revendicatif.

Ceux qui parlent à tout bout de champ de durcissement de la position française, comme s'il convenait de chercher à envenimer les relations avec nos plus fidèles alliés, feraient mieux d'abord de battre leur coulpe

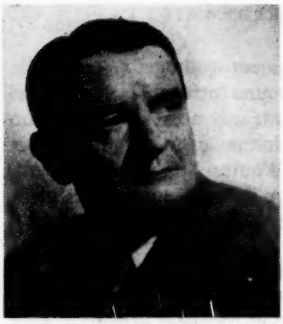
et, ensuite, de se féliciter qu'un gouvernement courageux, tranquille et dévoué au bien public puisse enfin, sans aucune forfanterie et sans éclat inutile, faire entendre, aux Américains comme aux autres, la voix d'un pays qui n'est pas écouté tant qu'il s'abandonne lui-même, mais dont tous nos amis, et particulièrement ceux d'outre-Atlantique, saluent, au contraire, avec joie la réapparition lorsqu'il représente un élément nouveau d'ordre, de calme et de vigueur dans un monde désemparé.

Gardons-nous d'accumuler les prophéties sur ce que nous réserve le proche avenir au point de vue économique, car tant de composantes diverses se juxtaposent que notre habileté doit consister surtout à nous adapter à des circonstances constamment changeantes. Comment ne pas sourire par exemple quand nous voyons les mêmes censeurs sourcilleux annoncer un jour que la baisse des prix est faible, ce qui est un échec pour les vues gouvernementales, mais un autre jour que la baisse des prix compromet l'équilibre du budget par la diminution des recettes fiscales ?.. Mais s'il est prudent de garder une certaine réserve vis-à-vis de l'avenir, il serait étrange que, sur le présent, qui est immédiatement tangible et visible, nous ne puissions pas nous faire une ferme opinion.

On demandait à la fin de septembre à M. Pinay de dire franchement s'il optait pour le libéralisme ou le dirigisme, ce qui est bien la plus étrange des questions, et qui traduit un état d'esprit plus étrange encore ; le Président du Conseil répondit tout simplement qu'il se considérait comme un médecin au chevet d'un malade, qu'il n'avait pas de remède préparé à l'avance, mais qu'il cherchait seulement le moyen de sauver la nation. On ne saurait mieux dire. Mais les idéologues sont obstinés, et, il y a quelques jours encore, un ancien ministre, faisant le procès de la politique actuelle, déclarait une fois de plus : « L'échec auquel nous assistons n'est pas celui d'un homme ou d'une équipe, mais celui du libéralisme lui-même. » Nous restons confondu par des affirmations aussi erronées quant aux faits, et aussi contestables quant aux théories, ou plutôt, si attristante que soit cette constatation, nous nous disons qu'il n'est pas étonnant que l'on cultive l'irréalité dans la doctrine lorsqu'on est atteint d'une telle myopie physique, car il est bien plus facile encore de déformer les théories que les choses.

Par contraste et en conclusion, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de nous associer à ce jugement qu'un journal syndicaliste belge publiait le 6 octobre : « La clef du mystère, c'est que M. Pinay est un homme avant d'être un politicien, alors que beaucoup d'hommes politiques sont des politiciens avant d'être des hommes ou, si vous voulez, que le politicien a chez eux étouffé l'homme. Je ne sais à quel parti appartient M. Pinay. Mais je sais que si j'étais Français, quel que soit son parti, il me serait bien difficile de ne pas lui faire confiance. »

ED. GISCARD D'ESTAING



GEORGES AURIC

par PAUL GUTH

PRESQUE en face de l'Élysée, au sommet d'une maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Par la fenêtre on voit les toits de zinc et les façades blanches qui continuent celles des villages de l'Ile-de-France.

Autour de l'appartement, des casiers au grillage doré enferment les partitions dans les garde-manger de la musique.

Georges Auric balance son pied et ne cessera pas de lui imprimer cette oscillation de métronome. Une grosse tête au menton fendu comme par une estafilade d'archet. Le front surplombe d'une falaise dure des sourcils qui se froncent et se froissent. Les yeux, d'un charbon aigu, contrastent avec la roseur du teint que souligne un grain de beauté.

Georges Auric parle avec son menton. Il le laisse trembler au gré de ses émotions. Il se lève, roule sur ses hanches, se rassied. Des mimiques de fausse fureur l'arrachent à son siège, l'y replantent, tandis que le métronome pédestre reprend ses palpitations.

Il est né à Lodève, dans l'Hérault, en 1899, d'une famille de commerçants. Il ne veut pas que l'on parle de son enfance.

— Je n'ai pas des souvenirs ultra-utérins, comme Dali. J'ai eu une enfance très heureuse. Pourtant, j'en ai horreur!

Il y a là un mystère que je ne veux pas effleurer. Il se cabre contre lui-même, en ses débuts, pour des raisons qu'il préfère me laisser ignorer et qu'il semble souffrir de taire.

De trois à treize ans il vécut à Montpellier. Il se baigna dans les effluves artistiques de cette capitale de province, où règnent les étudiants, les marchands de vin, et, par un dernier reflet d'histoire, Louis XIV, en sa promenade du Pérou.

Georges Auric habitait près du Grand Théâtre où il entendit *Manon* à neuf ans. Au lycée il fut un élève convenable. Son front se pencha sur les manuels avec décence.

— Mais je n'étais pas très bien portant. J'ai dû quitter le lycée pour continuer mes études chez moi. De braves messieurs venaient me donner quelques notions. Je les ai oubliées. Je ne pourrais pas passer mon certificat d'études.

Un soubresaut le projette dans le regret. Un autre l'en extirpe. Il errait au Jardin des Plantes où Valéry, Gide et Larbaud promenèrent leurs raffinements. Le dimanche il allait se baigner à Palavas-les-Flots. Il prenait ce tortillard que les dessins de Dubout haussèrent à la mythologie. Ce tacot mérovingien s'arrêtait à la halte des *Lattes* que dévorent les moustiques. Une pancarte chante encore aux oreilles d'Auric

De Paris au Japon
Du Japon jusqu'à Lattes
Le meilleur chocolat
Est le chocolat Matte.

— Mes parents auraient eu le droit de s'opposer à ma carrière artistique. Au contraire ils l'ont favorisée de toutes leurs forces. Ma mère jouait du violon. Quand j'ai commencé le piano, elle a fermé pour toujours sa boîte à violon.

En 1913, quand le Conservatoire de Montpellier ne lui suffit plus, les parents de Georges Auric l'accompagnèrent à Paris. Ils transhumèrent à Montmartre, comme si ce pic gardait encore quelque pureté de province. Près de la place Clichy, rue Darcet, rue Lamarck, avenue Junot, près du Moulin de la Galette. Ils connurent encore le Montmartre de *Louise*, parsemé de jardinets et de vieux peintres en chapeau pointu.

Au Conservatoire de Paris, rue de Madrid, Georges Auric n'apprit guère que le mécanisme. Il fut un des rares élèves de Georges Caussade qui continua à faire de la musique. Ses idoles étaient alors Ravel, Debussy, Stravinsky.

A quatorze ans il vit le Messie. Il ressemblait à un de ces notaires facétieux de chef-lieu de canton qui enduisaient de fluide glacial la chaise de leurs invités. Il portait une barbiche de faune échappé des bois, un chapeau melon et des binocles obstrués de reflets. Né à Honfleur d'une mère écossaise, il répondait au nom bizarre d'Erik Satie.

Georges Auric vibre encore de cette rencontre. Il me l'explique en remontant aux sources avec une précision de chartiste.

Vers 1890, Erik Satie avait composé *Gymnopédies* et *Sarabandes*. Œuvres graves, monotones, qui coïncidaient avec le mouvement Rose-Croix de Péladan et qui naviguaient dans les eaux solennelles du préraphaëlite Rossetti. Cette musique, noblement farcie de trouvailles d'accords, exerça une grande influence sur Debussy qui orchestra deux des *Gymnopédies* et qui s'inspira d'une des *Sarabandes* dans une *Suite* pour le piano.

En ce temps-là Ravel aussi buvait le lait de Satie. Un numéro de *Ma Mère l'Oye*, *la Belle et la Bête*, découle des *Gymnopédies*.

Après ce premier flot d'œuvres, Satie se tut. Vers quarante ans, à l'âge où la Légion d'honneur saigne à la boutonnière des autres, il s'inscrivit à la *Schola Cantorum* de Vincent d'Indy. Il refit son *B-A BA* d'écolier jusqu'à ce que Vincent d'Indy lui remît sagement son diplôme.

Debussy et Ravel entrèrent en rage contre le nouveau Satie, qui venait d'user ses fonds de culottes sur les bancs de la Schola. Ils refusèrent de le reconnaître dans les quelques fugues qu'il écrivit en hommage à d'Indy. Pourtant il les intitulait *En Habit de Cheval.*

Vers 1912, Satie composa pour piano des petites pièces gorgées de cocasserie : *Prélude flasque, Embryon desséché, Descriptions automatiques.* Il collait sur sa musique de petites histoires qui n'avaient aucun rapport avec elle et qu'on aurait pu publier à part comme on peut servir dans deux assiettes les œufs et le jambon. Parfois un monsieur ou une dame se postait à côté du piano et lisait ces textes qui flanquaient la musique par terre.

En unissant leurs touches et leurs cordes vocales le pianiste Ricardo Viñez et la chanteuse Jeanne Bathori se coalisèrent pour tenter d'imposer Satie.

Dès 1912 et 1913, Georges Auric se mit à collectionner ses œuvres.

— Elles n'avaient pas la platitude qu'on croyait. Elles me frappaient par leur langage mordant, qui réagissait contre le brillant de Debussy et de Ravel.

En novembre 1913, dans *la Revue Française de Musique* dirigée par Léon Vallas, Georges Auric publia un petit article sur Satie. Il ne fallait pas manquer d'audace pour prôner celui que l'on considérait comme un farceur, dispensant le poil à gratter musical.

— J'envoyai l'article à Satie. Il me répondit une lettre exquise où il proposait de venir me remercier. Il sonna à ma porte, aux Batignolles : « *Pourrais-je voir monsieur Auric ?...* » Il croyait que j'étais mon fils. Ensuite il fut ravi de se découvrir un thuriféraire de quatorze ans. Il revint souvent déjeuner chez nous, au grand contentement de mes parents.

A onze ans, à Montpellier, Georges Auric avait commencé à composer des mélodies et des pièces pour piano. En mai 1914, à Paris, par la grâce d'Albert Roussel, la vénérable Société Nationale joua cet Eliacin de quatorze ans. Saint-Saëns et d'Indy avaient fondé la Société après 1870. Ravel y fit l'effet d'un bolchevik au couteau entre les dents. Pour s'aérer un peu, il créa avec des amis la *Société Musicale Indépendante.*

Par une fumisterie du sort, Georges Auric était joué à la sourcilleuse Société Nationale à l'âge de l'acné. Pourtant ses mélodies, boitillantes de maladresse et d'audace, ne versaient guère dans l'académisme.

A la même époque il composa trois *Interludes* sur des poèmes de René Chalupt.

Il me crayonne la figure de ce poète qui ne survit que par la musique à laquelle il offrait un support.

— Maeterlinck enrageait que son *Pelléas* vécût par un musicien. Au contraire, Chalupt était charmé. Chalupt était une combinaison de Toulet et de Levet, cet attaché d'ambassade qui fut un des premiers écrivains diplomates, avant Giraudoux et Morand, et qui fascina Fargue et Larbaud.

Georges Auric me récite une des *Cartes postales* de Levet, mort tuberculeux à trente-deux ans. *Nice.*

J'aurai un fauteuil roulant plein d'odeurs légères
Que poussera lentement un valet bien stylé.

— René Chalupt faisait tirer ses poèmes à quatre-vingt-dix-neuf exemplaires et les envoyait à des amis. Cette rareté me laissait pantelant.

A mi-voix, d'une lèvre où perle l'ironie, Georges Auric me distille le texte d'un de ses *Interludes*, survivant d'une époque de palaces, de maîtres d'hôtel et de wagons-lits d'acajou. *Le Gloxinia.*

Je voudrais qu'à ma fenêtre fleurisse un tendre gloxinia.
J'aime cette fleur que je ne connais pas,
A cause que son nom peut paraître
Prétentieux et naïf peut-être.

— J'ai cinquante-trois ans. *Le Gloxinia*, que j'ai composé à quinze ans, est une de mes mélodies que l'on chante le plus.

Tout à l'heure, en rentrant chez moi, j'apprendrai de la bouche de M. Pierre Larousse, en son dictionnaire, ce qu'est le Gloxinia de Chalupt et Auric. *Genre de gesnériacées. Les Gloxinias sont des herbes vivaces des régions tropicales américaines. On en connaît douze espèces, cultivées dans les serres pour leurs fleurs à corolle en tube largement ventru ou campanulé.*

Bien que joué sous les lambris des patriarches, à la Société Nationale, Georges Auric éprouva encore le besoin d'étudier.

— J'eus l'idée saugrenue d'entrer à la Schola et de devenir l'élève de Vincent d'Indy, ce personnage grave et sectaire, plus intéressant que ses idées. Il m'enseignait à développer. C'est un peu idiot. Évidemment ç'aurait été plus passionnant si Debussy, Ravel, Strawinsky avaient consenti à enseigner. Mais ils n'y tenaient pas!...

D'une oreille, Georges Auric écoutait les préceptes de Vincent d'Indy. De l'autre, il entendait une autre musique, que lui dictait l'inspiration par le truchement de ses deux vrais maîtres : Satie pour le dépouillement, Stravinsky pour la carrure.

Au Conservatoire il connut Milhaud et Honegger. Il retrouva Jeanne Bathory qui avait décidé de jouer les jeunes. Pendant la guerre de 1914, le Vieux-Colombier, abandonné par Copeau, accueillit la couvée des nouveaux. Honegger, brocha sa musique sur *le Dict des Jeux du Monde.*

— Un texte absurde de Paul Méral. Un délire. Une diarrhée verbale. Mais des masques et des costumes admirables de Fauconnet, qui mourut jeune d'avoir eu le cœur deux fois trop gros... Au Vieux-Colombier on joua mes premières œuvres et la *Rhapsodie Nègre* de Poulenc. Ensuite nous fûmes tous mobilisés.

Quand la guerre eut refermé sa trappe du Père Ubu, Georges Auric rencontra Louis Durey.

— Son frère, qui était peintre, nous avait signalé que dans une salle de la rue Huyghens, où l'on exposait Matisse et Picasso, nous pourrions donner des concerts. Ce fut *Lyre et Palette* qui groupait Germaine Tailleferre, Milhaud, Poulenc, Honegger, Durey et moi. Une cohue invraisemblable! Avec son génie publicitaire, Cocteau parla de nous dans *Paris-Midi*. Il nous donna l'aspect d'un corps constitué, alors que nous étions si différents! Le critique musical de *Comœdia*, Henri Collet, nous connut ainsi. Il nous consacra un article intitulé *le Groupe des Six*. C'est lui qui nous baptisa. Nous n'avions jamais pensé à nous donner ce nom. D'ailleurs bien des nuances nous séparaient. Poulenc, Milhaud et moi, nous admirions Satie. Honegger refusait de participer à notre culte pour ce Socrate notarial.

Georges Auric me dissèque les étranges erreurs de perspective qu'on a pu commettre, à distance, sur *le Groupe des Six*.

— Cocteau avait écrit *Parade*, musique de Satie. Par goût de la clarté française, de l'ironie, de la netteté, il a pensé à opposer Satie à tout le reste. Si bien que les gens ont cru que nous, *le Groupe des Six*, nous étions des espèces d'élèves qui allaient prendre toutes les semaines des leçons de Satie. D'ailleurs je me réjouis de voir qu'on le rejoue maintenant, notre vieux Satie. Aux Concerts de *l'Œuvre du Vingtième Siècle* on a donné avec un grand succès son *Socrate*, dirigé par Darius Milhaud. On va même en faire des disques.

***

Le démon publicitaire tirait Cocteau par sa touffe. Il lui souffla l'idée d'accéder aux grandes salles et de louer la Comédie des Champs-Élysées. Cocteau monta une pantomime, *le Bœuf sur le Toit*.

Avec une minutie de musicologue nourri de fiches, Georges Auric m'éclaire l'origine de ce titre funambulesque.

— Avec des thèmes de danses de l'Amérique du Sud, d'où il revenait, rumbas et sambas, Darius Milhaud avait écrit une partition d'une vingtaine de minutes qu'il avait appelée *Cinéma Symphony*. Il la destinait à accompagner des films de Charlot. Cocteau sauta là-dessus et s'écria : « Voilà ce qu'il nous faut! » Milhaud lui suggéra le titre d'une chanson brésilienne : *le Bœuf sur le Toit*.

A distance l'Histoire a brouillé ses pistes. Maintenant Cocteau s'imagine que c'est Claudel qui lui a donné ce titre!...

En ce temps-là fleurissait le snobisme du cirque. Les écrivains et les artistes découvraient le pathétique de la sciure. Ils attribuaient aux clowns des stridences et des élancements shakespeariens. Tous les vendredis la bande des Six se rendait au cirque Médrano pour communier en la famille des Fratellini qu'ils muaient en Montaigus ou Capulets de légende. Les Fratellini mimèrent *le Bœuf sur le Toit*.

En intermèdes on y ajouta trois morceaux d'orchestre de Satie, *Adieu*

New York d'Auric, dansé par un fils de Footit et trois chansons de Poulenc : *Cocarde* sur des paroles de Cocteau.

Le théâtre envoûta Auric. Il voulut retâter de ses philtres. En 1921-1922, les *Ballets Suédois* interprétèrent *les Mariés de la Tour Eiffel*, grand texte de Cocteau, avec des scènes dansées, mises en musique par tous les acolytes du *Groupe des Six*, sauf par Durey, qui s'était éclipsé.

Ensuite les membres du *Groupe* se dispersèrent et chacun prit sa volée. Diaghilew avait suivi de près toutes ces évolutions. En 1924 il commanda à Auric le ballet des *Fâcheux*, d'après Molière, pour le Théâtre des Champs-Élysées.

Auric devint un des grands fournisseurs de Diaghilew : *Matelots* (1924), *la Pastorale*. De plus en plus appâté par le théâtre, il entassa des monceaux de cette musique de scène qui se mit à pulluler en marge des planches pendant l'entre-deux guerres. Pour Jouvet la musique de *Marlborough* ; pour Dullin celle de *la Femme Silencieuse* ; pour Baty celle du *Dompteur* ; pour Copeau celle de *Rosalinde*.

Toujours avide d'actualité, il bondit vers 1931 sur le cinéma sonore. Il vit en lui la possibilité de continuer sur l'écran ce qu'il avait commencé sur la scène : soutenir une action par la musique, la colorer, la souligner, comme la lumière souligne un paysage et l'allume.

En 1931, musique du *Sang d'un Poète*, le film de Cocteau. Ensuite, de René Clair, *A nous la Liberté*. Et une foule d'autres films de toutes sortes et de tous charmes : *Lac aux Dames*, *Entrée des Artistes*, *l'Eternel Retour*, *la Symphonie Pastorale*, *la Belle et la Bête*, *l'Aigle à deux Têtes*, *Aux Yeux du Souvenir*.

Je m'étonne de cette ruée d'une musique vers les rectangles de toile blanche des écrans. Georges Auric me rassure d'un pianotement des deux mains.

— On a tort de considérer la musique de film comme un commerce, analogue à la bonneterie. Pour moi une musique de film, celle de *la Belle et la Bête* par exemple, est aussi importante qu'un ballet ou une symphonie. D'ailleurs on n'a pas trouvé encore la formule qui permettrait d'introduire convenablement la musique parmi les images.

Le métier de compositeur, écrit Honegger dans *Arts*, *offre cette particularité d'être l'activité, la préoccupation dominante d'un homme qui s'évertue à fabriquer un produit que personne ne désire consommer. Je l'ai comparé au fabricant de chapeau Cronstadt, de bottines à boutons et de corsets mystère. Nous savons en effet combien le public d'aujourd'hui dédaigne ces objets qui, hier, étaient le signe de l'élégance la plus raffinée.*

— Le cinéma ne serait-il pas le véhicule qui permettrait au compositeur de transporter sa musique jusqu'à la trompe d'Eustache de l'auditeur ? L'alibi qui nous forcerait, par ruse, à ouïr la musique de nos contemporains, et non plus celle de Beethoven, Mozart et Bach que ressassent les concerts diurnes ou nocturnes ?

Georges Auric répond à ma question par une oscillation du chef, mélange de crainte et d'espoir.

En tout cas, sa collaboration avec les broyeurs d'images et de sons ne l'a pas empêché d'écrire deux sonates, un trio pour hautbois, clarinette et basson et des pièces d'orchestre.

Au second versant de sa vie son style a évolué. Sur le premier flanc de sa montagne, il scintillait dans l'humour, diapré de légèreté et de cocasserie.

— Depuis quatre ans j'ai tenté de renouveler mon style. Je tends vers la recherche de la grandeur et du drame tragique.

Pour la première fois il a peint son œuvre aux couleurs du pathétique en 1949, aux Champs-Élysées, dans son ballet, *le Peintre et son Modèle*. Il a récidivé en 1950 à l'Opéra, dans son ballet de *Phèdre*, sur un livret de Cocteau. En 1952 encore, dans son ballet créé par l'Opéra de Munich, avec des décors de Cassandre : *Weg Zum Licht — Chemin de Lumière*. La première œuvre française commandée par des Allemands et créée directement en Allemagne.

Cette année, au Festival de *l'Œuvre du Vingtième Siècle*, son ballet *Coup de Feu* rejoint ses *Matelots* d'autrefois, dans la légèreté scintillante. Mais ce n'est qu'une façon fortuite de tourner la tête vers le passé.

Le visage de Georges Auric se voile d'un capuchon de mystère.

— Je travaille à une œuvre symphonique d'un caractère grave.

L'époque est si noire qu'elle incline aux ténèbres même les compagnons du rire et des jeux.

— Oui, actuellement, c'est bien la clef de ma vie.

PAUL GUTH

LE THÉATRE

par THIERRY MAULNIER

LE PLEIN FEU

L'AUTOMNE a fait mûrir les premiers fruits de l'année théâtrale, qui se compte, comme on sait, de septembre à juillet. Après un mois de septembre que la plupart des directeurs ont, comme chaque année, consacré aux reprises, ou abandonné aux avant-gardes sacrifiées, les affaires sérieuses ont commencé dans les circonstances favorables créées par le Salon de l'Automobile : une nouvelle pièce de Henri Bernstein avec madame Danielle Darrieux, une nouvelle pièce de Marcel Achard avec madame Arletty et Bernard Blier, et madame Edwige Feuillère dans *la Dame aux Camélias*, n'était-ce pas exactement ce qu'il fallait offrir aux quelques dizaines de milliers d'étrangers et de provinciaux attirés à Paris par le culte de la déesse mécanique, en même temps qu'à la foule, rentrée de vacances, de ceux qui aiment « sortir le soir »? Les trois théâtres favorisés par de pareils spectacles ont été aussitôt bourrés jusqu'au dernier balcon.

Notons-le avant de passer outre, quelques-unes des pièces qui furent jouées au cours de la saison dernière gardent bon pied, bon œil : parmi elles, naturellement, *Lorsque l'Enfant paraît*, d'André Roussin, et *la Tête des Autres*, de Marcel Aymé, que rien, à moins d'« engagements antérieurs » peu probables, n'empêchera de durer jusqu'à l'été prochain. Mais aussi *Ombre chère*, de Jacques Deval, et *la Cuisine des Anges*, qui a quitté les Ambassadeurs pour le Vieux-Colombier où on avait allumé le feu : et surtout — le fait est à considérer — deux spectacles graves, *Sur la Terre comme au Ciel*, de Fritz Hochwalder, à l'Athénée, et *les Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos au théâtre Hébertot. Parvenues au-delà de la cent cinquantième représentation, ces deux

œuvres de qualité littéraire inégale, mais consacrées toutes deux aux plus hauts problèmes de la conscience religieuse et ouvertes sur les profondeurs de l'angoisse humaine, continuent d'attirer ces foules qu'on croyait, il y a peu d'années encore, ne pouvoir séduire que par les moyens de la comédie légère. Il semble qu'il y ait là une évolution dans le goût du public que la guerre avait amorcée et qui s'est poursuivie, en dépit de la réaction vers des genres plus faciles entre 1944 et 1948. Rappelons-nous qu'en 1939, Claudel était encore un auteur d'avant-garde, que les Pitoeff considéraient comme des triomphes exceptionnels les spectacles qu'ils avaient pu pousser à la centième représentation, que Jouvet et Giraudoux eussent été les premiers surpris si on leur avait promis cent représentations la veille de la générale de *Siegfried*, ou même de celle d'*Électre*. L'admirable *Judith* du même Giraudoux, mise en scène par le même Jouvet, jouée par Pierre Renoir, dépassa-t-elle, au théâtre Pigalle, les trente représentations ? Je n'en suis pas tout à fait sûr.

La Valse des Toréadors, de Jean Anouilh, n'avait pas été accueillie par la critique de façon très chaleureuse : elle n'en a pas moins doublé le cap des mois d'été et atteint, sinon passé la « deux centième » avant de céder la place précisément au *Siegfried* de Giraudoux, ramené à la scène après vingt-quatre ans. C'est la preuve que le public, en la circonstance, n'a pas donné raison à la critique, qui n'est pas toute puissante. *Le Diable et le Bon Dieu* de Jean-Paul Sartre avait vu ses recettes tomber de près de moitié lorsque, l'an dernier, Pierre Brasseur, malade, avait dû abandonner le rôle principal. Peu de temps après, la carrière de la pièce avait été interrompue. Il a suffi que Brasseur revînt, et les trente nouvelles représentations du mois de septembre ont été données par le théâtre Antoine à bureaux fermés. C'est la preuve que les auteurs, fussent-ils parvenus, comme Jean-Paul Sartre, à conquérir le public des hebdomadaires à gros tirage, doivent encore compter avec les interprètes. Rien n'est jamais acquis au théâtre : rien n'est jamais consolidé. Ni Pierre Brasseur, ni Jean Marais, ni Edwige Feuillère, ni Gérard Philipe ne suffiraient, par le seul éclat de leur nom ou par le déploiement de tout ce qu'ils ont de talent, à assurer le succès d'une pièce ennuyeuse. Ni Jean-Paul Sartre, ni Jean Anouilh, ni Marcel Achard, ni André Roussin ne pourraient compter sur le succès des meilleures de leurs pièces, si elles se trouvaient mises en scène médiocrement et jouées par des acteurs médiocres.

Avant d'en venir aux seigneurs du moment, je veux dire à MM. Henri Bernstein et Marcel Achard, il me semble juste de faire sa part à quelqu'un qui est, lui aussi, un seigneur, et non des moindres. Je veux parler de Strindberg. Que Strindberg soit joué le plus souvent, en France, dans de petites salles ou dans des studios d'avant-garde n'empêche pas qu'il ait sa place parmi les vingt ou trente noms les plus importants du théâtre universel, une place qui pourrait bien grandir encore. Car si Ibsen s'éloigne, Strindberg se rapproche, et je ne vois pas un auteur dramatique français de son époque qui soit pour nous aussi actuel.

Donc, Strindberg a été, une fois de plus, honoré dans un de ces théâtres-greniers et qui furent si longtemps ceux où l'on jouait Claudel, avant l'entrée de Claudel à la Comédie-Française. En l'occurrence, le grenier est au niveau du sol, tout neuf, et fort ingénieusement agencé. C'est un nouveau Vieux-Colombier, plus petit, qui s'appelle le Théâtre de Babylone, et qui doit être principalement ouvert aux essais des jeunes animateurs. Le spectacle est composé de *la Maison brûlée* et de *Mademoiselle Julie*. On aurait pu faire un autre choix car *la Maison brûlée* n'est pas, loin de là, une des meilleures pièces de Strindberg et *Mademoiselle Julie* est peut-être la plus connue en France. On se serait passé assez volontiers de *la Maison brûlée*, œuvre lente et verbeuse, d'un symbolisme laborieux. Mais *Mademoiselle Julie* est une œuvre assurée de garder sa jeunesse à la manière des classiques, une œuvre qu'on ne se lassera pas de voir, car la violence n'en sera jamais émoussée, la richesse jamais épuisée. On y a par moments, comme dans *Père*, la révélation que Strindberg fut un précurseur prophétique de la psychanalyse — et il est certain que le grand dramaturge fut en effet fort intéressé par les premières recherches dont la théorie de Freud devait constituer la synthèse et l'aboutissement. Mais on pourrait dire, tout simplement, que Strindberg atteint dans ses meilleures pièces à ce fonds commun de la vérité intérieure de l'homme où il faut bien que les artistes et les philosophes, les explorateurs de la réalité et les aventuriers de l'imaginaire se rejoignent. Le personnage de mademoiselle Julie pourrait fournir une matière pareillement riche à un psychanalyste et à un moraliste classique et chrétien, à une critique marxiste et à une « description » hégéliano-existentielle. Il en est ainsi, sans doute, de tous les grands personnages de théâtre, parmi lesquels se range sans aucun doute l'héroïne de Strindberg.

Certes, l'Évangéline de M. Henri Bernstein ne nous conduit pas à ces profondeurs. Il faut pourtant reconnaître que cette nouvelle figure bernsteinienne témoigne du souci, particulièrement remarquable chez un auteur parvenu au-delà de sa trentième œuvre théâtrale et de sa soixante-quinzième année d'âge, si je ne me trompe, de ne pas se laisser asservir par ses propres procédés. Bien sûr, la scène de M. Henri Bernstein a toujours une porte entr'ouverte sur la chambre à coucher où les personnages principaux semblent toujours se préparer à entrer, à moins qu'ils n'en sortent, et même dans *Évangéline*, l'auteur n'a pu se résigner à ce que ce pôle de son univers théâtral, ce lieu géométrique de la convergence de ses hommes et de ses femmes, cet élément fascinateur de la quotidienneté bourgeoise fût tout à fait absent. Il y a même, dans le dénouement d'*Évangéline* (cette promesse d'une lune de miel qui devra rester chaste entre l'amant plein de désir et la maîtresse convalescente, cette balle près du cœur qui devra rendre précautionneuses les manifestations de la passion physique et jouer le rôle de l'épée de Tristan) un curieux érotisme inversé : le rideau tombe sur des amants qui, au lieu de pouvoir se jeter l'un sur l'autre tout de suite, vont devoir attendre. Je sais bien que

Rodrigue et Chimène... Mais la chose était pour Rodrigue et Chimène moins précisément délimitée.

Il reste que le personnage d'Évangéline est intéressant. Qu'une femme qui semblait tout d'abord conduite seulement par la tendresse et l'admiration, les affinités physiques et l'amitié intellectuelle, dans les bras de l'homme qu'elle aime, découvre soudain, par l'effet de circonstances théâtrales d'ailleurs habilement amenées, un visage tout différent et bien moins rassurant, ce n'est pas sans doute un sujet nouveau — et l'on a rappelé, avec raison, *le Secret*. Mais — et ceci distingue assez fortement *Évangéline* du *Secret* pour qu'on ne puisse pas accuser M. Bernstein d'un plagiat de lui-même — s'il se découvre qu'Évangéline a délibérément jeté la femme de l'homme qu'elle aime dans les bras de son propre mari, afin d'avoir elle-même la voie libre, il se découvre aussi qu'elle n'a pas agi pour le mal mais pour le bien, en corrigeant le hasard et en ajustant selon l'ordre, pour le bonheur de tout le monde, ce que ce hasard avait mal assorti. La sincérité dans l'amour n'exclut pas le calcul : il peut y avoir de la sincérité dans le calcul, ou du calcul dans la sincérité : et il peut arriver aussi que la soudaine révélation du calcul effraie l'homme qui en a été l'objet, même s'il ne doute pas de la sincérité. Ce sujet assez fin donne à la nouvelle pièce de M. Bernstein sa consistance, et l'on sait qu'on peut se fier à l'habileté de l'auteur, sinon pour construire rigoureusement une œuvre dramatique, du moins pour exploiter dans des scènes brillantes, dans des scènes-pour-acteurs, les ressources théâtrales d'une situation donnée. Seul le premier acte, laborieux, verbeux et lent, manque l'« accrochage ». M. Henri Bernstein, metteur en scène, semble d'ailleurs l'avoir senti, et déploie une grande ingéniosité dans les mouvements scéniques pour parer à ce défaut. Les interprètes ont été, comme de coutume, choisis avec un grand soin. M. Raymond Pellegrin n'a pas sans doute la personnalité convaincante qu'il faudrait pour soutenir le rôle d'un grand écrivain, d'ailleurs assez faiblement dessiné. Mais son jeu est sobre et juste. M. Renaud-Mary est élégant et inquiétant comme d'habitude : et madame Danielle Darrieux, qui avait manqué sa première et sa seconde entrée au théâtre, y fait cette fois ses véritables débuts, de telle façon qu'alors qu'on désespérait d'elle, elle peut désormais être rangée parmi nos comédiennes accomplies.

Marcel Achard, lui aussi, est servi dans *les Compagnons de la Marjolaine* par des interprètes de premier ordre : madame Arletty, Bernard Blier sont parvenus tous deux à ce point où ce qu'il y a dans l'art de l'acteur de plus spontané — on oserait dire ce dont il est le plus irresponsable — se fond avec ce qu'il y a de plus volontaire au point d'en devenir indiscernable. Rien qui paraisse, dans le jeu de ces acteurs, effet de théâtre ; et pourtant tout est *placé* avec une précision extrême ; le dessin du personnage est net et solide, mais de subtils coups de gomme en ont adouci tous les angles. Tous les instants du rôle sont vécus dans la sincérité intérieure indispensable, mais ils sont vécus pour le spectateur, et

non pour l'acteur seul, comme il arrive parfois chez ces comédiens qui ont plus de dons que de métier. Admirable leçon d'efficacité.

La pièce elle-même est dans ce que je crois être le meilleur ton de Marcel Achard, celui qui le protège le mieux de la tentation à laquelle il cède parfois (je pense au dernier acte de *le Moulin de la Galette*) des concessions au public, de la sentimentalité boulevardière. Ce ton, c'est celui qui permet à l'auteur de nous attendrir sans que le quitte jamais l'esprit de légèreté, de nous émouvoir en se moquant un peu de ses propres personnages, un peu de nous, et un peu de lui-même. *Les Compagnons de la Marjolaine*, c'est une enquête policière burlesque dont les péripéties sont exploitées avec toutes les ressources du comique-gendarme (aussi traditionnel que le comique-troupier). Les personnages sont bravement empruntés au magasin de la convention, du Pandore bon enfant à l'ancienne prostituée au grand cœur et au fin talent de cuisinière, en passant par le méchant châtelain et la belle jeune femme méconnue. Mais tous ces pantins nous sont donnés pour des pantins, avec juste ce qu'il faut d'humanité véritable, ils ne se meuvent pas sur la terre, mais sont agités par des fils bien visibles dans l'univers sans pesanteur où se rencontrent les marionnettes, les images d'Épinal, les chromos de calendrier et les cartes postales en couleur où la petite bonne se pâme dans les bras du militaire : cela fait un spectacle brillant et charmant, auquel on pourrait tout juste reprocher un peu de confusion dans son mouvement même.

Gabriel Arout, dont *la Dame de Trèfle* est jouée au théâtre Saint-Georges, ne pourra plus, lui non plus, se plaindre de ses interprètes : Michel Vitold, et mesdames Lucienne Bogaert et Madeleine Robinson. Il était difficile de trouver des acteurs qui pussent donner à trois personnages de théâtre plus de vie, de présence et d'épaisseur.

Gabriel Arout assure un peu plus solidement à chacune de ses pièces nouvelles sa place dans la génération des auteurs dramatiques qui arrivent à la maturité. Son sujet, qui met en présence un homme, avec deux visages contradictoires et pareillement ambigus d'une même femme rencontrée tour à tour dans un salon de la bonne société et dans une maison de rendez-vous, était à coup sûr dangereux. Mais il a su refuser ce qu'il pouvait, au point de départ, sembler impliquer de scabreux. En fait, il s'agit d'une parabole de l'échec dans l'amour, déçu tour à tour devant deux aspects d'une même réalité insaisissable, mécontent de la résistance et mécontent de l'abandon, oscillant éternellement entre la femme-idole et la femme-esclave pour chercher à rabaisser la première à la seconde et pour reprocher à la seconde de n'être plus que ce qu'elle est. Car ce que l'homme cherche dans sa quête de la femme pourrait bien n'être ni dans l'idole ni dans l'esclave, ni dans l'insatisfaction ni dans la satisfaction. Car ce que l'homme cherche dans la femme — et il se venge sur elle de ne l'y pas trouver — pourrait bien n'être nulle part.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

LE SPHINX DES NEIGES

En 1772 une estampe du graveur Noël Le Mire tira l'Europe de son indifférence à l'égard des affaires de Pologne. Elle s'appelait *le Gâteau des Rois* ; l'artiste avait représenté l'impératrice de Russie Catherine II, le roi de Prusse Frédéric II, le futur empereur d'Autriche Joseph II, en train de déchirer la carte de la Pologne, tandis que son roi, Stanislas-Auguste Poniatowski, retenant d'une main sa couronne qui glissait sur sa tête, semblait prendre à témoin les spectateurs invisibles de son infortune. Dans les cieux, une Renommée ailée proclamait à son de trompe que le premier partage de la Pologne était accompli.

Or, tandis que l'opinion réprouvait presque unanimement ce crime qui en annonçait de plus grands — ceux qui en 1793 et en 1795 démembrèrent complètement la Pologne au profit de ses voisins voraces — les philosophes, les encyclopédistes porteurs de ces lumières qui s'appelaient la liberté de conscience, la tolérance, la souveraineté du peuple, se montrèrent fort embarrassés : ni Voltaire, ni Diderot, ni d'Alembert ne joignirent leurs voix à celles des protestataires. Grimm qui est le journaliste des encyclopédistes examine la gravure de Le Mire sous le seul angle artistique : le naturel est parfait, les personnages sont ressemblants, Catherine II « est assise avec autant de dignité que de grâce », seul le roi de Pologne est manqué et défiguré par « l'expression de frayeur qu'on a voulu lui donner ». Grimm, appointé par Catherine II, feignait ainsi de ne pas voir le sens de la gravure, mais les autres, honteux et confus comme des renards qu'une poule aurait pris, se contentèrent de murmurer entre leurs dents qu'on ne les y reprendrait plus. Seul Voltaire ironise légèrement et écrit à Frédéric II : « Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder : vous êtes comme ces dieux d'Homère qui font

servir les hommes à leurs desseins, sans que ces pauvres gens s'en doutent. »

De fait ces grands esprits avaient été dupés comme des écoliers ; ils n'avaient rien compris à la politique de Frédéric II et surtout à celle de Catherine II ; ils avaient donné dans toutes les bourdes sous lesquelles ces conquérants avaient dissimulé leur avidité. Ils avaient cru, avec la naïveté d'intellectuels fourvoyés dans la politique, que Frédéric, Catherine, despotes éclairés, voulaient sincèrement régénérer la Pologne, et comme l'avait dit Voltaire, « déployer le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience ». Il faut lire le récit édifiant de cette mésaventure dans l'ouvrage admirable — une thèse de doctorat de quinze cents pages, aussi attachante qu'un bon roman policier — que M. Jean Fabre, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, vient de publier : *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières* [1]. Le livre est une mine, extrêmement riche, d'enseignements de toute nature : chaque page condense des centaines d'informations, non seulement sur la Pologne au XVIIIe siècle, mais encore sur les questions politiques, économiques, sociales qui agitaient alors l'Europe. Au premier plan de ce tableau magistral la figure de Stanislas-Auguste est dessinée avec un rare souci de la vérité psychologique. M. Jean Fabre rend justice à cet infortuné monarque qui était considéré par la plupart des historiens comme le fossoyeur de la Pologne aux ordres de la Russie mais qui, en réalité, a lutté opiniâtrement pour sauver son pays de la ruine et a réussi à différer vingt ans le partage définitif.

Seulement, bien qu'il eût été l'un des premiers amants de Catherine II et qu'il lui fût entièrement redevable de son élection au trône de Pologne, bien qu'il eût conservé pour elle un amour dolent, Stanislas-Auguste n'a pu déchiffrer les énigmes de l'impératrice qu'on surnommait flatteusement l'Étoile du Nord mais qui eût été plus justement appelée : le Sphinx des neiges. Car la force de Catherine est d'avoir toujours laissé ses desseins dans une ombre impénétrable. Stanislas-Auguste voyait bien qu'il n'était roi que par la protection de Catherine, mais il était en droit de penser que l'impératrice voulait avoir une Pologne amie et non une Pologne asservie, ne fût-ce que pour écarter de la Russie les appétits de la Prusse. Pouvait-il se douter que Catherine et Frédéric finiraient par s'entendre comme larrons en foire, après l'avoir attiré tour à tour chacun dans son orbe ? Qui eût été en mesure de déjouer des manœuvres si subtiles que les compères s'y perdaient parfois eux-mêmes ? Il est possible d'ailleurs que les plans de Catherine, à la différence de ceux de Frédéric, aient été flottants. Le secret, l'impénétrabilité de la politique russe tient, peut-être, tout simplement à ce qu'elle est improvisée. Comment lirait-on dans une pensée nébuleuse ? Comment devinerait-on des calculs qui n'existent pas ?

1. Société d'édition : *Les Belles Lettres*.

— Si l'on veut avoir une idée plus précise d'une instabilité qui tient du caprice, de l'humeur fantasque et qui confine parfois à la folie, on lira avec profit la solide biographie de Catherine II [1] qu'a écrite Mary Lavater Sloman et qu'a traduite M. Gaillet-Billoteau. Il est frappant de voir que Catherine qui était d'origine allemande et qui, par son éducation, ses goûts, ses inclinations, n'avait en somme rien de russe, s'est fait progressivement une âme slave, au point qu'avec Pierre le Grand elle représente aujourd'hui en U.R.S.S. la puissance et l'éclat de la Russie. En dehors d'une ambition dévorante, et aussi d'un orgueil national qui met la Russie au-dessus de tout, aucun trait fixe dans son caractère : pas même les amours et les haines. Ses revirements sentimentaux sont aussi nombreux que ses retournements politiques ; le favori pas plus que l'allié n'est sûr du lendemain. Ajoutez à cela une indifférence souveraine aux lamentations, aux protestations, aux injures, un mépris des souffrances d'autrui qui va de pair avec un stoïcisme personnel, une cruauté native qui fait peu de cas de la vie et de la misère humaines, et vous retrouverez et dans cet orgueil et dans cette inconstance même les traits permanents du César russe, qu'il soit tsar ou Politburo.

— Au début du XVIe siècle le khan Youssouf, prince musulman qui, chef de la puissante Nogaïska-Orda, régnait sur la Crimée, était au mieux avec le tsar Ivan le Terrible. Le tsar appelait Youssouf « mon ami, mon frère » et le traitait en allié puissant. Cette parfaite entente dura vingt ans et puis soudain elle craqua. Ivan le Terrible investit Kazan où régnait la fille de Youssouf, Soumbeca, l'emmena à Moscou après l'avoir faite prisonnière, riant des plaintes et des menaces que lui adressait son ex-allié et se contentant de dire : « Son Altesse le Khan Youssouf enrage ». Plus tard, au XVIIe siècle, un Youssouf réconcilié avec le tsar reçut le titre de prince Youssoupoff : l'un de ses descendants devait être le prince Félix Youssoupoff qui, on le sait, avec l'aide du grand-duc Dimitri et du député Pourichkievitch, exécuta le moine Raspoutine.

Le prince Félix Youssoupoff avait déjà raconté une tragédie à laquelle l'épithète, prodiguée, de shakespearienne convient parfaitement mais, remontant plus loin dans ses souvenirs, il publie aujourd'hui le premier tome de ses mémoires sous le titre : *Avant l'Exil* (1887-1919) [2]. Ce faisant, il nous transporte dans un monde qui paraît encore plus loin de notre monde que celui des fougères arborescentes et des dinosaures : les fastes, les splendeurs, les fabuleuses richesses d'un Orient légendaire se déploient sous nos yeux ; l'expression « éducation de prince » reprend un sens que nous avions oublié. L'auteur de ces mémoires est d'ailleurs d'une sincérité et d'une simplicité touchantes. Il ne trace pas de lui un portrait sans défauts, parfois même il se confesse avec humilité. Rien, semble-t-il, ne le prédisposait à l'héroïsme que requièrent les exécutions

1. *Catherine II et son Temps* (Payot, éditeur).
2. Plon.

sanglantes. Faible, sensible, ami des arts et des jeux, peu soucieux de gloire militaire, trouvant dans l'amitié des joies plus raffinées que dans l'amour, il paraît plus près de Lorenzaccio que de César Borgia et voici qu'en ce jeune homme frêle et velléitaire se réveille l'âme violente des Slaves... A la fois évocation historique et document psychologique, le livre du prince Félix Youssoupoff présente un double intérêt.

— Que les hommes d'État occidentaux soient aisément abusés par les Césars russes, ce n'est pas M. D.-M. Sotirovitch, héros de la résistance yougoslave, qui y contredira. L'ouvrage, qu'il vient de publier, *l'Europe aux Enchères* [1] et qu'a adapté M. Claude Vincent, est extrêmement dur pour les partenaires de Staline à la conférence de Yalta. L'auteur, fidèle lieutenant du général Mihailovitch, n'a pas pardonné à M. Winston Churchill et au Président Roosevelt d'avoir prêté si docilement les mains aux plans du rusé Géorgien, abandonnant Mihailovitch pour soutenir le chef des communistes yougoslaves Tito, puis laissant fusiller celui-là par celui-ci. Il ne veut même pas examiner s'il existe des raisons profondes à cette politique, il saigne encore de ses blessures physiques et morales. Le récit passionné qu'il fait des années passées dans le maquis yougoslave aux ordres du général Mihailovitch est plein de scènes pathétiques. On voit d'abord que la résistance yougoslave se scinde en deux factions irréductibles qui n'ont ni les mêmes conceptions ni les mêmes buts. Mihailovitch combat les nazis, mais en voulant limiter le plus possible les souffrances de ses compatriotes. Tito, au contraire, ne compte pas avec le sang du peuple : il ne renonce pas à un coup de main, même s'il doit entraîner la mort de centaines de paysans.

Ces attitudes opposées dégénèrent rapidement en guerre ouverte, chacun des deux partis accusant l'autre de faire le jeu de l'ennemi. La résistance française a connu, elle aussi, ces déchirements désastreux, mais ce n'étaient que querelles de camarades auprès d'une guerre civile atroce et sans répit.

— Le ton change complètement, quoique l'atmosphère reste au fond la même, avec l'amusant ouvrage de M. Charles-W. Thayer : *Des Ours dans le Caviar* [2]. L'auteur, un jeune diplomate qui entra — par la petite porte — à l'Ambassade des États-Unis à Moscou et à qui sa connaissance de la langue russe valut de demeurer plusieurs années en Russie est, comme beaucoup de ses compatriotes, un homme de bonne humeur. Il a bon pied, bon œil, bon estomac, bon caractère et est d'avance résolu à voir le côté rassurant et plaisant des choses plutôt que leur côté sombre ou inquiétant. Mais tout en divertissant son lecteur par des histoires vraiment drôles il le fait participer à la vie quotidienne d'un Occidental aux prises avec l'administration soviétique, il lui donne une vue directe de ce qu'est un État puissamment mécanisé, mais pourvu de rouages si

1. Imprimerie J. Téqui.
2. Hachette.

complexes que la machine est souvent en panne. Sans aucune prétention à l'analyse politique, M. Charles-W. Thayer nous éclaire sur un système que la raison ne comprend pas. Des scènes prestement enlevées comme l'emménagement à l'Ambassade américaine ou la réception au cours de laquelle un ourson s'oublie sur les genoux du général Yegorov (celui-ci devait être « liquidé » avec le général Toukhachevski quelques mois plus tard) en disent plus qu'un long rapport.

NAISSANCE DES DIEUX

S'il est vrai, comme les savants le croient, que les fresques des grottes préhistoriques sont, non pas des ornements, mais des figures magiques, le sentiment religieux coexiste à l'homme, si bien qu'au regard de l'humanité les dieux sont vraiment éternels. Toutefois, on est curieux de saisir le moment où pour la première fois les humains leur donnent une forme, un contour, une histoire et c'est dans cette quête des dieux que les orientalistes — car nul ne doute que leur naissance terrestre ait eu lieu en Asie — servis par les surprenantes découvertes réalisées au XIXe et au XXe siècles, nous entraînent.

— Le Docteur G. Contenau, conservateur en chef honoraire des antiquités orientales au musée du Louvre, dans une nouvelle édition d'un ouvrage déjà célèbre : *le Déluge babylonien* [1], fait le point de nos connaissances. Le livre, illustré de façon efficace, écrit dans un style qui ne décourage point les profanes, déroule sous nos yeux la genèse de deux grands mythes : le Déluge, et la descente d'Ishtar aux Enfers, qu'on retrouve dans toutes les religions orientales anciennes. Le Déluge nous est familier grâce à la Bible ; il a fait sur nos esprits une telle impression que des explorateurs, plus chargés de poésie que de raison, ont gravi cet été le mont Ararat pour y découvrir sur son sommet l'arche de Noé! S'ils avaient lu *le Déluge babylonien*, ils eussent appris que la version biblique est nettement postérieure à la version babylonienne et à la version sumérienne qui était déjà gravée il y a cinq mille ans.

Car nous retrouvons ici ces admirables Sumériens dont la civilisation s'épanouissait trois mille ans avant l'ère chrétienne et qui nous a laissé des sculptures d'un modernisme déconcertant ainsi que des fragments d'une flamboyante poésie. Les Sumériens étaient des Asianiques, ainsi appelés pour les distinguer des autres Asiatiques et particulièrement des Sémites. Rassemblés au fond du golfe Persique, dans la région d'El-Bahrein, venus on ne sait d'où, les Sumériens furent, semble-t-il, les maîtres ès arts du Proche-Orient et, par extension, du monde hellénique puis du monde romain. Tous leur empruntèrent les grands mythes qu'ils avaient — peut-être — conçus, mais les Sumériens les avaient déjà modelés si fortement que les ornements ajoutés par les autres civi-

1. Payot.

lisations en ont plutôt affaibli qu'avivé l'éclat. Ainsi le mythe du Déluge, dès l'origine, se présente avec ses traits profonds : l'irritation des dieux contre leur créature, la volonté d'anéantir cet homme « qui fait vraiment trop de bruit et les empêche de dormir », la pitié qu'éprouve l'un des dieux pour l'un de ces malheureux humains, le conseil qu'il donne à celui-ci, en secret, de construire une maison qui puisse flotter sur les eaux, et ces oiseaux envoyés de l'arche afin que l'homme sache si la colère des dieux s'est apaisée et si la terre resurgit. L'auteur ne nous donne la traduction de ces textes émouvants qu'après nous avoir fourni tous les éléments qui nous permettent d'en comprendre la valeur historique et le sens religieux. Méthode excellente puisqu'elle nous initie progressivement et ne découvre le trésor même qu'à ceux qui, par leurs efforts, ont mérité de le connaître.

— Si les Sumériens ont inventé (ce n'est pas sûr) certains mythes, ils n'ont pas inventé les dieux. Dans un petit livre qui, lui, ne s'adresse qu'aux érudits [1], M. Georges Dumézil, professeur au Collège de France, quêtant les dieux encore plus haut dans le passé, montre que les Indo-Européens ont élaboré en commun une mythologie ; qu'ils ont conçu des êtres personnels, surhumains, mais ressemblant à l'homme, et que ces êtres, ils les désignent par des mots où l'on reconnaît le même prototype : *deiwos*.

Or ce qui caractérise le Panthéon indo-européen, c'est d'abord qu'il existe une hiérarchie entre les dieux et surtout — apport principal de M. Georges Dumézil à l'histoire des religions — que ces dieux sont en quelque sorte spécialisés, qu'ils sont connus des hommes moins dans leur être que dans leurs fonctions, qu'ainsi il leur arrive de changer de noms si leurs fonctions sont multiples, qu'il est donc essentiel pour l'homme de savoir le nom qui correspond à telle fonction divine, d'où la prudence dont font preuve les Romains eux-mêmes quand ils s'adressent aux divinités, et qui nous les montre, hésitant sur la nature et le sexe de ces dieux. Le chapitre consacré aux caractères des dieux romains contient notamment une démonstration serrée d'une thèse qui est beaucoup plus qu'une hypothèse.

— Mais tandis que les dieux indo-européens essaimaient sur le monde entier et que l'imagination des hommes en multipliait les images et les symboles, déjà, par une aspiration mystérieuse à l'unité, certaines âmes religieuses concevaient l'existence d'un Dieu unique et universel. Il y a trente-trois siècles, un jeune Pharaon, Aménophis IV, bouleversant le Panthéon égyptien, malgré la réprobation des prêtres et des traditionnalistes, exalta le culte d'Aton, dieu solaire qui devait éclipser tous les autres et concentrer en lui les puissances divines. Aton est proclamé le Créateur « de qui dépend toute vie sur la terre et toute chose au monde »

1. *Les Dieux des Indo-Européens* (Presses Universitaires).

par Aménophis IV, devenu Akh-en-Aton, qui lui adresse des hymnes où passe déjà le souffle des psaumes de David. « Tu es dans mon cœur et nul autre ne te connaît, sinon ton fils Akh-en-Aton. — Dans tes desseins tu lui as donné la sagesse, et, par ta puissance, les êtres sont dans ta main, tes créatures. — Tels que tu les as faits, ils vivent ; tu disparais et ils meurent aussitôt. Tu es la durée de l'existence. » Le plus curieux, c'est qu'à cette poussée de spiritualisme correspond dans le même temps une esthétique dirigée vers un réalisme dont la vigueur nous émerveille. Akh-en-Aton et sa ravissante femme Nefertiti nous apparaissent sculptés, peints, dessinés par des observateurs épris avant tout de vérité. Ainsi dans une alliance qu'on retrouvera souvent dans la suite, le mysticisme le plus élevé s'accorde à une attention aiguë pour le monde visible. Pour évoquer cette aventure spirituelle, il fallait un historien qui fût aussi un écrivain et M. Daniel-Rops est l'un et l'autre. Pour mettre sous nos yeux des images si criantes de vérité, si emplies d'appels, il fallait un éditeur qui, ne regardant pas à la dépense, confiât l'illustration et son exécution à de véritables artistes. De cette heureuse conjonction est sorti un livre [1] svelte et élégant, qui est l'honneur de l'édition.

— S'il est hasardeux d'affirmer que le judaïsme, puis le christianisme, sont les plus anciennes religions monothéistes ou qu'elles ont échappé à toute influence étrangère, il semble incontestable que le christianisme fut la première qui visât l'universalité non par absorption, mais par libre adhésion. Ce qui marque la coupure entre le judaïsme et le christianisme, c'est que Dieu unique n'est plus dans celui-ci le Dieu d'Israël et de Jacob, que tous les hommes doivent adorer en se soumettant à la loi de Moïse, mais le Dieu dont le fils s'est incarné pour tous les peuples et a qui instauré pour eux, sans distinction, une loi nouvelle. On ne doit pas perdre de vue que cette conception ne s'est pas imposée tout de suite, que les premiers judéo-chrétiens et saint Pierre lui-même inclinaient à n'accepter dans le sein de leurs communautés les païens qu'à la condition qu'ils observassent les prescriptions essentielles de la loi de Moïse et d'abord la circoncision. Ce fut saint Paul qui dégagea des enseignements de Jésus une doctrine dont le succès allait se révéler si prodigieux qu'elle rallia la moitié de l'humanité. C'est pourquoi la personnalité de saint Paul offre un intérêt de premier ordre. Rationalistes et chrétiens livrent autour d'elle une bataille qui dure depuis un siècle et qui a passé par des alternatives diverses : à un moment on eût pensé que l'historicité de saint Paul allait s'évanouir !

On admet à présent que *les Actes des Apôtres* sont bien l'œuvre d'un contemporain de saint Paul — probablement le médecin Luc qui rédigea aussi l'un des Évangiles — et que son témoignage est véridique. Mais, pour reconstituer la figure de l'apôtre, il était nécessaire d'avoir une connaissance parfaite des polémiques qui se sont élevées à son sujet, de

1. *Le Roi ivre de Dieu* (Edition F. Le Roux).

ne rien ignorer du monde où il avait évolué, enfin de ne pas nier à priori sa sainteté. M. Giuseppe Ricciotti, en publiant *Saint Paul Apôtre* [1] fait acte d'historien irréprochable et de catholique orthodoxe. Il ne laisse rien dans l'ombre ou dans le vague, il n'élude aucune objection, il ne s'abandonne jamais à la séduction d'hypothèses commodes. Malgré un processus nécessairement lent, le livre est parcouru d'un mouvement intense : saint Paul revit depuis sa jeunesse et son éducation de futur rabbi jusqu'à son martyre, en passant par les années où il persécute les chrétiens, la crise où il se convertit, puis les grandes missions où, surmontant les dangers qui l'assaillent, il évangélise l'Orient et la Grèce. Comment s'est faite cette évangélisation, M. Giuseppe Ricciotti l'expose avec une richesse de détails qui comble le lecteur. En accompagnant saint Paul, c'est tout le monde ancien, ses institutions, ses coutumes, ses lois, ses singularités qui nous est révélé ; nous ne sommes pas lancés en des querelles purement théologiques, nous voyons se débattre dans des difficultés matérielles communes à tous les voyageurs sans visa ces propagandistes inspirés qui devaient accomplir la plus grande révolution spirituelle de tous les temps.

— Bien que le mysticisme fût, dès l'origine, un élément fondamental du christianisme, il alla en se raffinant. Selon une épuration toujours plus rigoureuse le chrétien tendit à s'anéantir lui-même afin de laisser toute la place à Dieu. L'expression la plus haute de ce mysticisme, on la trouve dans saint Jean de la Croix : « *Rien, rien, rien, rien, rien et sur la montagne rien. Depuis que je suis fini dans le rien, je trouve que rien ne me manque* », écrit-il sur un dessin qu'il destine à ses filles spirituelles du Carmel, et qui représente la voie étroite par laquelle on accède à la vie. Tous les écrits de saint Jean de la Croix respirent d'ailleurs la poésie ardente du désert. Mais qui les a lus ? On les admire de confiance plutôt que de se plonger dans cet océan. Il faut donc remercier M. Jean Descola de nous avoir donné, dans un recueil composé avec amour et serti d'un précieux commentaire, *la Quintessence de saint Jean de la Croix* [2]. Grâce à lui, nous sommes associés à une ascension extraordinaire : pour atteindre le sommet de la montagne, le pèlerin se dépouille de tout, *y compris les joies spirituelles*, et de ce voyage vers l'ineffable il relate les souffrances et les enivrements avec des mots qui traversent la chair et l'âme.

— C'est en partie grâce au mysticisme que s'est accomplie au XVIe et au XVIIe siècles, ce qu'on nomme souvent la Contre-Réforme et que, plus exactement, M. Jean Dagens appelle la Restauration catholique. M. Jean Dagens, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, nous apporte en effet les résultats de vingt ans de recherches dans un livre très impor-

1. Robert Laffont, éditeur.
2. La Colombe.

tant intitulé *Bérulle et les Origines de la Restauration catholique* [1]. Cet ouvrage bouleverse les notions que nous croyions acquises sur le sentiment religieux à l'époque classique ; à vrai dire, les principes mêmes du classicisme sont peu compréhensibles si l'on ignore l'effort de méditation philosophique et religieuse qui avait précédé leur élaboration. Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, instaurateur en France du Carmel réformé par sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, représente la tentative pour fondre dans une seule doctrine la théologie raisonnante de saint Thomas d'Aquin et le courant mystique qui, venu de saint Augustin, n'avait cessé de couler mais avait ressurgi, violent, en Allemagne et en Espagne. Il y a là une attitude mentale et même un vocabulaire qu'on retrouve à chaque pas dans les auteurs classiques. Le livre de M. Jean Dagens nous épargnera bien des contresens. Et ne pensez pas qu'il nous transporte constamment sur les cimes de la pensée. Les démêlés qu'eut avec les Supérieurs des Carmes le cardinal de Bérulle pour opérer en Espagne le pieux « enlèvement » de compagnes de sainte Thérèse, puis ses prises de bec — si l'on ose risquer cette expression — avec ces saintes filles elles-mêmes, sont contés avec une verve qui prouve que M. Jean Dagens, quand l'occasion s'en présente, descend volontiers du sublime vers le comique honnête.

PIERRE AUDIAT

1. Desclée de Brouwer.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'EUROPE BLESSÉE

(Office de Centralisation d'Ouvrages)

ÉTONNANT ensemble de photographies évoquant les destructions d'œuvres d'art pendant la dernière guerre. Dantzig, Varsovie, Rotterdam, Nimègue, Kiev, Falaise, Rouen, Calais, Vendôme, Tours, Cologne, Francfort, Karlsruhe, Nuremberg, Munich — et combien d'autres cités encore proposent là des monuments admirables aujourd'hui totalement disparus ou gravement endommagés. Parfois on trouve des photographies « de comparaison » : Saint-Pierre à Caen *avant* et *après* le bombardement. Ce livre rend directement sensibles les terribles pertes subies par le trésor d'art européen. Après une nouvelle guerre on peut croire que tout serait perdu de notre civilisation.

× × HISTOIRE ILLUSTRÉE × × DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

par R. LARRIEU et R. THOMAS *(Didier)*

MANUEL commode plutôt destiné aux étudiants — avec des sous-titres impératifs chargés de forcer la mémoire. Exemple : *Blasco-Ibañez*. Sous-titres : *Politique, le voyageur, l'éditeur, le francophile. Elargissement progressif du cadre* (romancier d'abord valencien, puis américano-européen). *Sens dramatique. Sens des foules et des âmes primitives. Sens du pittoresque. Sources. Analyse de la Barraca choisie comme exemple. Forme. Conclusion.* Tout cela, qui n'est pas inexact mais reste volontairement sec, en trois pages avec deux photographies. Ce qu'il faut pour le baccalauréat, en somme. Mais le lettré flâneur ne pourra utiliser ce livre.

(Suite de la chronique bibliographique page 171.)

LE MOIS A PARIS

Le Salon des Tuileries et le Prix Othon-Friesz. — En renonçant depuis 1949 à la vie nomade, aux éclairages hasardeux, à l'inconfort des baraquements ou des palais affectés aux expositions annuelles pour devenir l'hôte d'une des galeries les plus veloutées de Paris, les Tuileries ont changé d'aspect sans pour cela renoncer à leur rôle. Fondé il y a bientôt trente ans — c'est un âge — armé d'un œil droit et d'un œil gauche, je veux dire scrutant dans toutes les directions, attentif aussi bien aux promesses qu'aux certitudes, afin de composer une image aussi complète que possible de la peinture et de la sculpture actuelles, ce Salon ne dispose aujourd'hui que d'un espace assez réduit, et solennel, pour réunir ce qui lui semble avoir des chances de durée. Il lui faudrait donc exclure, comme il a commencé déjà à le faire, ce que certaines obligations, certains intérêts, la camaraderie, risquent de glisser de superflu dans toute sélection. C'est un quart des invités actuels qu'on devrait sacrifier, sans céder aux larmes que j'entends déjà dix femmes répandre. Mais qui osera prendre ces responsabilités ?

Il a fallu tout le tact de l'accrochage, confié à Cavaillès, pour noyer telles ou telles présences dans une assemblée si peu nombreuse et pour accorder l'isolement nécessaire aux quelques morceaux d'importance qui, à eux seuls, méritent la visite de la Galerie Charpentier : ce tour de force, ce morceau de bravoure que constitue, brillante et funèbre, la grande *Nature morte aux Cristaux et aux Fruits* de Derain, peinte en camaïeu, les trois vastes aquarelles de Dunoyer de Segonzac, aussi denses que des huiles, *la Moisson* de Roland Oudot, qui parvient à force de simplicité au sentiment mystique, *le Jardin* de Legueult ou *les Étangs à Gambey* de Brianchon. Ces peintres avec Planson, Caillard, Térechkovitch feraient ici figure d'aînés si Utrillo, Marquet, Laprade, Suzanne Valadon, Valtat, Van Dongen n'étaient fêtés — et Rodin, Maillol, Des-

piau, Bourdelle avec eux — dans une petite salle glorieuse en protestation contre les oublis volontaires de la récente et scandaleuse exposition dite *du XXe siècle*.

Soucieux de faire confiance aux générations montantes les Tuileries ont non seulement invité à la suite de Coutaud, d'Aujame, de Despierre, de Humblot, de Rohner et de Chapelain Midy, Bernard Buffet, Minaux, Lorjou, Aïzpiri, mais une douzaine d'inconnus qui peut-être ne méritaient pas tous une telle faveur. Accueillir les forces futures est une raison d'être essentielle de ce Salon. Mais c'est à la sûreté du choix des jeunes qu'on mesurera sa vitalité.

Parmi les cent envois retenus pour le *prix Othon-Friesz* et présentés au musée des Arts Décoratifs (prix attribué à Rodde et Commène), beaucoup, signés de noms tout neufs, témoignent de leur volonté de se défendre contre la mode et de ne contenter que soi-même. Il semble que l'idée-fixe *couleur* cède enfin au culte des *valeurs* et qu'une fois de plus Corot l'angélique vienne au secours des jeunes désemparés. On dira que leur palette est souvent sévère. Mais l'austérité n'est pas indigence quand la matière est belle.

Le Pavillon de Marsan réunit également un ensemble de toiles et de pastels du portraitiste de Rodenbach, Lévy-Dhurmer, dont le nom reste associé au post-symbolisme et qui s'ingénia paradoxalement, et non sans plaire, à donner un corps à l'évanescence.

CLAUDE ROGER-MARX

« Colette » et « Les Conquérants solitaires » au Cinéma d'Essai. — Le Cinéma d'Essai joue un rôle qu'on ne saurait contester. Il nous a permis de voir des films intéressants et, quoique le « côté commercial » soit pour lui secondaire, il a tout de même achevé la dernière saison avec un gros succès de public, le charmant *Elle n'a dansé qu'un seul été*.

Le nouveau programme du Cinéma d'Essai n'attirera sans doute pas la même foule. Cela ne veut certes pas dire qu'il soit médiocre loin de là. J'ai assisté à la première présentation, ainsi qu'au débat qui a suivi, et où les spectateurs étaient invités à donner leur opinion sur *Colette* et sur *les Conquérants solitaires*. En gros, ces spectateurs exprimèrent deux opinions. Les uns étaient sensibles à la sincérité et à l'authenticité d'ouvrages où l'artifice n'avait aucune part. En particulier, des coloniaux confirmèrent ce qu'on avait deviné, que Vermorel nous montrait le vrai visage de l'Afrique. D'autres regrettaient un certain manque de tonus dramatique. Il y avait du vrai dans les propos des optimistes et des pessimistes.

Colette est un documentaire, ou plus exactement un document. C'est un de ces films indispensables que notre génération se doit de léguer à la postérité. Ils ne sont pas faits pour le « grand public », en ce sens qu'ils doivent tout sacrifier à la vérité et à la simplicité. La recherche de l'effet y serait criminelle. Il faut que Colette apparaisse sur l'écran comme elle apparaît à tout visiteur qui entre dans son appartement de la rue de Beaujolais, naturelle, familière, quotidienne et ne disant aucune phrase préfabriquée, parce que personne n'est moins « littérateur » que Colette. Elle chipe un radis à sa bonne qui rentre du marché et le croque sans façons, elle parle du temps qu'il fait sur le Palais Royal ; elle poursuit avec Jean Cocteau une conversation qui se refuse aux choses dites *importantes*. Une certaine timidité, parfois même un soupçon de gaucherie provoquent la sympathie. Le film d'intérieur est complété par des vues des différentes maisons de Colette et commenté par des phrases heureusement choisies dans ses livres. Enfin, Wague (le Brague de *la Vagabonde* et de *l'Envers du Music-Hall*) apporte un témoignage précieux sur la carrière de Colette dans la pantomime. On peut remercier Yannick Bellon pour un travail excellent.

Le film de Claude Vermorel sur l'Afrique, *les Conquérants solitaires*, est romancé. Mais fort discrètement. Nous sommes bien loin de l'Afrique vue par Hollywood, avec les cavalcades d'éléphants et les fêtes nègres réglées comme aux Folies-Bergère. Nous sommes lancés dans un pays qui ressemble beaucoup au Congo décrit par André Gide, hostile, maussade, sans couleur, profondément déprimant dans sa monotonie torride, où les noirs s'étiolent et où les blancs n'ont que l'alcool pour remède contre le spleen. Pourtant, cet ouvrage désenchanté n'est ni pessimiste, ni anticolonialiste non plus, puisque les deux héros ont une conception élevée de leur devoir. L'homme, dégoûté de l'Europe et envoûté par les sortilèges des noirs, se rapproche de plus en plus des indigènes et refuse notre « civilisation ». La femme tente de frayer des chemins dans la brousse et de combattre les maladies par les moyens de la médecine moderne. Tout cela est bon, mais reste un peu théorique. Je ne reproche pas à Vermorel une certaine « manière amateur » qui ajoute à la crédibilité du reportage, mais la minceur de son scénario. Les idées sont exprimées, alors qu'elles devraient cristalliser dans un conflit dramatique. Il faut avouer que le drame amorcé fait long feu.

Il est évident que David Lean a disposé de tout autres moyens pour tourner son *Mur du Son* et je me garderai de toute comparaison. Pourtant, je dois signaler que ce film « commercial » sort de la moyenne ; outre les réalisations techniques impressionnantes qui assureront son succès, il se garde, avec une pudeur méritoire, du mélodrame et des effets larmoyants. Enfin, il campe très fortement un beau type d'industriel inspiré, qui n'est pas sans parenté avec le Didier Daurat de Saint-Exupéry.

JEAN FAYARD

Le Cinquantenaire de Zola. — Le cinquantième anniversaire de la mort de Zola a donné lieu à diverses manifestations à Paris et à Médan. Survenant après le centenaire de Paul Bourget, il fournit l'occasion d'une utile revision des valeurs littéraires. En froid avec la majorité de l' « intelligentsia » contemporaine, Zola a d'abord gardé, presque intact, son crédit auprès du grand public, et, particulièrement, de l'étranger : *les Rougon-Macquart* sont constamment réédités, ses *Œuvres complètes* (70 000 francs) sont plus demandées que celles de Balzac, et une édition américaine de *Nana* vient de se vendre à deux millions d'exemplaires. Le prochain hommage que prépare l'éditeur Fasquelle nous montrera en outre que Zola est peut-être en train de gagner son procès en appel puisque non seulement Roger Martin du Gard, Sartre et Jules Romains y ont collaboré, mais aussi Marcel Arland, Camus et même Jean Paulhan (sans parler de Faulkner, Upton Sinclair, Hemingway). Zola a payé en renommée littéraire son triomphe politique et social ; une critique de Mandarins ne le lui avait pas pardonné, au point d'arriver à faire croire que Zola n'appartenait plus à la littérature à laquelle il avait ajouté ce continent neuf : le Travail, et Gide n'avait pas tort de tenir ce discrédit pour « une monstrueuse injustice ». Comme le note avec finesse M. Armand Lanoux, « c'est que le roman de Zola est *sentimental* alors que celui qui entraîne l'approbation des *happy few*, depuis Proust et Joyce, est *mental* ». Est-il besoin de rappeler l'influence de Zola sur la littérature mondiale : sur le Tchékov de *la Fosse*, sur le Gérard Hauptmann des *Tisserands*, sur le Heinrich Mann du *Professeur Unrat*, le Steinbeck des *Raisins de la Colère*, le Caldwell de *la Route au Tabac* — sur Théodore Dreiser, Anderson, Sinclair Lewis, Gorki, Pio Baroja, Silone...

Mais qui donc s'est condamné lui-même avec plus de force que Zola ? N'écrivait-il pas à vingt ans : « *Quand on remue la fange, il reste toujours quelques souillures aux mains ; quand à l'aurore on s'égare dans les champs, on rentre parfumé de fleurs et de rosée. Le poète satirique, voyant toujours l'homme par ses mauvais cotés, finit par le prendre en haine ; son rire devient amer ; son désir de corriger se change en celui de flageller ; plus il va, plus la vase est profonde ; son dernier cri est un blasphème...* »

A son ami Baille qui lui criait : « La réalité est triste, la réalité est hideuse », Zola répondait : « *Voilons-la donc sous les fleurs.* » Il devait transporter dans la description du monde réel cette même passion abstraite qui le jetait vers l'idéal, pour échapper à ce « *monde de commis stupides* » où la mort de son père et la gêne de sa mère l'avaient contraint à entrer. Quatre ans plus tard, il acceptera l'écran réaliste comme « *un simple verre à vitre, très mince, très clair et qui a la prétention d'être si parfaitement transparent que les images le traversent (presque sans) changement* ». Lorsque, dix ans plus tard, paraîtra *l'Assommoir*, c'est au

nom de la littérature que Zola revendiquera l'épithète de romancier naturaliste.

Peu à peu, un vague panthéisme scientifique l'emportera sur sa vision réaliste ; un idéalisme social animera d'une ferveur presque poétique ses descriptions les plus noires ; *Germinal* se termine sur une vision de *lendemains qui chantent*. Son style, parfois déformé par l'hypertrophie du détail vrai, qu'on prétend rudimentaire et grossier, fait songer aux formes dures de Courbet, aux matins d'hiver de Vlaminck, avec ses dégels brusques, ses ciels couleur de terre, ses murs gluant d'une humidité verdâtre, ses routes empoisonnées de boue, et « *l'odeur des anciens bois fermentés, une odeur subtile d'éther, comme aiguisée d'une pointe de girofle* ».

Zola se rattache, beaucoup plus qu'à une conception « scientifique » de la littérature (il est prouvé, aujourd'hui, qu'il n'a lu que tardivement Claude Bernard), à la grande ferveur humanitaire, socialiste, « quarante-huitarde » des Michelet, des Proudhon et des Jaurès. De ce point de vue, sa prise de position dans l'Affaire Dreyfus fut un acte de vrai courage, « un moment de la conscience humaine », comme l'a dit Anatole France. Mais n'avait-il pas écrit : « *C'est vrai, je suis un passionné... Mais je ne donnerais pas ma passion pour la veulerie complaisante et le misérable aplatissement des autres... Ah ! Vivre indigné !* »

PIERRE DE BOISDEFFRE

Les Entretiens d'André Breton. — *On vient de publier les entretiens radiophoniques d'André Breton avec André Parinaud. Nous avons demandé à Philippe Soupault, qui fut avec André Breton un des fondateurs du mouvement surréaliste, de commenter cette publication. Dans son livre André Breton dit notamment de Soupault : « C'est dans nos premières rencontres avec Soupault et Aragon que réside l'amorce de l'activité qui, à partir de mars* 1919, *devait très vite faire explosion dans « Dada » et avoir à se recharger de fond en comble pour aboutir au surréalisme... J'avais connu Philippe Soupault par Apollinaire... L'apport de Soupault consiste dans un sens aigu du moderne... »* (N.D.L.R.)

Après quelques années de demi-oubli le surréalisme revient à l'ordre du jour. Les entretiens d'André Breton sont à l'origine de ce renouveau. Mais ce n'est certes pas la faute de l'auteur des *Vases communicants* si l'on continue à répandre à ce propos des propositions inexactes ou absurdes. Il faut lui savoir gré d'avoir tenté avec une grande dignité d'esquisser un historique du surréalisme. Cette dignité, après les fantaisies burlesques de Paul Léautaud, a paru particulièrement admirable et réconfortante. Breton a voulu avant tout être impartial et exact. Je ne crois pas

qu'il ait complètement réussi parce qu'à mon avis c'était impossible. Malgré son excellente mémoire son témoignage me paraît parfois manquer sinon de précision du moins de couleur. Il est difficile, je le sais, de se souvenir de sa jeunesse et d'en recréer l'atmosphère. Je me fais sans doute des illusions. Mais il me semble que les débuts du surréalisme furent marqués de plus d'enthousiasme que ne l'indique Breton.

Quand Breton et moi écrivions *les Champs magnétiques* qui fut le point de départ du surréalisme et que nous nous en lisions les chapitres, nous étions souvent émerveillés (je le dis sans fard au risque de passer pour naïf) parfois tellement surpris que de joie nous éclations de rire et toujours nous admettions qu'après des années de méditation passionnée sur la poésie, nous avions enfin réussi à nous libérer. Pour moi cette libération bouleversa ma vie et je suis persuadé qu'elle a aussi bouleversé celle de Breton.

Dans ses entretiens avec André Parinaud qui furent soigneusement rédigés avant d'être dits, Breton parle d'abord de ses années d'apprentissage, de ses rencontres avec les poètes de la fin du symbolisme, auquel, en passant, il rend hommage, puis il évoque Paul Valéry et Guillaume Apollinaire dont il trace des portraits ressemblants. Poursuivant le récit de sa jeunesse, il retrace les manifestations du mouvement Dada dont il juge assez sévèrement le principal responsable, Tristan Tzara, sans cependant renier le goût du scandale qui faisait la « force principale » de ceux qu'on nommait dédaigneusement les *dadas*.

Pour aborder la naissance du surréalisme, Breton a voulu prendre un grand recul. Il me semble qu'il a trop composé ces entretiens à partir du moment où il tente de définir le surréalisme. Ce fut, si je me souviens bien, à son début, la découverte de ce que nous considérions comme l'essence de la poésie, découverte réalisée grâce à *l'écriture automatique*. L'expression avait été proposée par le psychiâtre Pierre Janet. L'exercice permettait, selon nous, de retrouver l'élan de Rimbaud s'écriant « *Je tiens le système* » et la prodigieuse inspiration de Lautréamont. Cette méthode, très consciencieusement appliquée, nous apparaissait comme délivrant la poésie de tous ses complexes, de toutes ses routines. Le surréalisme guérissait de la paralysie imposée par logique. Il redonnait un sens au délire et nous pensions qu'il déconsidérait le sens critique en permettant à l'esprit de s'exprimer enfin en toute liberté grâce aux images flambant neuf, aux rythmes inédits et frappants, au nouvel usage des mots.

Breton dépeint avec beaucoup d'exactitude l'évolution du surréalisme, les déviations des uns et les efforts des autres pour maintenir le mouvement dans sa pureté originelle. Il nous montre Aragon qui lentement commence à s'éloigner, Eluard qui vacille et tous ses compagnons des premières heures, Desnos, Crevel, Artaud qui s'éprennent et se déprennent du surréalisme. Breton a toujours l'impression et la crainte de demeurer seul. Il explique lucidement le drame que fut pour les poètes

surréalistes le contact avec le communisme. On sent dans ses entretiens que Breton a toujours évité les solutions de facilité. Il revient sans cesse à cette définition : « *Le surréalisme est né d'une affirmation de foi sans limites dans le génie de la jeunesse.* » Au cours des derniers entretiens dont il fut sans doute difficile pour les auditeurs de la radio de saisir le côté tragique, il décrit son itinéraire, sa marche vers l'aujourd'hui où il lui faut sans cesse, pour ne pas déroger, sacrifier ce qu'il a aimé, dénoncer ceux en qui il avait placé sa confiance et qui risquent, craint-il encore, de le tromper. Cette attitude, qu'on lui a si souvent reprochée, il la durcit dans ce livre. Il a voulu et, à mon avis, a réussi à rester lui-même. Le ton de ses entretiens reflète fidèlement ce qu'a d'exceptionnel le caractère de cet homme dont l'esprit critique, dans son acuité, me fait toujours penser à un diamant.

PHILIPPE SOUPAULT

L'Exposition du Livre espagnol. — C'est avec une exposition du Livre espagnol contemporain que s'ouvre la Bibliothèque espagnole installée au 11 de l'avenue Marceau dans un hôtel particulier. Les livres exposés constitueront le premier fonds de cette bibliothèque qui sera publique et où l'on trouvera tous les ouvrages et toutes les publications qui paraissent en Espagne.

Un grand effort est fait actuellement par l'édition espagnole dans tous les domaines et notamment en art et en archéologie. C'est peut-être le seul pays d'Europe qui n'avait pas encore inventorié complètement toutes ses richesses et où l'on peut faire des découvertes sensationnelles. C'est également un pays pauvre qui offre pour ce genre d'ouvrages un public assez restreint. Aussi, l'activité des maisons d'édition, déjà considérable en elle-même, est-elle complétée par celle du Conseil supérieur de la Recherche scientifique qui publie quatre-vingts revues et a déjà édité plus de mille volumes. Les revues embrassent tous les aspects de l'activité intellectuelle, depuis les revues de médecine, de sociologie et de sciences politiques, jusqu'aux revues d'études islamiques, africaines, américaines, de folklore, de physique et chimie, de philologie, d'esthétique, d'art et de littérature. Les livres présentent la même diversité, depuis la publication d'archives inédites jusqu'aux biographies de philosophes hébreux et de poètes arabes, depuis l'inventaire des richesses archéologiques d'une province jusqu'à une étude sur les tatouages marocains.

La section religieuse est particulièrement importante : les mystiques, les théologiens sont réédités et commentés. Une collection de vulgarisation comprend déjà plus de deux cents volumes.

C'est donc un ensemble extrêmement varié qui nous est offert avenue Marceau, plus de cinq mille volumes exposés par sections et qu'il nous

est possible de feuilleter en attendant qu'ils prennent place sur les rayons des bibliothèques où tous ceux qui s'intéressent à l'Espagne pourront les consulter.

Cette exposition est rehaussée par la présence d'un des monuments de la littérature espagnole, l'original du *Cantar del Mio Cid*, le Poème du Cid, manuscrit du XIVe siècle, copié probablement en 1307 sur un texte antérieur du milieu du XIIe siècle.

Cinq charmantes tapisseries de Goya, accrochées aux murs, contribuent à créer l'ambiance toute castillane de cette exposition qui témoigne du grand effort culturel qui se poursuit aujourd'hui en Espagne.

GEORGES PILLEMENT

Politique intérieure. — L'échéance d'octobre n'a pas eu lieu. Les adversaires, déclarés ou non, de ce qu'il est convenu d'appeler l'« expérience » Pinay s'étaient accordés sur la date, avant le départ en vacances du Parlement. M. Pinay était au rendez-vous, le jour même de la rentrée. Il acceptait de se battre sur le terrain qu'on lui imposait : la politique extérieure. Mais en quelques heures toute agressivité tomba et l'Assemblée se remit studieusement à la tâche... en prenant le dossier des ventes d'immeubles par appartements.

Et pourtant, les obstacles avaient été soigneusement dressés. Sous les pas de M. Robert Schuman, il est vrai, mais dans l'intention de faire trébucher le président du Conseil. Tout s'accumulait : l'internationalisation de la Sarre, les insuffisances du pacte Atlantique, les difficultés de l'armée européenne, l'inscription éventuelle de l'affaire tunisienne à l'O.N.U. C'est alors que, réuni quelques heures avant la remise en train des Chambres, le conseil des ministres annonçait que la France n'admettrait pas l'ingérence de l'O.N.U. dans les problèmes nord-africains.

La fermeté de cette attitude, que M. Robert Schuman avait été le premier à recommander, allait redresser d'un seul coup et totalement la situation politique, tant sur le plan extérieur que sur le plan intérieur. L'Assemblée repoussa le programme que lui proposait sa conférence des présidents et qui prévoyait l'ouverture d'un débat sur l'ensemble des questions étrangères. A la place on inscrivit sagement à l'ordre du jour : l'amnistie et le budget.

On sut, plus tard, par un propos de M. Pinay devant le Groupe des indépendants que cette ingérence contre laquelle entendait se dresser le Gouvernement s'était déjà quelque peu manifestée sous la forme privée d'une note venue de Washington et remise personnellement à M. Pinay. On s'en expliqua publiquement, de part et d'autre. La friction fut salutaire : le département d'État américain ayant protesté de

ses bonnes intentions [1], M. Pinay eut, en retour, à Metz, et en présence de M. Robert Schuman, l'occasion de proclamer le profond attachement de la France à l'alliance américaine, tout en rappelant les conditions de notre indépendance.

— L'incident n'a pas eu seulement pour effet d'éloigner la perspective d'un débat de politique étrangère au Palais-Bourbon, il a eu aussi une heureuse répercussion sur les délibérations des partis. Le M.R.P. s'est montré satisfait d'avoir vu se réaffirmer, au bénéfice de M. Robert Schuman, le principe de la solidarité gouvernementale. Certes, les républicains populaires se montrent encore réservés sur la politique économique. Mais ils ne se refusent pas à en partager les responsabilités, et leur participation au pouvoir s'est accrue avec l'arrivée de M. Abelin au secrétariat d'État aux Finances.

Le R.P.F. lui-même considère avec moins de rigueur l'action gouvernementale sur le plan nord-africain. Il se dit prêt à ratifier le traité d'armée européenne si au préalable l'organisation européenne est mise en œuvre. Au regard de la politique intérieure, le général de Gaulle « est toujours aussi loin du régime tel qu'il est », mais son « tout ou rien » paraît quelque peu corrigé par une motion dans laquelle le Rassemblement se déclare prêt « éventuellement à apporter son soutien sans autre considération que l'intérêt national à toute véritable tentative de redressement qui satisferait à certaines exigences précises... »

Mais quelles étaient ces exigences ? Quelques jours plus tard, M. Terrenoire, secrétaire général, revenait sur le sujet : « le moment venu, le Rassemblement dira à quelles conditions précises il estimera le prix minimum du redressement qui entraînera son appui. Cela peut dépendre des circonstances ». Personne n'était plus avancé.

A Bordeaux, les radicaux, réunis eux aussi en congrès, se montraient disposés à demeurer la caution de la politique économique de M. Pinay, conforme, dans ses grandes lignes, à leurs propres thèses. Ils estimaient que « si la bataille de la vie chère n'est pas gagnée, elle n'est pas perdue non plus. »

Quant à l'U.D.S.R. rassemblée à Clermont-Ferrand autour de M. Pleven, en manifestant sa confiance en son président, elle l'accordait aussi du même coup au gouvernement. Aussi bien, dans l'action engagée par la justice militaire contre les dirigeants communistes, M. Pleven soutient-il lui-même maintenant une partie qui va constituer une épreuve de force pour le gouvernement tout entier.

— A vrai dire, la première manche a déjà été gagnée. Lorsque, en mai dernier, au soir de la journée d'émeute organisée par le parti communiste pour protester contre l'arrivée à Paris du général Ridgway, M. Jacques Duclos a été expédié à la Santé, le Gouvernement a bénéficié, quelles

1. Non suivies d'effet au moment où je corrige les épreuves, semble-t-il (l' « affaire » Tunisie-Maroc devant, avec l'appui américain, passer à l'O.N.U.).

qu'aient pu être les circonstances de l'arrestation, d'une levée d'hypothèque dont le poids avait longtemps paralysé ses prédécesseurs. Quelles qu'aient pu être aussi les circonstances dans lesquelles M. Duclos a recouvré sa liberté, un fait demeurait : un chef communiste avait été arrêté et le Parlement l'avait accepté. Le précédent jouera sans doute demain, lorsque l'Assemblée sera appelée à se prononcer sur les demandes de levée d'immunité adressées par la justice militaire à l'encontre de cinq des dirigeants communistes.

Il est certes piquant de voir, en cette affaire, côte à côte, MM. Jacques Duclos et André Marty, nouveaux frères ennemis, dont les démêlés ont défrayé la chronique depuis un mois.

La lutte engagée par le bureau politique du parti communiste contre M. Marty et M. Tillon a paru, un instant, révéler une crise interne profonde. L'impression en fut donnée par le manifeste du bureau politique qui, étalé sur deux pages entières de l'*Humanité*, ne dénonçait pas seulement l'activité « fractionnelle » de MM. Marty et Tillon, mais tentait de justifier l'attitude du parti communiste depuis 1939. En fait, il s'agissait bien, surtout, d'une rivalité de chefs. Le manifeste était tout entier de la main de M. Jacques Duclos. Qu'en restera-t-il si, — comme il paraît vraisemblable, dans les milieux parlementaires — M. Duclos est amené à abandonner la présidence de son groupe au Palais-Bourbon? Ne serait-ce pas alors une revanche de M. Marty?

MARCEL GABILLY

Cirques. — Rien n'est changé. Ou l'on adore le cirque, ou l'on échappe totalement à son emprise, d'aucuns disent même à son envoûtement. A voir l'empressement des foules qui se ruent sous les chapiteaux et autour des deux grandes pistes de Paris, il semble qu'il soit à peu près sûr que le genre ne mourra jamais. Et ce, de nos jours, malgré la concurrence du cinéma, de la boxe, du catch ou des Six-Jours. Tant qu'il y aura des enfants et tant qu'il y aura des grandes personnes avec des âmes d'enfants, les gens du voyage dispenseront de la joie et du rêve.

Les bêtes féroces et les dompteurs étonnent les doux et les timorés, les jongleurs ébahissent les maladroits, les acrobates font l'admiration des rhumatisants, les phénomènes stupéfient les gens normaux. Car nous aimerons toujours voir et envier ceux qui font ce que nous ne pouvons pas faire. Parlons aujourd'hui des clowns. J'ai longuement balancé avant d'en parler et surtout d'en écrire, et puis j'ai relu le merveilleux ouvrage que Tristan Rémy leur a consacré. Et je me suis senti beaucoup

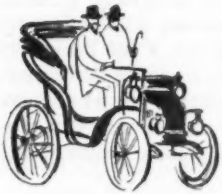
plus fort, comme toujours, lorsque l'on rafraîchit sa mémoire et ses connaissances à une bonne source.

On ne peut pas ranger Buster Keaton parmi les clowns, encore que sa pantomime, truffée de gags, le rapproche des Auguste impassibles, que cette impassibilité devant l'adversité rend parfois désopilants. De même qu'il avait réjoui nos pères, il vient encore d'attirer à Médrano tout un public décidé à se dérider à la seule annonce de son nom qui fut prestigieux. Il ne faudrait tout de même pas trop abuser de ces vieilles gloires américaines qui viennent chez nous quand Hollywood ne veut plus les utiliser.

Le Cirque d'Hiver, par contre, nous a montré un clown authentique : Charlie Rivels, qui est de la grande lignée des amuseurs de la piste. Solide attraction internationale, payant de sa personne malgré ses 56 ans, faisant valoir trois fils acrobates également doués, Charlie Rivels est un très grand clown, qui mérite toutes les louanges et vaut largement les quelques cent trente mille francs qui lui sont chaque soir alloués pour sa troupe et lui-même. Avec les Fratellini, aucun pitre ne m'a fait rire d'aussi bon cœur, et la variété de ses moyens n'a d'égal que la perfection de son travail.

Certains écrivains, dont celui que je cite plus haut, lui ont reproché d'avoir emprunté d'une part à Charlie Chaplin et d'autre part à Albert Fratellini. Parodiste-imitateur ou non, il n'en reste pas moins que lorsque la copie d'un maître arrive par instants à égaler l'original, on n'a pas le droit de bouder son plaisir.

SERGE VEBER



Jours nouveaux pour l'automobile. — On aurait vainement cherché au Grand Palais la justification de cette pensée de Thierry Maulnier : « *La civilisation technique a constamment tout à refaire. Elle vit dans l'obsession du périmé.* » Le récent Salon a montré que les constructeurs d'automobiles tant français qu'étrangers n'ont pas cédé à cette obsession. Aussi bien les modèles « 1953 », semblables aux modèles « 1952 » restent-ils techniquement modernes. Si l'on voit d'ailleurs mal quelles seraient actuellement les transformations qui les rendraient caducs, on voit parfaitement bien, au contraire, que le lancement d'une nouvelle voiture exige des milliards pour l'achat de nouvelles machines, voire pour la construction de nouvelles usines. Imprévisible est la durée de la mise au point, incertain l'accueil que le client fera au nouveau modèle. Dans modèle, il y a mode ; or automobile ou haute couture, c'est en définitive le client qui paie les frais des changements.

Donc respect au passé et présentation de voitures déjà connues, déjà éprouvées aussi. L'effort n'a pas consisté à tout refaire ; il a porté sur le perfectionnement des carrosseries.

L'annonce de jours nouveaux pour l'automobile vient donc moins d'innovations sensationnelles que de l'évolution du marché. Hier très rare, la voiture automobile neuve ou récente était recherchée, au point de susciter le paiement de « primes » excédant de cinquante, cent, ou cent cinquante mille francs le prix pratiqué par le constructeur. Posséder une voiture récente, c'était avoir un capital qui fructifiait alors que la machine roulait. La production automobile accrue : 350.000 voitures neuves construites entre le Salon 1951 et le Salon 1952, la diminution des exportations, ont inversé les courants d'offre et de demande. La voiture d'occasion ne fait plus prime. Il faut compter sur une dépréciation d'un cinquième, d'un quart, voire d'un tiers de la valeur de la voiture neuve au cours de la première année de mise en service. Ceux qui avaient commandé une ou plusieurs voitures chez chacun des constructeurs ont annulé ou annulent leurs commandes, quand arrive l'heure de la livraison — et du paiement. Pléthoriques qu'ils étaient, les carnets d'ordres ont retrouvé une ampleur normale.

Les délais de livraison sont revenus de deux ans à quelques mois — exception faite pour la 2 CV Citroën. Cette intensité est stimulée par le maintien du rythme de construction à un niveau assez bas : 19 000 « 2 CV » sorties en un an contre 90 000 « 203 » Peugeot et un nombre équivalent de Simca « Aronde ».

— Pour prouver la parfaite tenue mécanique de leurs voitures, les constructeurs se remettent en piste à l'assaut des records. Lors de la visite officielle du Salon, M. Lefaucheux, président de la Régie Renault, montra avec orgueil au Président de la République une 4 CV « Compétition » qui, à Montlhéry, parcourut 2 000 kilomètres à 166 kilomètres de moyenne horaire. Alors que le moteur de série développe 22 chevaux à 4 500 tours-minute, celui de la 4 CV « Compétition » sort 44 chevaux à 5 600 tours. De son coté, une Simca « Aronde » parcourut 50 000 kilomètres à 117 kilomètres de moyenne horaire. Ces chiffres prouvent que la technique française n'a rien de périmé.

Si, du point de vue de la réalisation technique des voitures, le Salon 1952 n'a pas apporté de grandes surprises, il faut porter à son crédit la présentation d'une voiture à turbine à gaz. Construite dans un but expérimental, cette voiture, la « Cematurbo » de la Société Socema, doit permettre de définir les conditions de fonctionnement des turbines pour camions lourds et trains routiers, cette réalisation honore la technique française. Jours nouveaux pour l'automobile ? Oui, et aussi pour le camion.

JACQUES LOSTE

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

ST. JOHN PERSE POÈTE DE GLOIRE

par Maurice Saillet *(Mercure de France)*

Étude de l'œuvre d'Alexis Léger. Paul Claudel a dit dans *la Revue de Paris* (1er novembre 1949) son admiration pour ce grand poète. M. Saillet considère essentiellement la poésie de Léger comme « *une perpétuelle approche du sacré* ». Il évoque le « *miroitement sensible* » d'*Éloges :*

Enfance, mon amour, n'était-ce que cela?
Enfance, mon amour... ce double anneau de [l'œil et l'aisance d'aimer,

la « *partance* » du poète dans *Anabase*, le poète conçu comme un prince militaire :

Sur trois grandes saisons m'établissant avec [honneur
j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi...

les « *effets lyriques surprenants* » du *Poème pour Valery Larbaud : « Roses, rosemaries, marigold leaves and daisies... Vous arrosez les roses avec du thé. »*

Pour Saillet, *l'Anabase* contient en filigrane l'expédition d'Alexandre, étant entendu qu'il ne s'agit nullement d'une reconstitution historique. Dans les poèmes d'exil, Saillet estime que Léger reprend à son compte son expérience de secrétaire général des Affaires étrangères et laisse la porte ouverte à l'histoire contemporaine. Il ne faudrait pas trop insister sur cette idée, *Vents*, par exemple, ayant une portée manifestement plus large. Au chapitre des sources, Saillet cite parmi les maîtres de Léger des textes égyptiens (pour *Amitié du Prince*), Perse, Tacite, Rimbaud et Claudel surtout. (Et Larbaud?) L'ouvrage se termine par d'utiles repères biographiques.

L. T.

TOUT L'OCCULTISME DÉVOILÉ

(médiums, fakirs, voyantes)

par Robert Tocquet *(Amiot-Dumont)*

C'est la première fois que le problème fondamental de la métapsychique est exposé avec cette sincérité. — Il y a des phénomènes paranormaux, affirment les métapsychistes. — Non, répondent les hommes de science, il n'y a que d'adroits truquages.

Ces truquages, M. R. Tocquet les expose avec tous les détails, en critique sévère et parfois plein d'humour.

P. R.

" MONSIEUR DE CARINIAC "

par André Harman *(Delmas)*

Presque exclusivement composé de monologues — où le héros, Aymeric Le Carinier de Cariniac, se confie au narrateur, son ancien camarade de Faculté, retrouvé par hasard à Royan après une séparation de près d'un demi-siècle — ce roman constitue une sorte de chronique de la vie, pendant l'occupation, d'un fonctionnaire mis à la retraite par le gouvernement de Vichy et venu se fixer sur les bords de l'Atlantique. Ses efforts pour trouver une situation y tiennent moins de place que ses amours et ses aventures : le lecteur, enclin à juger avec quelque sévérité ce sexagénaire un peu trop rabelaisien, n'est pas peu surpris d'apprendre à la dernière page du livre, que les uns et les autres avaient seulement servi à masquer son activité d'agent de l'Intelligence Service, dont la « Victoria Cross » et le « Distinguished civil Order » devaient récompenser les mérites exceptionnels. Dénouement à la fois plaisant et moral d'une histoire contée avec humour et naturel, dans un style que parent, à peine parodiques, maintes tournures XVIIIe.

JACQUES DE RICAUMONT

⋇ CHIMIE POPULAIRE ⋇ A L'USAGE DES CURIEUX

par J. Duclaux *(Gauthier-Villars)*

Un petit chef-d'œuvre de science et d'humour. Sous la plume d'un savant authentique, la chimie, science indigeste s'il en est, se fait tout miel sans rien perdre de son orthodoxie. La dernière actualité sur la marée montante des matières artificielles !

P. R.

NOTES INTER-ARTICLES

Le Monde à Table, p. 19. — *De mon Béarn à la Mer basque*, par Joseph Peyré, p. 19. — *Science et Hasard*, par Pius Servien, p. 107. — *Histoire illustrée de la Littérature espagnole*, par Larrieu et R. Thomas, p. 158. — *L'Europe blessée*, p. 158.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5197-10-52.

Collection C. L. *dirigée par Pierre DESCAVES*

YVES GIBEAU

ALLONS Z'ENFANTS

Peinture vive, amère mais forte, d'un monde encore inexploré : celui des Écoles d'Enfants de troupe.

Un volume, in-8° c., 384 pages, sous couvre-livre illustré par J. Daniel. .. .. .. **645 Fr.**

Collection TRADUIT DE... *dirigée par Manès SPERBER*

CONRAD RICHTER

Prix Pulizer 1951

LES ARBRES

L'éveil d'une femme... la naissance d'une cité.

Un volume, in-16 soleil, 264 pages, sous couvre-livre illustré en couleurs .. .. .. **600 Fr.**

Collection MASQUES ET VISAGES *dirigée par R. GAILLARD*

MICHEL PERRIN

ARLETTY

Une étude pleine de vie et d'attrait sur une des « natures » les plus marquantes du Théâtre d'aujourd'hui.

Un volume, in-16 jésus, 140 pages, sous couvre-livre illustré d'une photographie de l'artiste.. .. .. **330 Fr.**

CALMANN-LÉVY

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages *du train* sur long parcours *et de la voiture* sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI.38-32 SNCF **en PROVINCE** dans les gares

COLLECTION " LES GRANDES BIOGRAPHIES "

PRIX DES AMBASSADEURS

ANDRÉ BILLY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

SAINTE-BEUVE

SA VIE ET SON TEMPS

★ **LE ROMANTIQUE (1804-1848)** .. .. Un vol. : **950** fr.
★★ **L'ÉPICURIEN (1848-1869)** . .. .. . Un vol. : **900** fr.

COLLECTION " L'HISTOIRE "

VICTOR L. TAPIÉ

LA FRANCE DE LOUIS XIII ET DE RICHELIEU

Un vol. : **950** fr.

GUY DES CARS

LA CORRUPTRICE

ROMAN .. .. Un vol. : **475** fr.

AU PORTULAN

ÉLISE JOUHANDEAU

JOIES ET DOULEURS D'UNE BELLE EXCENTRIQUE

ENFANCE ET ADOLESCENCE D'ÉLISE

Un vol. : **475** fr.

FLAMMARION

QUATRE DOCUMENTS D'ACTUALITÉ

Hubert DESCHAMPS

L'UNION FRANÇAISE

Histoire - Institutions - Réalités

Une synthèse qui manquait.

Collection *L'UNION FRANÇAISE*

Avec croquis et photos .. .. .. **500** fr.

●

Camille ROUGERON

Les ENSEIGNEMENTS de la GUERRE DE CORÉE

De bonnes troupes ne coûtent pas plus cher à entretenir que de mauvaises.
VÉGÈCE

In-8 avec un croquis.. .. .. .. **600** fr.

●

Général E. de LARMINAT

L'ARMÉE EUROPÉENNE

Réponses aux objections. Documents nécessaires .. .. **200** fr.

●

Généraux BUHRER et ANDRÉ

CE QUE DEVIENT L'ISLAM

devant le monde moderne

De l'Extrême-Orient au Maroc - L'Islam touranien ou méditerranéen - L'éveil des nationalismes.

Grand in-8 avec deux croquis. **900** fr.

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

LES ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE NOVEMBRE

MAURICE GENEVOIX
de l'Académie française
RABOLIOT

●

JACQUES DEVAL
TOVARITCH

●

FLEURIOT DE LANGLE
SCÈNES ET PORTRAITS DU SECOND EMPIRE
III. - LE DUC DE MORNY

●

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Vient de paraître :

EDMOND BRUET
Membre du Comité du Conseil de Recherches Scientifiques de la Commission Internationale Caraïbe.

MINÉRAUX RADIOACTIFS ET TERRES RARES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**, avec 19 croquis de l'auteur.. .. .. .. **1.000** fr.
« La première étude complète sur le sujet. »

P. H. BUCK (Te Rangi Hiroa)
Directeur du Bernice P. Bishop Museum d'Honolulu,
Professeur d'anthropologie à l'Université Yale.

LES MIGRATIONS DES POLYNÉSIENS

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**. Préface de Maurice Leenhardt, directeur honoraire de l'Institut Français d'Océanie.. .. .. **900** fr.
« La redécouverte de l'Océanie dans le sillage des pirogues polynésiennes. »

W. EBERHARD
Professeur à l'Université de Californie.

HISTOIRE DE LA CHINE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, traduction de George Deniker, consul général, ancien secrétaire-interprète de la Légation de France à Pékin. Avec six cartes .. .. **1.000** fr.
« Comment la Chine a évolué à travers les siècles. »

HANS F. K. GUNTHER
Ancien Professeur à l'Université de Berlin.

LE MARIAGE
Ses Formes, Son Origine

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, traduit par L. Lamorlette. .. .. **800** fr.
« Le mariage a été une condition préalable essentielle à l'histoire de l'humanité. » H. GUNTHER.

S. E. MORISON
Professeur d'histoire à l'Université Harvard, Contre-Amiral de réserve.

LES GRANDES BATAILLES NAVALES DU PACIFIQUE (1941-1945)
II
Les Batailles autour de Guadalcanal

Un vol. in-8° de la **Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre**. Edition française par le Capitaine de vaisseau René Jouan. Avec 18 croquis.. .. **800** fr.
« Les combats dans le Pacifique ont révolutionné la guerre navale. » R. JOUAN.

M. J. ROUET DE JOURNEL S. J.
Directeur du Centre d'Études Slaves à l'Institut Catholique de Paris.

MONACHISME ET MONASTÈRES RUSSES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, avec 8 gravures.. .. .. **750** fr.
« L'importance du monachisme dans l'histoire culturelle, économique, sociale et politique de la Russie au cours des siècles. »

Dr. S. TARRASCH

TRAITÉ PRATIQUE DU JEU D'ÉCHECS
A l'usage des Amateurs et des Spécialistes

Un vol. in-16°, traduit de l'allemand par R. Jouan.. .. .. **930** fr.
« Comme l'amour, comme la musique, les échecs ont la possibilité de donner du bonheur à l'homme. C'est le chemin qui conduit à ce bonheur que j'ai voulu enseigner dans ce livre. » Dr. S. T.

RICHARD WINSTEDT
President of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, Fellow of the British Academy.

MŒURS ET COUTUMES DES MALAIS

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**.. .. .. **700** fr.
« Un groupe ethnique aux caractéristiques surprenantes, très peu connu. »

D. ZÉLÉNINE
Membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.,
Professeur à l'Institut d'Anthropologie et d'Ethnographie de Leningrad.

LE CULTE DES IDOLES EN SIBÉRIE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**, avec 84 figures.. .. .. **900** fr.
« Les rapports des hommes et de leurs démons dans les immenses solitudes de la Sibérie. »

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

NOUVEAUTÉ

GEORGES BLOND

L'AGONIE DE L'ALLEMAGNE

(1944-1945)

Du complot des généraux allemands essayant, le 20 Juillet 1944, de supprimer Hitler, engagé jusqu'à la folie dans une impasse, à la chute de Berlin, tel est le drame que l'auteur du "Débarquement" raconte dans ce livre.

Un volume 500 frs.

TRILOGIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

JOSEPH CALMETTE
DE L'INSTITUT

LES RÉVOLUTIONS

Après le MOYEN AGE et l'ÈRE CLASSIQUE, précédemment parus, voici le troisième et dernier volet du tryptique, qui retrace l'histoire de la France de 1789 à nos jours. - Un grand livre.

Un volume 1 500 frs.
les trois volumes de la Trilogie 2900 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

Voulez-vous savoir ?

- Comment la flotte s'est sabordée à Toulon.
- Ce qu'est le régime américain.
- Dans quelles conditions Chateaubriand écrivit le " Génie du Christianisme ".
- Comment Harry Truman devint Président des U.S.A.
- Pourquoi la France doit être fière de son œuvre en Tunisie.

Voulez-vous connaître ?

- Les péripéties de la bataille de l'eau lourde.
- La vie de Marie Tromel, chef de bandits, au XVIIIe siècle.
- L'histoire de l'Arc de Triomphe.
- Les malheurs de la marquise de Sassy.
- Le secret de la mort de Louis XVII.

Lisez

HISTORIA

Son numéro de NOVEMBRE vient de paraître 80 pages abondamment illustrées. Le N° 75 fr.

ANDRÉ SIEGFRIED, PAUL REYNAUD, HARRY S. TRUMAN, JEAN MARIN, LOUIS HASTIER, A. KAMMERER, JÉROME ET JEAN THARAUD, LÉON TREICH, G. LENOTRE, etc.

UN NUMÉRO GRATUIT

sera adressé au reçu d'une simple carte de visite (sans mention manuscrite) affranchie à 5 francs :

17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-XIVe

CHAQUE MOIS

HISTORIA

LES ILES D'OR

Un grand livre d'histoire et d'actualité

AMIRAL AUPHAN

LES ÉCHÉANCES DE L'HISTOIRE
OU
L'ÉCLATEMENT DES EMPIRES COLONIAUX DE L'OCCIDENT

Toute l'histoire et le destin des empires coloniaux d'Europe. Comment ils se sont faits et maintenus. Pourquoi ils se perdent.

Un fort volume 388 pages, ***795*** *fr. — 100 exemplaires numérotés sur vélin,* ***2.500*** *fr.*

Du même auteur :

LES GRIMACES DE L'HISTOIRE ***600*** *fr.*
MENSONGES ET VÉRITÉ (Essai sur la France) ***300*** *fr.*
LA LUTTE POUR LA VIE (1940-1942)
LA MARINE AU SERVICE DES FRANÇAIS ***240*** *fr.*

C. J. GIGNOUX

LÉNINE

Un livre capital pour connaître l'homme et l'œuvre.

Un volume 220 pages, ***435*** *fr.*

WALTER HAGEN

LE FRONT SECRET

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ALBERT THUMANN

Le livre le plus valable sur la guerre européenne et les services secrets allemands.

Un fort volume 420 pages, ***840*** *fr.*

3 ouvrages essentiels sur l'U.R.S.S. :

CAREW HUNT
THÉORIE ET PRATIQUE DU COMMUNISME

A. OURALOV
STALINE AU POUVOIR

G. E. AKHMINOV
LA PUISSANCE DANS L'OMBRE

Diffusion PLON

PLON

Romans :

JEAN ANGLADE

LE CHIEN DU SEIGNEUR

In-16 : 450 Fr.

•

FRANÇOIS NOURISSIER

LA VIE PARFAITE

In-16 : 450 Fr.

•

COLLECTION " FEUX CROISÉS "

ERNST JÜNGER

HÉLIOPOLIS

Vue d'une ville disparue

Traduit de l'allemand par Henri PLARD

In-8° soleil : 750 Fr.

Histoire :

MÉMOIRES DE MARCHAND

Premier valet de chambre et Exécuteur Testamentaire de l'Empereur

publiés d'après le manuscrit original par

JEAN BOURGUIGNON

Membre de l'Institut, Conservateur en Chef honoraire des Musées Nationaux

TOME I

L'ILE D'ELBE - LES CENT-JOURS

In-8° carré, 8 illustrations hors-texte sous chemise ill. : 795 Fr.

•

GÉNÉRAL G. SABATTIER

Ancien Commandant Supérieur et Délégué Général du Gouvernement provisoire en Indochine

LE DESTIN DE L'INDOCHINE

Souvenirs et Documents 1941-1951

In-8° carré, 2 cartes en dépliant,
16 illustrations hors-texte : 990 Fr.

PLON

Les romans dont parle la presse

ÉMILE DANOEN

Idylle dans un quartier muré

• *On retrouve dans le nouveau roman de Danoën les qualités de* **vérisme**, *d'humanité, de pittoresque qui ont fait le charme de ses romans précédents.*

LE FIGARO LITTÉRAIRE

PIERRE GOSSET

Les Chevaux de Bois

• *Excellent... M. Gosset est un admirable conteur.*

ROBERT KEMP - NOUVELLES LITTÉRAIRES

FREDERIC GRENDEL et SHERBAN SIDERY

Voici le soir charmant

• *Analyse serrée et haletante d'un fait-divers aux répercussions internationales, étude psychologique d'une densité exceptionnelle, introduisant le lecteur dans l'***insolite...**

LA GAZETTE DES LETTRES

MAURICE LIME

Le Caïd du Bord

• *...son roman se déroule pour sa plus grande partie à bord du sous-marin* **Le Superbe.** *Ambiance, atmosphère, climat sont véridiques et les types humains observés de près et peints sans déguisement.*

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARMAND LANOUX

Les Lézards dans l'Horloge

• *A. Lanoux sait mêler la poésie au réalisme, la fraîcheur des sentiments au débordement des sens, la puissance à l'humain, le pittoresque aux problèmes spirituels.*

ANDRÉ BRISSAUD - ARTS

MICHÈLE SARO

Rue des Jardins

• *Œuvre de premier ordre, passionnante, émouvante, vraie. Œuvre ramassée et d'une ampleur incroyable... je crois que ce livre est un chef-d'œuvre.*

HOMMES ET MONDES

JULLIARD

Le nouveau roman de

CÉLINE

Féerie pour une autre fois

Du même auteur :

Casse-Pipe
•
Guignol's Band
•
Mort à crédit
•
L'Église
•
Voyage au bout de la Nuit
•
Semmelweis

nrf

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

ARS ET HISTORIA :

OLIVER W. LARKIN

L'ART ET LA VIE EN AMÉRIQUE

Une remarquable et complète histoire de l'art et de la civilisation aux États-Unis

Un vol. in-4° de 480 pages texte et 235 hors-texte ou héliogravure. **2.400 fr.**

NOUVELLE ÉDITION :

RENÉ DUMESNIL

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA MUSIQUE

Toute l'histoire de la musique et des musiciens depuis l'antiquité jusqu'à 1952 **1.500 fr.**

DANS LA MÊME COLLECTION :

RENÉ GROUSSET
LA CHINE ET SON ART 1.500 fr.
L'INDE 1.350 fr.

GONZAGUE TRUC
HISTOIRE DES LITTÉRATURES 1.800 fr.

LÉANDRE VAILLAT
HISTOIRE DE LA DANSE 1.350 fr.

MAURICE RAT
MYTHOLOGIE 1.350 fr.

P. DESCHAMPS ET M. THIBOUT
LA PEINTURE MURALE EN FRANCE 1.500 fr.

RENÉ DUMESNIL
HISTOIRE DE LA MÉDECINE 1.350 fr.

PÈRE PAUL DONCOEUR
LE CHRIST DANS L'ART FRANÇAIS 2 vol. 2.400 fr.

MESSAGES :

CLAUDE ROGER-MARX

LE PAYSAGE FRANÇAIS DE COROT A NOS JOURS 1.200 fr.

PÈRE H.-D. LAVAL ET J.-M. DROT

SAINT DOMINIQUE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE FRA ANGELICO 600 fr.

Diffusion PLON

RENTRÉE ROMANESQUE 1952

CLAUDE BONCOMPAIN

LE MASQUE ET LE MIROIR

Un village de France à huis clos.

RAYMOND LAS VERGNAS

LE BAL CONTINUE

Sous le soleil et dans le mistral.

GUY LE CLEC'H

LA PLAIE ET LE COUTEAU

Un monde à toutes extrémités.

GEORGES MAGNANE

OU L'HERBE NE POUSSE PLUS

Le drame d'Oradour.

MAKHALI-PHÂL

LE ROI D'ANGKOR

... fascination de l'Orient.

GUY PORÉE

LE CHAT DANS LA NOIX DE COCO

Une sorte de petit TROTT ou de jeune KIM au Cambodge.

ANNE-MARIE SOULAC

UNE NUIT COMME CELLE-CI...

Rien qu'une femme...

MICHEL ZÉRAFFA

LE COMMERCE DES HOMMES

... le seul " gratuit ".

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

P R O F I L S

Revue trimestrielle consacrée à la vie culturelle des Etats-Unis

POÉSIE
RÉCIT
ART
PHILOSOPHIE
MUSIQUE
THÉATRE
HISTOIRE
CRITIQUE

Chaque numéro de PROFILS est présenté par un critique américain éminent (Lionel Trilling, Malcolm Cowley, Robert Penn Warren, Allen Tate, Harry Levin, etc...).

Au sommaire du premier numéro :

JACQUES BARZUN : L'Amérique et sa passion du sens pratique ★ THORNTON WILDER : Gœthe et la littérature universelle ★ E. M. CIORAN : F. Scott Fitzgerald : physionomie d'un effondrement ★ MEYER SCHAPIRO : Un tableau de van Gogh *(illustré)* ★ OSCAR HANDLIN *(Prix Pulitzer 1952)* : Démocratie et pouvoir ★ ARTHUR BERGER : La musique d'Aaron Copland ★ SELDEN RODMAN : Ben Shahn, peintre de l'Amérique *(8 planches couleurs)* ★ WILLIAM FAULKNER : Je me refuse à accepter la fin de l'homme ★ WILLIAM CARLOS WILLIAMS : Plusieurs poèmes et un récit.

Poèmes de
MARIANNE MOORE *(Prix Pulitzer 1952)*, ALLEN TATE, KENNETH PATCHEN et THEODORE ROETHKE.

Chroniques de
RANDALL JARRELL et ALBERT GUÉRARD

200 PAGES DONT 8 DE TABLEAUX EN QUATRE COULEURS :

150 fr.

En vente chez votre libraire, ou chez Calmann-Lévy, Editeurs, 3, rue Auber, Paris 9e. Abonnement (4 numéros) : 550 fr. Etranger : 750 fr. La revue est publiée aussi à Londres, Florence, Francfort et New York.

P.L.

Sur les traces de Pasteur

Une branche nouvelle de la Microbiologie

« LA VIROLOGIE »

Le stade de la microbiologie dépassé grâce à la microscopie électronique vient de faire naître la « Virologie » ou science des virus et ultra-microbes, causes de multiples maux, tant chez les humains, les animaux et même les végétaux, les « viruloses », parfois communs aux humains et aux animaux. La grippe, elle, varie de nom suivant les époques et les régions, avec ses multiples et souvent redoutables complications. D'autres viruloses sont la psitacose, la variole, la poliomyélite, la fièvre jaune, tant d'autres hélas, mais un des plus petits, non des moins redoutables, est le virus de la fièvre aphteuse.

Ces virus filtrants traversent tous les tissus cellulaires et les filtres les plus fins que nous connaissions, mais maintenant que le microscope électronique est parvenu à les déceler, la science, cette recherche internationale et désintéressée de la vérité, s'est ralliée à la « Virologie » ; le mot n'est pas plaisant, certes, est dérivé du latin « virus », humeurs, qui vint aussi au cours des temps à signifier sérum, puis miasmes et devient maintenant « virulose » à l'orée de l'A-A (âge de l'atome) dans lequel nous fit entrer la bombe d'Hiroshima et la Cybernétique, cette science dont les conséquences peuvent être encore plus considérables que celles de la bombe H, et provoquer l'effondrement vertical des prix mondiaux des objets manufacturés.

Il convenait donc d'appliquer la cybernétique à la Virologie maintenant que plus de deux cents viruloses sont connues et suivies dans leurs manifestations. En effet, une branche de la cybernétique a été appliquée au domaine de la recherche scientifique. Un étonnant succès pour les laboratoires puissamment équipés du Solignum, et ils ont si pleinement réussi que le Solignum LXB détruit radicalement tous les insectes attaquant le bois, même les redoutables termites blancs, les vers, les fourmis, les cancrelats, les punaises, les mouches, les fungus, le pourridié sec ou humide, consolidant les fibres cellulosiques restées saines, de telle manière que le sapin, même celui de nos pays, acquiert la dureté du chêne, et le chêne une incomparable dureté, en un mot, le Solignum est la pénicilline du bois, de plus, les bois solignisés ne rétrécissent pas au séchage, supprimant ainsi le très onéreux stockage des bois d'œuvre. Agissant par osmose au rythme lent mais infaillible des saisons, le Solignum se décompose nucléairement dans les canaux cellulosiques, ne nécessite aucune surveillance, et imprégnant les bois déjà en place qui n'ont pu être badigeonnés ou « immergés » préalablement. Une seule application sur des bois propres, rabotés ou non, suffit en général pour quinze années, et l'action atomistique des essences balsamiques du Solignum immunise généralement les locaux solignisés contre les effets des maladies épidémiques, de plus, le Solignum n'est ni toxique, ni corrosif, et n'est pas plus cher que la peinture.

Il est maintenant temps de révéler au grand public qu'il y a environ deux années le service des télécommunications (Ministère des Travaux publics) était fort inquiet : les postes de télé-communications d'outre-mer étaient dévorés par les termites, et les services intéressés ne parvenaient pas à suffire au remplacement des éléments détruits, aussi des régions entières restaient dangereusement isolées (Indo-Chine). Un jour, un jeune ingénieur de ce service s'avisa d'employer le Solignum LXB qui donna immédiatement des résultats inespérés. Cette technique fut étendue rapidement à tous les postes de télé-communications de l'Union française, et depuis lors aucune réclamation n'a été enregistrée.

Le commun des mortels s'imagine probablement qu'un essai si merveilleusement concluant réalisé sur une aussi vaste échelle aurait déterminé de la part des pouvoirs publics un vaste mouvement de solignisation, passant par les poteaux télégraphiques, les casernes, les écoles, les hôpitaux, les monuments historiques, les toitures de Versailles, qui menacent ruine, les parquets citronnés de Fontainebleau, etc., etc., hélas non, et si, dans le domaine de l'initiative privée, la solignisation se répand de jour en jour prodigieusement, les pouvoirs publics semblent plus ou moins l'ignorer. Pourquoi, puisqu'il s'agit d'économiser annuellement des dizaines de milliards ?...

L'initiative privée française, et son admirable épargne, ont créé le remarquable réseau des Chemins de Fer Français, tout comme elle a créé les Centrales Electriques et son incomparable réseau de distribution, c'est encore elle qui crée en ce moment la solignisation.

L'Office du Solignum, 25, rue d'Astorg, Paris, fournit gratuitement (T.P.R.) tous renseignements techniques et dispose de quelques échantillons qui peuvent être adressés en France continentale franco contre 150 francs en T.P. Le Rayon « Solignum-Peinture » du B.H.V. présente des bois solignisés en ton bois, incolore, rouge, vert, bleu-vert, jaune, métallisé. On peut encore s'en procurer chez les principaux droguistes mais il est recommandé de se faire inscrire.

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

JACQUES DELAMAIN

PORTRAITS D'OISEAUX

ILLUSTRÉS PAR

ROGER REBOUSSIN

NOUVELLE SÉRIE 1 vol. : 1260 fr.

JESSAMYN WEST

LE SECRET PERDU

ROMAN

Traduit de l'anglais par ANNE MARCEL

Une révélation

1 gros vol. : 930 fr.

ROBERT PENN WARREN

AUX PORTES DU CIEL

ROMAN

Par l'auteur des FOUS DU ROI

1 vol. : 750 fr.